

1. gull 2023

9764.
4841.

416 161 773 300 13



LA RUE

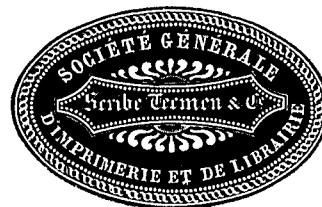
AUX OURS.

LA RUE
AUX OURS,

PAR

M^{me} MÉLANIE WALDOR;

AUTEUR DES PAGES DE LA VIE INTIME, DES POÉSIES
DU COEUR, DE L'ÉCUYER D'AUBERON, ETC.



Bruxelles

MONTAGNE DU PARC, N^o 7.

1837

Imprimerie de Scribe Teymen et comp.

L'Intérieur d'un Magasin.



Il faut que je sorte, Clotilde, tu feras fermer la boutique à la brune. Je ne pense pas pouvoir rentrer avant huit heures.

— Oui, maman. Et une jeune fille de seize à dix-huit ans se leva, embrassa une grosse et courte femme; donna de la grâce aux plis de sa robe de soie, à la pointe de son schall boiteux, puis revint s'asseoir au comptoir.

La rue aux Ours est une des rues les plus sales de Paris, et cependant l'argent roule à pleines mains dans ces maisons de pauvre apparence : mais l'étranger qui passe devant ces boutiques si différentes des magasins de la rue Saint-Honoré, ne se doute guère que l'opulence s'y cache sous les plus humbles dehors ; et s'il est venu à Paris dans l'intention d'y faire ce qu'on appelle un riche mariage, ce n'est jamais dans cette rue qu'il s'arrêtera pour y rêver, eucore moins pour y lorgner, en passant, les beautés de comptoirs ; car il croirait perdre son temps ou déroger à sa réputation d'homme à la mode. Cette rue est donc, depuis un temps immémorial, l'abri le plus sûr pour la vertu des jeunes demoiselles à marier. Quand le soleil a peine à glisser un de ses rayons plus loin que le seuil de la porte, comment l'amour pourrait-il franchir le seuil de cette porte si noire, si triste, si monotone ouverte et fermée aux mêmes heures !... tout est sombre et imprimé d'ennui dans ces boutiques où tout se fait par poids et par mesure ; on se lève, on calcule, on vend,

et chaque jour ramène la même existence ; seulement, le dimanche, on se rend au Cadran-Bleu et quelquefois à la Gaité ou à l'Ambigu : ces jours-là font époque.

La rue aux Ours est encore ce qu'elle était en 1787 : il est des choses sur lesquelles le temps glisse sans y rien changer.

Le comptoir est au marchand ce qu'est le trône au roi, la chaire aux magistrats : il y siège, il y dicte ses volontés, il y étale sa dignité ; selon le plus ou le moins d'or qui roule dans ses tiroirs, il met entre lui et l'acheteur une ligne de démarcation ; c'est de là qu'il domine ses commis, qu'il les dirige de la voix, du regard, et qu'il toise avec orgueil l'humble étalage des rues, dont toute la fortune repose dans l'éventaire qu'il porte devant lui. Or, le marchand de la rue aux Ours a tout autant d'orgueil que le marchand de la rue Saint-Honoré, peut-être plus encore : car il sourit de pitié à la vue du luxe dont ce dernier s'entoure, et voit, derrière cet étalage de fortune, la gêne et les faillites qui souvent en sont la suite inévitable.

Le magasin où nous sommes entrés est long et étroit ; le jour y pénètre obscur et voilé. Quelques guirlandes de perles, grosses comme des œufs de pigeon, annoncent seules, à la devanture de la porte, quel genre de commerce on traite dans cet antre ténébreux ; mais la maison n'a pas besoin d'attirer les regards des passants, elle est connue depuis cinquante ans de père en fils, et elle passe avec raison pour la mieux achalandée du quartier. Ce que je vous dis là était une chose tellement avérée en 1787, époque à laquelle il vous faut remonter avec moi, que, d'un bout de la rue à l'autre : *Riché comme les Duparc*, était un mot presque passé en proverbe.

C'était donc en 1787. M. et Madame Duparc avaient atteint la cinquantaine, ils pensaient à se reposer et à céder leur magasin à leur fille unique, à leur chère Clotilde : « Elle sera riche et elle sera heureuse, répétaient-ils souvent ; nous la marierons à François : c'est un bon garçon, ayant toujours le petit mot pour rire, et entendant bien le commerce ! » Et de fait,

François, doux, probe et laborieux, était l'exemple de tout le quartier pour la régularité de ses mœurs et l'aptitude qu'il apportait à remplir ses devoirs ! François, fils d'une sœur de M. Duparc, était resté orphelin dès l'âge de deux ans : La maison de son oncle devint dès cet instant la sienne, et la naissance de Clotilde combla de joie, quelques années après, cette honnête famille.

Le jour du baptême de Clotilde réunit, autour de son berceau, toute la famille ; et le mariage de la jeune enfant avec son cousin fut arrêté, tandis que le petit François jouait avec les franges des rideaux de basin blancs, sous lesquels Clotilde semblait un bel ange endormi.

Ce fut ainsi qu'on décida du sort de ces deux êtres, qui entraient à peine dans la vie.

Les années, toutes monotones qu'elles fussent, passèrent, amenant, sur la tête des parents des rides et des cheveux blancs, ajoutant aux grâces, à la fraîcheur de Clotilde, et à la force de François : l'une avait dix-neuf ans, l'autre vingt-quatre. François n'avait rien de

remarquable; il n'était ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni bête ni spirituel : mais il menait parfaitement la maison de commerce de son oncle, et il annonçait un excellent cœur.

— Elle sera ta femme, lui disait souvent la bonne madame Duparc en donnant de petites tapes sur ses joues rouges et rebondies.

— Oui, chère tante, répondait François, et je la rendrai bien heureuse, car je l'aime bien.

— Je l'entends comme cela, mon garçon; Clotilde est jolie comme le jour, tout le portrait de ce que j'étais, quand j'épousai son père; avec cela, elle sait beaucoup de choses; elle lit et écrit tout courant, sans parler du calcul qu'elle entend tout aussi bien que toi.

Nous ferons la noce à la fin de l'année, mon garçon, s'il plaît à Dieu, ajoutait-elle presque toujours. D'ici là ne t'avise pas de lui dire un seul petit mot d'amour : les Duparc n'entendent pas la raillerie sur tout ce qui touche à l'honneur. Quand elle sera ta femme, tu lui diras que tu l'aimes; mais pas avant, je te le défends.

— Oui, ma tante, répondait le jeune homme en rangeant symétriquement les petites et les grosses perles dans les tiroirs; oui, je vous le promets, je ne lui dirai pas... et il tint parole.

Clotilde n'annonçait point pour le commerce le même goût que sa mère; elle prenait place au comptoir sans plaisir ni orgueil; elle ne restait pas en admiration devant telle ou telle affaire commerciale qui faisait pousser des cris de joie à sa famille; elle préférait la solitude de sa petite chambre à l'innocente récréation de voir passer et repasser les laborieux habitants du faubourg Saint - Martin : un livre était pour elle une source inépuisable de jouissances et de réflexions.

— Ma fille sera trop savante, disait quelquefois madame Duparc, mais sans humeur et plutôt avec un sentiment de fierté maternelle qui enlevait à ses traits une partie de ce qu'ils avaient de vulgarité.

Les livres que pouvait se procurer Clotilde roulaient dans un cercle bien étroit : son confesseur et sa marraine lui prêtaient des ou-

vrages de piété et d'histoire; sa mère lui avait acheté, lorsqu'elle était enfant, les contes de fées de Perrault, et Clotilde n'avait jamais entrevu rien de mieux du monde littéraire: mais sa brillante et fraîche imagination prêtait à ses lectures les plus riantes ou les plus sombres couleurs, suivant les impressions qu'elle en recevait.

— Notre fille n'aime pas le commerce, remarquait M. Duparc avec peine; elle a l'air d'une *demoiselle* de salon; ce n'est pas là ce qu'il faudrait.

— Qu'y faire? reprenait la mère; cet air-là lui est naturel; elle n'avait pas six ans que déjà elle s'entendait mieux que moi à commander la domestique, à attacher son bonnet, son fichu; elle a de la grâce jusqu'au bout des doigts, mon ami.

— C'est un malheur, répondait le père en secouant la tête, car cela fait contraste avec l'air gauche de François.

— C'est vrai, je m'en aperçois depuis quelque temps; qu'y faire? les marier le plutôt possible. L'amour viendra après le

mariage, et l'amour arrange bien des choses.

— Sans doute, sans doute; mais il est plus de quatre heures, va dire à Clotilde de descendre au comptoir; il faut que tu sortes. François reste longtemps au Hâvre! tu vas aller chez mon correspondant et tu reviendras à la fraîche. Je vais achever ce maudit compte qui s'embrouille de plus en plus avec la maison Rouselin. Si ceux-là ne font pas faillite, je veux y perdre mon nom.

Clotilde, après avoir aidé sa mère à s'habiller, était donc venue siéger au comptoir. M. Duparc, retiré dans l'arrière-boutique, entassait chiffre sur chiffre, calcul sur calcul; un rhumatisme aigu le forçait depuis plusieurs mois à garder la maison.

Clotilde achevait d'ourler une douzaine de chemises de bonne toile grise, destinées à François. Sa jolie tête blonde, nonchalamment penchée sur son ouvrage, s'était relevée pour écouter sonner l'heure au cloître Saint-Méry, et son regard venait de plonger distraitemment dans la rue... Un jeune homme passait: il mar-

chait lentement et sur la pointe du pied, comme s'il l'eût appuyé sur des charbons ardents, tant la crainte d'éclabousser ses bottes à retroussis jaunes et bien vernis donnait à toute sa personne un air de contrainte et presque de souffrance. Une grosse charrette passait au même instant, traînant ses lourdes roues au milieu du ruisseau noir et infect qui partageait alors, comme à présent, la rue aux Ours... Le jeune homme se range, se colle le long du mur; mais il ne le fait pas assez vite, sa culotte de casimir blanc et sa figure courroucée, sont en une seconde, couvertes de grosses mouches noires. Il tire son mouchoir, et s'essuie en laissant échapper une énergique exclamation de colère. Il remettait son mouchoir dans sa poche, lorsqu'un éclat de rire étouffé lui fit tourner la tête.

Au diable les rieurs! s'écria-t-il; mais en apercevant Clotilde dont les yeux, arrêtés sur lui, semblaient animés de la plus maligne expression, il rougit de dépit, et demeura tout confus... Clotilde rougit aussi et baissa promp-

tement les yeux sur son ouvrage, ce qui donna au jeune homme le temps de l'examiner.

Jamais figure plus angélique n'avait frappé ses regards et il ne savait qu'admirer le plus de la beauté des traits, ou de la grâce répandue sur le maintien de cette jeune fille... Si elle pouvait rire encore de ma mésaventure, pensait-il, j'oserais peut-être lui adresser la parole.

Mais Clotilde ne riait plus; au contraire, son embarras allait croissant, et son sein soulevait rapidement le fichu d'organdi qui le recouvrait; elle sentait que le beau jeune homme la regardait: car bien qu'il fût couvert de boue de la tête aux pieds, il était impossible de ne pas reconnaître en lui un cavalier accompli en tout point.

— Quelle heure est-il? cria Duparc de l'arrière-boutique.

Cette question imprévue tira la pauvre enfant de la pénible situation où elle se trouvait; elle se leva vivement, jeta un regard furtif sur le jeune étranger et se glissa, légère et tremblante, du comptoir auprès de son père.

— Je ne te dis pas de quitter la boutique,

mon enfant : je te demande quelle heure il est.

— Six heures viennent de sonner, mon père.

— C'est bon, retourne au comptoir ; allons, ne me cajole pas ainsi ; je ne pourrai jamais terminer ce maudit compte. Eh bien ! est-ce que tu ne m'entends pas ? laisse-moi, te dis-je.

Clotilde rentra dans la boutique, et ses yeux se portèrent involontairement dans la rue. Il n'y est plus, murmura-t-elle en rougissant ; et elle s'assit au comptoir, distraite et préoccupée. — Il était fort bien ce jeune homme, pensait-elle en tirant lentement son aiguille ; et comme il me regardait ! Je n'ai jamais vu d'yeux noirs aussi doux, aussi brillants... Qu'aura-t-il pensé de moi, de moi qu'il a vu rire, rire comme une petite sotte d'un accident bien désagréable. Cette rue est si sale, si laide ! Ah ! je comprends qu'on n'y voie passer que les ouvriers et des artisans. Je n'y ai jamais vu ce qu'on appelle une belle dame... certainement ce jeune homme n'est pas un marchand... oh ! non, il doit être noble ; c'est un comte, un duc ou un marquis,

je le parierais ; que pouvait-il avoir à faire dans notre rue ? Hélas ! c'est fini, le voilà bien guéri de la reprendre cette vilaine rue, et il est probable que je ne le verrai plus.

Clotilde rêva longtemps au jeune étranger, duc, comte ou marquis ; la chemise tomba de ses mains sur ses genoux, de ses genoux sous le comptoir ; elle ne s'en aperçut pas. Sept heures sonnèrent et elle ne les entendit pas... Enfin madame Duparc rentra, et le bruit qu'elle fit en ne trouvant pas la boutique fermée, tira Clotilde de ce qu'elle appela *son somme*.

La jeune fille se hâta de faire fermer la boutique et de mettre le couvert pour le souper ; la mère cessa de gronder : et elle annonça le prochain retour de François, et M. Duparc se mit à table de fort bonne humeur : il avait achevé son compte, et il était satisfait du résultat.

Le lendemain matin, vers sept heures, Clotilde ouvrait les volets de sa fenêtre placée à l'entresol et donnant sur la rue, lorsqu'elle fit un cri de surprise involontaire, en voyant ap-

puyé, le long du mur de la maison faisant face à la sienne, le jeune homme si malencontreusement éclaboussé la veille. Sans se rendre compte du mouvement qui lui fit fermer rapidement son rideau de serge, elle se rejeta au fond de sa chambre avec un battement de cœur qui lui ôtait la respiration ; puis, un moment après, sans savoir ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle faisait, elle se trouva au bas de l'escalier, et de l'escalier dans le comptoir. Son père n'était pas encore descendu, sa mère rangeait différentes espèces de perles dans des cases, et, à la vue de sa fille entrant de si bonne heure dans la boutique, et sans qu'aucun ordre l'y eût appelée, elle s'écria — « Jésus, bon Dieu ! ma chère enfant, quelle mouche te pique si matin ? » Clotilde rougit et balbutia je ne sais quelle mauvaise raison ; puis, elle s'assit au comptoir, et sa mère, de plus en plus étonnée lui demanda si elle était descendue de si bonne heure dans l'espérance de voir arriver François quelques minutes plus tôt.

— François ! répéta Clotilde, en jetant un

coup-d'œil rapide dans la rue, oh vraiment, je n'y pensais guère.

— Cette chère petite, reprit la mère, en lui passant la main sous le menton, c'est innocent comme un enfant au maillot et pas du tout coquette... ah ! Duparc a beau dire : elle fera une bonne femme de ménage ! puisque tu es là, petite, je vais aller à la halle, cela sera fait en un tour de main, la légume se vend toujours meilleur marché le matin, les femmes de campagne ont plus de conscience que les revendeuses : elles ne veulent pas gagner *les yeux de la tête* sur le pauvre monde. Tu diras à Jeanette de faire le déjeuner.

Madame Duparc prit un grand panier, et sortit ; peu de minutes après, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, vêtu d'une élégante redingote, et le chapeau à la main, se tenait debout en face de Clotilde qui, silencieuse et la tête baissée, lui montrait plusieurs cases de perles ; car le jeune homme avait demandé en entrant à voir des perles ; et Clotilde, pour la première fois de sa vie, s'était empres-

sée à les étaler sur le comptoir : il y en avait de toute grosseur et de tout prix.

Elles sont fort belles, disait le jeune homme d'un air distrait ; car au lieu de les regarder, c'était Clotilde qu'il contemplait et dont la beauté et l'air de candeur l'étonnaient à ce point que tout troublé, il osait à peine articuler quelques mots.

Ce n'était pourtant pas un jeune homme timide que M. Jules de Lanceval, officier de dragons et fils du comte de Lanceval, brave gentilhomme retiré dans ses terres et presque aussi fier de son château en Languedoc, que M. Duparc l'était de sa boutique de la rue aux Ours.

M. Jules de Lanceval visitait rarement le domaine paternel ; mais, en revanche, on le voyait à Paris, aussi souvent et plus souvent même que les ordres de congé ne le permettaient. Paris était, selon lui, le seul lieu où un jeune homme de bonne famille et de manières élégantes pût vivre sans que le *spleen* s'emparât de lui. — Les spectacles, les aventures galantes, et toutes les *joyeusetés* qui font partie de la

vie d'un officier jeune, beau, riche et généreux, se disputaient l'emploi de son temps. Il avait vingt-six ans, des maîtresses, de beaux chevaux et des dettes. Peu de femmes de qualité résistent à ces moyens de séduction, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de manières élégantes, de regards passionnés et de ces mille mots fades et galants que les femmes confondent trop souvent avec l'expression simple, mais vraie, du véritable amour... Jules de Lanceval était donc un homme à la mode, un homme sûr de plaire chaque fois qu'il se disait : je veux plaire... D'où vient donc qu'il est là, timide et tremblant devant une jeune fille, devant une petite marchande ? d'où vient qu'aucun mot galant ne s'échappe de ses lèvres, et qu'il a manqué pour se trouver si matin en face de la fenêtre de Clotilde, un rendez-vous de grande dame ! Ah ! c'est qu'il n'a pas dormi ; c'est que la délicieuse figure de Clotilde a passé toute la nuit entre lui et le sommeil, et qu'il n'a pu résister à l'impatience de revoir cette jeune fille, si riieuse, si piquante et si timide tout à la fois ; c'est qu'il a

rougi de dépit en pensant à l'ignoble boue qui défigurait son charmant visage et devait le faire paraître laid et ridicule ; c'est qu'il a hâte d'effacer cette pénible et désagréable impression, et qu'il veut paraître devant Clotilde avec tous ses avantages.

Il y avait un quart d'heure, à peu près, que les deux jeunes gens étaient en présence l'un de l'autre, lorsque madame Duparc rentra. A la vue de sa mère, Clotilde devint si rouge et si troublée que, pour se donner une contenance, elle brouilla toutes les perles : petites et grandes, laides et belles roulèrent ensemble entassées dans le premier tiroir qui se trouva sous sa main. Et le jeune homme, non moins troublé qu'elle, se tourna vers madame Duparc et la salua respectueusement, oubliant qu'il était là comme acheteur et non comme visiteur, et ne remarquant pas la tournure grotesque et commune de l'excellente femme qui, surprise autant que charmée de l'extrême politesse du beau chaland, se con-

fondait en révérences, sourires et compliments.

Le premier moment passé, madame Duparc ayant posé son panier, et s'étant approchée de sa fille, entra ainsi en conversation !

— Monsieur vient sans doute faire une commande ? Monsieur pense avec raison qu'il trouvera ici des perles bien autrement belles, quant à l'eau et à la finesse, que celles qui se vendent chez les marchands bijoutiers.

— Oui, Madame, répondit Jules de Lanceval, en jetant sur Clotilde un regard significatif, je trouve ici les plus belles perles que j'aie vues de ma vie.

— Monsieur est connaisseur ! et quelles sont celles que Monsieur a choisies ?... Ah ! Jésus, bon Dieu, que vois-je ! s'écria tout à coup madame Duparc d'une voix si criarde qu'elle fit tressaillir de honte la pauvre Clotilde et sourire le jeune officier de dragons... que vois-je ! quel gâchis ! quel pêle-mêle ! ah ! si Duparc voyait ça... mais, c'est affreux, Mademoiselle ! comment ! c'est ainsi que vous mêlez la marchandise ! et qui peut s'y reconnaître à présent ?

Vraiment, il y en a pour plus d'un jour de travail, que dis-je, un jour? deux jours, trois jours! c'était bien la peine de vous lever si matin. Une belle besogne! une superbe besogne! Montez dans votre chambre, Mademoiselle : vous n'entendez rien au commerce. Hélas! votre pauvre père ne me le dit que trop souvent.... montez, lisez, brodez : voilà ce qu'il vous faut... je servirai Monsieur.

— Faites excuse, Monsieur, reprit-elle après un instant de silence, qui lui fut nécessaire pour reprendre haleine, faites excuse : mais cette enfant est notre orgueil et notre peine tout à la fois, et je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement d'humeur. Mais je suis à vous, Monsieur. Je vais vous montrer des tiroirs plus en ordre... Et la mère Duparc grimpa lestement sur le comptoir, malgré ses cinquante ans et son embonpoint.

— Ne vous gênez pas, Madame, je repasserai; je ne suis pas pressé. Nous verrons cela plus à l'aise. Je suis désolé d'être la cause innocente de la retraite de mademoiselle votre fille.

Je ne sais vraiment comment ces malheureuses perles....

— Mon Dieu! Monsieur, c'est une affaire finie, je n'y pense plus. Voyons, Monsieur, que vous faut-il? que désirez-vous? parlez, je suis ici pour vous servir.

Mais Jules de Lanceval, fort embarrassé de ce qu'il demanderait, et peu curieux de prolonger sa visite, feignit tout à coup d'avoir oublié sa bourse, salua madame Duparc, l'assura qu'il reviendrait le lendemain, et s'éloigna au grand déplaisir de celle-ci, qui répéta plusieurs fois avec humeur :

—Autant de perdu pour la vente! *Je repasserai demain* : C'est un moyen honnête de sortir d'un magasin sans y rien acheter... Clotilde! Clotilde! allons, descends, n'aie pas peur; tu as fait une sottise, mais qu'y faire? Quand je te gronderais toute la journée, cela ne remettrait pas les perles en ordre...

Clotilde ne répondit rien, car elle n'entendit pas la voix de sa mère, quelque perçante quelle fût; penchée à sa fenêtre, et suivant de l'œil le

jeune officier de dragons qui se détournait souvent pour la regarder, Clotilde ne voyait et n'entendait rien.

— Il s'en va, se disait-elle presque les larmes aux yeux; il ne reviendra plus : ma mère lui aura fait peur... Si je savais son nom, sa demeure!... mais je ne sais rien, rien du tout... Ah! le voilà qui détourne à droite dans la rue Saint-Martin; je ne le vois plus!...

En achevant ces mots, elle se laissa tomber sur une chaise et, appuyant sa tête brûlante sur la pierre froide de sa cheminée, elle essuya une larme qui avait glissé de ses yeux sur sa joue, sans qu'elle se fût aperçu qu'elle pleurait.

Cependant, madame Duparc grimpait le petit escalier conduisant à la chambre de sa fille, inquiète de ce que Clotilde ne lui avait pas répondu. Elle venait de pousser la porte et restait tout saisie en apercevant sa chère enfant dans l'attitude douloureuse où elle était tombée.

— Pauvre petite, disait madame Duparc en la serrant dans ses bras, pauvre petite, ne te

fais pas de peine comme ça; je suis fâchée de t'avoir grondée. Allons, n'y pense plus, et viens déjeuner; ton père se plaint : tu sais qu'il est réglé comme une horloge, et son heure est bien passée.

Clotilde suivit sa mère, un peu honteuse de voir que cette excellente femme s'accusait des larmes qu'elle lui avait vu répandre; mais elle se garda bien de lui dire que ces larmes avaient coulé pour le beau jeune homme, et que, pour le revoir, elle consentirait volontiers à brouiller toutes les perles du magasin, et à subir les plus fortes réprimandes.

II

L'Enlèvement.

François arriva vers le soir. Le souper fut gai, bien que Clotilde eut reçu son fiancé plus froidement encore que de coutume.

— C'est la pudeur, disait tout bas madame Duparc à François; plus le moment approche, et plus elle se tient sur la réserve : c'est ainsi que j'étais avec M. Duparc.

Et François répondait :

— Vous avez raison, madame Duparc : c'est la pudeur; oh! je ne m'en fâche pas, je sais bien qu'elle m'aimera!.... Et le bon garçon se versait à boire et riait.

« Ma fille, dit le lendemain matin M. Duparc à Clotilde : j'ai à te parler d'une affaire importante; nous vieillissons, ma chère enfant, et il est temps que nous nous reposions : c'est pourquoi nous avons décidé, ta mère et moi, que tu épouserais François à la fin du mois et que tu prendrais avec lui la direction des affaires commerciales.

— J'en suis bien fâchée, mon père, car je ne me sens de goût ni pour François, ni pour le commerce... Et Clotilde accompagna ces mots d'une petite moue qui fit froncer le sourcil à M. Duparc.

— Qu'est-ce à dire, Clotilde? reprit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre fort sec; qu'est-ce à dire, je vous prie? et que trouvez-vous à objecter à François et au commerce?

— D'abord, papa, répondit Clotilde en s'enhardissant, (sûre qu'elle était de la tendresse

de son père) je n'aime pas François; je le trouve laid, commun, désagréable au possible : j'aimerais mieux le couvent qu'un mari comme ça.

— Il t'aime de tout son cœur, Clotilde : tu es une ingrate.

— Je ne sais pas s'il m'aime; mais ce que je sais bien, c'est que moi je ne l'aime pas...

— Cela viendra, mon enfant.

— Oui, papa, peut-être si vous lui ôtez de la tête de m'épouser; je l'aimerai alors comme mon cousin, comme un bon garçon qu'il est; mais pour l'aimer comme on doit aimer son mari, cela ne me viendra jamais, jamais : dites-le lui bien.

— Et le commerce, Mademoiselle?

Clotilde, à ce mot de mademoiselle, regarda son père et vit tout un orage sur sa figure empreinte d'un vif mécontentement : c'est pourquoi, prenant un ton presque caressant, elle répondit à cette question.

— Pardonnez-moi, cher père! ce n'est pas ma faute, je vous jure; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour aimer le commerce : mais je n'y entends

rien; je ne sens pas qu'il soit fait pour moi, ni moi pour lui; je suis incapable de comprendre une affaire et de la mener à bien.

— Quant à cela mon enfant, ce sera François qui prendra ce soin : ce n'est donc pas une raison...

Mais, papa, interrompit Clotilde, puisque je ne veux pas épouser François, je ne vois...

— Il s'agit bien de ce que vous voulez dans une affaire de ce genre, Mademoiselle? vous épouserez François, non parce qu'il le désire, mais parce que c'est ma volonté, et que je broierais plutôt toutes mes perles dans un mortier que de renoncer à laisser ma maison à François, à ce brave garçon que j'ai façonné moi-même au commerce et qui peut seul me remplacer.

— Eh bien, papa, s'écria Clotilde en fondant en larmes, laissez-lui la maison, laissez lui la fortune, je n'y tiens pas; laissez-moi me retirer avec vous et soigner vos vieux jours.

— Allons! voilà qu'elle pleure, à présent! ô la méchante fille qui ne sait qu'inventer pour me faire du chagrin! c'est cela : gâtez vos en-

fants, entassez sou sur sou pour eux; travaillez sans relâche pour leur bien être : voilà comme ils vous en récompensent!.... Et si on les écoutait, si l'on était la dupe des larmes, des caprices, on leur céderait, on ferait leur malheur éternel! mais Dieu me garde de pousser la faiblesse jusque-là. Vous épouserez François, Mademoiselle; vous aurez un bon, un estimable mari, une fortune claire et ronde et la boutique paternelle : je veux votre bonheur et vous serez heureuse malgré vous. Pas un mot, je veux être obéi. Nous sommes au 5 Août : vous avez environ trois semaines pour vous occuper avec votre mère de votre trousseau et des apprêts de la noce; je veux qu'il ne manque rien : je mettrai trois mille francs à la disposition de ma femme pour ces objets.

Clotilde, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, monta dans sa petite chambre, et, malgré les instances de sa mère, elle refusa de descendre pour dîner et pour souper, assurant qu'elle avait une forte migraine qui lui ôtait tout appétit; madame Duparc monta vingt

fois dans le jour pour voir sa chère enfant, pour lui parler du bonheur qui l'attendait et des belles robes qu'elle allait lui acheter ; François vint heurter plusieurs fois à la porte pour demander des nouvelles de sa cousine : mais Clotilde lui répondit à peine et ne voulut jamais lui ouvrir.

Il faut la laisser, dit le père Duparc : caprice de jeune fille passe comme une ondée du mois de Mai... il n'y faut pas faire attention.

Clotilde resta donc seule vers le soir ; et, comme il faisait chaud et qu'elle avait laissé sa fenêtre ouverte tout le jour, elle s'en approcha oubliant que ses yeux rouges et gonflés altéraient la beauté de ses traits. Penchée sur une barre de fer autour de laquelle serpentait un jeune cobéa, elle resta longtemps à regarder passer et repasser les charrettes et les gens laborieux du faubourg Saint-Martin. Elle était plongée dans le vague de ses pensées lorsqu'un cri de joie s'échappa de ses lèvres et vint réveiller ses esprits abattus. — Le beau jeune

homme, montant un superbe cheval bai, venait de passer au pas sous sa fenêtre, et il semblait disposé à repasser encore. Le jour tombait, Jeannette fermait la boutique : Clotilde resta à sa fenêtre, suivant des yeux tous les mouvements du cheval... enfin, le beau jeune homme tourna bride et revint sur ses pas longeant le mur de telle sorte que ses éperons criaient en appuyant sur la pierre. Clotilde, le corps penché en avant, et respirant à peine, ne le quittait pas des yeux. Le cheval s'arrêta sous la fenêtre : Jules de Lanceval se haussa sur les étriers et tendit une lettre à la jeune fille. Clotilde se pencha encore plus et sa petite main atteignit un des coins du papier. Elle s'en saisit en tremblant et se rejeta au fond de sa chambre. — Le cheval s'éloigna au trot faisant résonner sous lui les pavés gras et glissants de la rue aux Ours.

La chambre de Clotilde était basse, triste et sombre comme le sont en général toutes les chambres d'entresol. Elle essaya vainement de lire le billet qu'elle tenait entre ses mains ; elle

se remit à la fenêtre espérant que la lueur mourante du jour lui suffirait ; mais la nuit venait vite dans la rue aux Ours, et elle ne put déchiffrer que quelques mots, çà et là. Que faire ? attendre au lendemain ! elle ne s'en sentait pas le courage ; descendre, allumer sa chandelle à la lampe du magasin : c'était le seul parti qu'elle eût à prendre ; mais la crainte de se retrouver en face de François, arrêta sa main prête à saisir le flambeau. « Attendons, se dit-elle : on ne me laissera pas ainsi sans lumière. Ma bonne mère ou Jeannette monteront. » Elle ferma le rideau de sa fenêtre et s'assit sur le pied de son lit, écoutant le moindre bruit... mais ni sa mère, ni Jeannette ne montèrent, et la soirée s'écoula longue et sombre. Dix heures sonnaient à la gothique horloge de la boutique, que Clotilde, encore assise sur le pied de son lit, tournait et retournait sans cesse la lettre de Jules de Lanceval, la baisant, la serrant sur son cœur, lui demandant ce qu'elle pouvait contenir, et répétant à tout moment : « Plutôt mourir que d'épouser François ! »

Cependant tout bruit avait cessé dans la maison, onze heures étaient sonnées ; Clotilde n'avait plus d'espoir, on était couché, on dormait, on ne pensait pas à elle : il fallait se résoudre à attendre le jour. Pour tromper la longueur du temps, car le sommeil s'était éloigné d'elle, la jeune fille arrêta sa pensée sur le bel inconnu : sa taille, son visage, ses regards, lui apparaissaient dans l'obscurité. « Qu'il est bien ! disait-elle avec un soupir doux et triste ; quel air noble ! que de grâces ! » et du bel inconnu à François, sa pensée ne faisant qu'un bond, elle se surprenait à fermer les yeux pour ne pas apercevoir, près de la taille élégante de Jules de Lanceval, la taille lourde et commune du pauvre François... « Qu'il est laid ! disait-elle avec un soupir qui n'était plus ni doux, ni triste ; qu'il est laid ! répétait-elle avec un accent d'humeur qui révélait toute l'aversion qu'elle éprouvait pour son cousin... et je serais la femme de cet homme ! ô jamais, jamais, j'aimerais mieux le couvent ! S'attendrissant alors sur elle-même, des pleurs vinrent mouiller ses yeux ; sa jolie

tête blonde se pencha sur sa main et elle tomba dans un profond abattement qui allait la conduire au sommeil, lorsqu'un léger bruit la fit tressaillir : elle ouvrit les yeux et, à la pâle clarté que projetait dans sa chambre la lueur d'un réverbère, elle aperçut un homme qui écartait le rideau et enjambait la fenêtre : un cri perçant s'échappa de son sein et elle se laissa retomber sans mouvement sur son lit. Cependant, on venait droit à ce lit, elle l'entendait, elle le sentait, et les battements de son cœur arrêtaient sa respiration ; elle voulait se lever, elle voulait crier : elle était sans force, sans voix, n'ayant conservé de la vie que la crainte de la perdre... Cependant une main a saisi sa main et un long baiser s'est posé dessus humide et passionné. Le sang de Clotilde, à cette caresse inattendue, circule de nouveau dans ses veines ; la vie revient à son cœur ; elle soulève sa tête et arrête un regard effrayé sur l'être audacieux qui a osé pénétrer près d'elle par un chemin que les voleurs seuls prennent ordinairement... Elle va crier au se-

cours lorsqu'une voix douce et vibrante de son oreille à son cœur, retient sur ses lèvres tremblantes le cri qui allait s'en exhaler...

« O Mademoiselle, soyez bénie ! a dit la voix, vous avez compris tout le mal que m'aurait fait un refus. »

A cette voix, à ces paroles inintelligibles pour Clotilde, elle s'est levée, et d'une main que l'exaltation de la position singulière où elle se trouve rend assurée, elle serre à son tour la main qui étreint la sienne et, elle entraîne près de la fenêtre, l'homme qui la suit sans résistance.

« C'est lui ! » ce cri sourd et empreint de tendresse plus que d'effroi, de joie plus que de reproche sort de son sein haletant et se perd sous le contact brûlant d'un baiser... « O Monsieur que voulez-vous ? qu'êtes-vous venu faire ici ? s'écrie Clotilde en repoussant Jules de Lan- ceval dont les bras amoureux enlacent sa taille souple et frêle...

— Ce que je suis venu faire ici, répéta le jeune officier avec l'accent de la surprise....

mais je suis venu vous dire que je vous aime, que je vous idolâtre, que je ne puis vivre sans vous ! je suis venu vous demander amour pour amour, bonheur pour bonheur !... Et vous, Mademoiselle, n'avez-vous rien à me dire !... ne saurai-je même pas votre nom ! il me serait si doux de le prononcer lorsque seul, loin de vous, je pense à vous... oh ! pourquoi votre main me repousse-t-elle ? ne suis-je pas ici de votre consentement ?...

— De mon consentement ! s'écria Clotilde en faisant un geste d'indignation, ah ! Monsieur, c'est mal de me railler ainsi ; j'ai pu être imprudente, j'ai pu avoir le tort de vous regarder, de vous écouter : mais je n'ai rien fait qui pût vous autoriser à violer ma demeure... Ce procédé est indigne d'un homme d'honneur, d'un gentilhomme comme j'avais pensé que vous en étiez un ! » Jules de Lanceval sourit à cette naïve expression de l'ignorance où Clotilde était des mœurs du monde. Comment concilier, pensait-il, cette ignorance avec la manière dont elle me reçoit ? serait-ce que la plus simple fille a

des ruses d'instinct comme nos belles dames en ont d'emprunt.

— Pouvez-vous feindre ainsi, Mademoiselle ? reprit tout haut le jeune officier ? Ne vous ai-je pas suppliée de laisser votre fenêtre ouverte, ce soir, entre onze heures et minuit ? N'ai-je pas ajouté : « Ce sera me dire que vous ne repoussez pas ma prière, et que vous consentez à me recevoir. » Je viens, j'arrive, palpitant de crainte et d'espoir, je regarde... la fenêtre est ouverte : je m'élançai, et lorsque la joie déborde de mon cœur, ... vous la refoulez en moi ! vous jouez l'étonnement, la colère !... ah ! il ne fallait pas faire naître l'espoir, le bonheur !... si vous ne m'aimiez pas, si vous vouliez repousser mes vœux, mon hommage, il fallait fermer cette fenêtre : vous eussiez été moins cruelle !...

La voix de Jules de Lanceval était tremblante de tendresse et d'émotion en prononçant ces derniers mots... Clotilde croyait rêver... L'émotion du jeune homme la gagnait, et ce fut d'une voix presque inintelligible qu'elle se hasarda à dire : « En vérité, Monsieur, je ne vous com-

prends pas... comment aurais-je pu savoir... je ne vous ai pas vu, je n'ai pas échangé un seul mot avec vous! »

— Mais ma lettre, s'écria Jules de Lanceval, ma lettre ne l'avez-vous pas lue?

— Il faisait nuit, Monsieur : je n'ai pu en déchiffrer une seule ligne.

Ils comprirent tout alors. Clotilde tomba sur l'unique fauteuil qui fût dans sa chambre, et elle pleura sans trop savoir pourquoi elle pleurait. Jules de Lanceval, touché de sa candeur et presque embarrassé de se trouver dans sa chambre sans son aveu, se mit à ses genoux, lui demanda pardon, et pressa, avec autant de respect que d'amour, la petite main qui s'abandonnait, imprudente, entre les siennes.

L'obscurité, le silence, puissants auxiliaires d'un amour naissant cachaient le trouble de Clotilde, et faisaient courir du feu dans les veines de Jules de Lanceval. Ses artères battaient avec force, des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres, et plus éloquents dans leur désordre que les plus beaux discours, ils allaient droit

au cœur de la jeune fille. Trop pure, trop ignorante pour sonder avec effroi les progrès de son émotion, Clotilde s'y livrait avec confiance, avec bonheur... L'amour envahissait tout son être : elle se mourait sous le poids des muettes voluptés qui soulevaient son sein, mouillaient ses yeux de larmes et retenaient son front captif sous les lèvres brûlantes du jeune homme....

— Est-ce que vous êtes malade, petite cousine? murmura une voix commune, mais rendue douce par l'inflexion que le cœur lui donnait.

Ces mots prononcés à la porte de Clotilde, retentirent entre elle et Jules de Lanceval, comme la trompette du jugement.

« C'est une voix d'homme! » et la jalousie rendit cette exclamation assez forte pour que Clotilde, se jetant effrayée dans les bras du jeune officier, le conjurât de ne pas la perdre...

— C'est mon cousin, c'est François, ô Monsieur, par pitié! ne faites pas de bruit.

— Vous avez parlé, Clotilde, reprit la voix de François : si vous êtes malade, dites-le moi.

— Tu t'appelles Clotilde ! et Jules de Lanceval pressa sur son cœur la jeune fille...

— Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi ! il faut que je réponde à mon cousin. Se dégageant alors des bras qui la retenaient, elle s'avança près de la porte, trébuchant à chaque pas, tant ses jambes tremblaient.

— Non, François, je ne suis pas malade...

— Ah ! vous êtes levée, petite cousine....

— Il fallait bien vous répondre, François : vous faites un bruit à cette porte !... vous allez éveiller toute la maison.

— O que non ! papa et maman Duparc ronflent depuis deux heures, et Jeannette aussi : il n'y a que moi qui n'ai pu m'endormir, j'avais le cœur trop gros ! je pensais à vous, petite cousine.

— Merci, merci, François ! je suis bien, je n'ai besoin de rien.

— Pas même des consolations d'un ami ! car vous avez du chagrin, cousine ; allez, ce n'est pas ma faute si je ne suis pas parvenu à faire la paix entre vous et le papa ; mais quand vous

serez ma femme, vous serez libre de faire toutes vos volontés.

— Qu'est-ce qu'il dit, balbutia Jules de Lanceval, les dents serrées et la colère sur le front.

— Hélas ! dit Clotilde bien bas, mon père veut que je l'épouse dans quelques jours... puis élevant la voix : — Merci, François, je vous le répète, je n'ai besoin de rien.

— Ouvrez-moi, petite cousine ? aussi bien ai-je mille choses à vous dire.

— L'impudent ! s'écria Jules de Lanceval, à qui la jalousie et la colère firent oublier toute prudence.

— Clotilde ! Clotilde !... et François ébranla fortement la porte : quelle est cette voix ? c'est une voix d'homme...

— O mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdue ! et Clotilde tomba dans les bras du jeune officier, en poussant un long gémissement.

— Ouvrez, ouvrez, Clotilde ! répétait François en secouant toujours la porte. Ouvrez !... ou je réveille votre père....

— Allez-vous-en, Monsieur, allez-vous-en ! murmurait Clotilde d'une voix mourante. Ne voyez-vous pas qu'il se conduit déjà comme s'il était mon mari : il va enfoncer la porte... et mon père ! ô mon père ! il me tuera....

Jules de Lanceval ne l'écoutait plus : il l'avait entraînée vers vers la fenêtre.

— A moi, Christophe, l'échelle ? Christophe, jeune et intelligent domestique de M. de Lanceval, ne marchait jamais sans une élégante échelle de soie, et personne n'était plus expert à la lancer et à la retirer.

Le jeune homme a saisi l'échelle, il presse Clotilde dans ses bras, il l'enivre de baisers, mêle le trouble des sens au trouble de la frayeur et fait passer, de ses bras dans les bras de son domestique, la jeune fille presque inanimée. S'élançant après elle, il la dépose dans la voiture de place qui l'avait amené, et crie au cocher :

— Un louis ! brûlez le pavé ! rue Royale, 21. La portière se referme, et les chevaux partent au grand trot.

III

La Lettre.

— Vous ne voulez pas m'ouvrir ! criait encore François, en proie à une vive colère : car l'homme le plus apathique a ses instants de jalousie et de fureur. Vous ne voulez pas m'ouvrir !..... et donnant un violent coup de pied à la porte déjà ébranlée, il la jeta dans la chambre et s'avança les bras tendus en avant, car c'est ainsi que par un mouvement instinctif on pénètre dans un endroit obscur...

— Où êtes-vous, Clotilde? où êtes-vous? répétait-il heurtant à droite et à gauche les meubles qu'il rencontrait... Ne craignez rien, Clotilde! répondez-moi! je me suis trompé. La colère est un mauvais conseiller; mais répondez-moi donc, cousine? Ah! mon Dieu, j'entends du bruit. C'est papa Duparc qui se lève, que va-t-il dire? et François resta immobile au milieu de la chambre, le cœur rempli d'une extrême confusion, car sa colère s'était apaisée, dès qu'elle n'avait plus rencontré d'obstacle à vaincre. Avoir enfoncé la porte de la chambre de sa cousine, et cela au milieu de la nuit! Que pouvait-il dire pour se justifier? la vérité!.. le croirait-on.

Cependant, M. Duparc, réveillé en sursaut par le bruit qu'avait fait la porte en tombant, s'était précipité hors du lit, et, sans se donner le temps de passer une robe de chambre, il avait allumé à la hâte sa chandelle à sa lampe de nuit, et montait quatre à quatre l'escalier conduisant à la chambre de sa fille.

Ce fut un singulier moment que celui qui mit en présence l'oncle et le neveu.

— Que faites-vous ici, Monsieur? criait Duparc, d'une voix de Stentor? est-ce ainsi que vous respectez ma maison?

— Oui, François! est-ce ainsi que vous deviez agir! répétait, d'une voix aigre et claire, madame Duparc qui avait suivi son mari, bien décidée à partager le péril, quel qu'il fût.... Clotilde! ma chère enfant, tu te caches! tu as honte! Ah! c'est bien plutôt à lui, le misérable, à avoir honte! N'avoir pas pu attendre trois semaines! Faire un affront semblable à sa famille! Fi! Monsieur, fi! c'est affreux! abuser ainsi de l'innocence!...

— Eh! laissez donc! vous me feriez devenir fou! crie à son tour François. Qu'est-ce qui pense à vous faire un affront! Qu'est-ce qui en reçoit un? le diable m'emporte si cela n'est pas moi! Elle est jolie l'innocence abusée.... Cherchez bien, cherchez partout, vous verrez... Ah! la fenêtre est ouverte! le coquin se sera sauvé par-là.

— Quel coquin, s'écrie M. Duparc, en courant droit au lit: mais le lit était vide. Se baissant

alors, il regarde dessous.... personne!... Où est ma fille? où est Clotilde? Qu'as-tu fait de ma fille, misérable séducteur!... et M. Duparc saisit au collet le pauvre François.

— Oui qu'as-tu fait de ma fille! cria madame Duparc en se laissant tomber sur le pied du lit, et embrassant d'un regard hébété la solitude de la chambre de sa chère enfant.

— Quand je vous dis que c'est ce coquin.... répétait François en cherchant à se dégager des mains de son oncle.

Jeannette s'était enfin éveillée, et le vacarme qui se faisait au-dessus d'elle (car elle couchait dans la cuisine), l'avait glacée de frayeur... *Au voleur! au voleur!* criait-elle de toutes ses forces: et déjà les locataires ouvraient leurs portes et s'avançaient craintifs sur l'escalier.

— Veux-tu te taire, malheureuse! et M. Duparc descendit trois à quatre marches. Ce ne sont pas des voleurs: ah! plutôt au ciel!... et le pauvre père revint s'asseoir, tremblant de colère et de désespoir, auprès de sa femme qui sanglotait appuyée sur l'épaule de François: car

tout s'était expliqué, et il était résulté, du simple récit du pauvre garçon, qu'au lieu d'être un séducteur, il n'était qu'une dupe, un amant mystifié. Lorsque ce premier moment de douleur, de rage, d'étonnement, fut passé, François ouvrit la porte de la rue, et courut comme un fou, pendant plus d'une heure, arpentant, de long en large, les rues adjacentes, et demandant, en vain, au silence, à la solitude de la nuit, sa cousine, sa chère cousine!... Il revint brisé de fatigue et de douleur. Personne n'était couché: on tint conseil dans l'arrière-boutique; on fit mille et une conjectures, mille et un projets; on jura, on pleura, et le jour vint éclairer les figures pâles et bouleversées de la famille Duparc, et celle de Jeannette que ses longs et fidèles services, faisaient presque de la famille.

— Ah! maman Duparc, si vous m'aviez laissé libre de lui dire que je l'aimais, nous n'en serions pas où nous en sommes!... et François marchait à grands pas de la boutique à l'arrière-boutique.

— Hélas! reprenait madame Duparc, qui pouvait deviner pareille chose? elle si craintive, si obéissante à toutes nos volontés! mais es-tu bien sûr, mon garçon, d'avoir entendu une voix d'homme dans sa chambre?

— Je crois bien, que j'en suis sûr! est-ce que j'aurais enfoncé la porte sans cela! allez, allez, maman Duparc, j'en'ai que trop bien entendu!.. et, ma foi! à présent, je crois que je dois m'estimer fort heureux: car enfin, si ce qui arrive aujourd'hui était arrivé après le mariage! ah! dam, ça s'est vu, et c'est toujours bien désagréable pour un mari, plus désagréable encore pour lui que pour un père et une mère! car enfin, si la fille fait une faute, cela ne déshonore pas précisément père et mère, tandis qu'une femme! c'est autre chose. Qu'elle ne marche pas droit,... et crac, voilà le mari la fable du quartier: et qu'il aille tête baissée, ou tête levée, chacun le montre au doigt.

— Taisez-vous, M. François, cria madame Duparc, taisez-vous! vous seriez trop heureux encore de l'avoir cette chère enfant! et s'il faut

parler net, c'est la grande aversion que vous lui inspiriez qui l'aura poussée à faire le mauvais coup qu'elle a fait cette nuit.

— Qu'est-ce que vous dites donc là? elle m'avait en aversion!.. et François s'arrêta tout stupéfait.

M. Duparc retiré dans un coin de la boutique, ne disait rien; sa douleur était muette et sombre.

La journée s'écoula triste et longue, la boutique fut ouverte cependant; c'est à peine si la mort fait suspendre un instant les affaires dans le commerce. Les pratiques et les voisins purent seuls remarquer le trouble mal déguisé qui régnait dans la famille, et plus d'un bel esprit du Marais plaisanta François sur ses distractions, en finissant toujours sa phrase, par ces mots vulgaires: « Allons, on voit bien que vous êtes amoureux! »

— Qu'ils aillent tous au diable, disait le pauvre François, lorsque resté seul, il remettait les perles en ordre sans savoir souvent ce qu'il faisait.

Enfin, vers le soir, une lettre arriva. Elle était adressée à madame Duparc, elle était de Cloilde. La pauvre mère commença à la lire des yeux seulement, puis, sa vue se troubla, elle éclata en sanglots. M. Duparc prit la lettre, assura plus fortement ses lunettes sur son nez, et, d'une voix tremblante d'émotion et de colère, lut ce qui suit :

« Ma bonne mère,

« Je me jette à vos pieds pour vous conjurer
« de ne pas me maudire, et pour m'obtenir,
« sinon le pardon de mon père, du moins sa
« pitié.

« Je suis bien coupable, mais pas autant
« que vous le supposez, peut-être; car l'homme
« que j'aime est digne de tout mon amour, et
« il n'attend que votre consentement pour
« s'unir à moi, et me donner sa main et son
« nom...

— Mon consentement! s'écria M. Duparc, en froissant la lettre de sa fille, mon consentement le misérable! le drôle! ah! bien oui, mon consentement!

— Est-ce tout? demanda François.

— Non. Et le père reprit la lettre, et continua :

« Si vous daignez me répondre, ma bonne
« mère, adressez-moi votre lettre poste restante
« à Versailles.

— Ah! elle est à Versailles! et Madame Duparc joignit les mains avec cette expression d'angoisse et de tendresse qui n'appartient qu'aux mères.

— La malheureuse! reprit encore le père en laissant échapper de sa main tremblante, la lettre qu'il tenait. O honte! honte sur mes cheveux blancs! ma fille, mon unique enfant nous quitte, nous abandonne; et pour qui, grand Dieu!

— Oui, pour qui? s'écria François en ramassant la lettre; peut-être le dit-elle. Oh! que je sache son nom, et je vais le trouver; et je me venge! et je lui apprends ce que c'est que le métier de séducteur, d'enleveur, et à quoi ça mène : le misérable! je veux lui casser bras et jambes!

— Mais, puisqu'il consent à l'épouser, se hasarda à dire madame Duparc, il me semble que le mal n'est pas si grand!... il n'est ni honte ni scandale que le mariage n'accommode et ne cache.

— Ah! bien oui, le mariage! et François frappa la lettre de son poing fermé... ah! bien oui, le mariage! depuis quand les grands seigneurs épousent-ils les petites bourgeoises?...

— Qu'est-ce que tu dis donc là, François? interrompit madame Duparc.

— Et je dis ce qui est, écoutez plutôt :

« Ne croyez pas, bonne mère, que j'aie fait
« un choix indigne de vous et de mon père :
« celui que j'aime est un noble seigneur, et le
« Roi prend soin de sa fortune!

— Le Roi! crièrent à la fois M. et madame Duparc.

— Oui, le Roi, reprit François : il y a parbleu bien le Roi!... « Et le Roi prend soin de sa fortune : il est jeune, il est riche, il est beau! et il m'a dit qu'il m'épouserait. »

— Oui, c'est ça, dit le père, il l'épousera

comme les grands seigneurs, jeunes, riches et beaux, épousent les pauvres filles! quand je dis pauvres, et M. Duparc s'interrompit et jeta un singulier regard d'orgueil autour de lui : quand je dis pauvres, c'est une façon de parler : la malheureuse est peut-être plus riche que le grand seigneur!

— Et il l'épousera! se hâta de dire madame Duparc, dont la figure rayonnait de vanité; elle sera la femme d'un grand seigneur, d'un homme titré; ah! j'avais bien raison de te dire qu'elle avait des goûts relevés, et qu'elle était faite pour mieux que le commerce.

— Qu'appellez-vous mieux que le commerce, Madame Duparc! s'écria le père, oubliant le déshonneur de sa fille, pour ne penser qu'à l'insulte faite à ce qu'il regardait comme ses titres de gloire. Mieux que le commerce! trouvez-moi quelque chose qui puisse seulement rivaliser avec le commerce?

— Oui, trouvez quelque chose, répéta François, dont la vanité blessée se redressait comme le ver qui sent qu'on l'écrase.

— Elle sera ta femme, François, ou je la déshérite ! s'écria M. Duparc, en frappant fortement la robuste épaule du jeune homme... Allons, range-toi ! que j'écrive ; c'est moi qui vais lui répondre. Je ne me laisse pas prendre aux paroles, au clinquant : ce n'est pas là ce qu'il me faut.

— Mais, papa Duparc, comment voulez-vous que je l'épouse, si...

— Qu'est-ce à dire, Monsieur ? vous feriez des façons !...

— Je ne dis pas ça, mon oncle ; mais enfin... et oui, que diable si elle en aime un autre ! Je ne vois pas... ou plutôt je ne vois que trop...

— Tu ne sais ce que tu dis ; elle ne peut aimer personne, c'est la vanité qui lui tourne la tête ; mais laisse faire, ma lettre va la faire réfléchir, et tu la verras revenir parmi nous, plus douce, et plus docile qu'un agneau.

Et le père écrivit, et puis il lut ce qui suit, ne voyant ni les mines de sa femme, ni le froncement de sourcils de son neveu.

« Nous avons reçu votre lettre, Mademoiselle. Je ne vous dirai point que le cœur de vos parents vous est fermé : non, tant qu'un père et une mère espèrent ramener à eux un enfant égaré, il y a pour cet enfant, un reste de tendresse.

« Revenez à nous, Clotilde : ne déshonorez pas notre vieillesse.

Ici, la voix du père s'attendrit un instant, et une larme roula sur la joue ridée de la mère. Il reprit avec plus de force :

« Ne croyez pas qu'un grand seigneur pense à vous prendre pour sa femme ! paroles dorées sont comme des perles creuses ! elles promettent beaucoup et ne tiennent rien. Écrivez-nous aussitôt la présente reçue, et j'irai moi-même vous chercher à l'endroit que vous m'indiquerez.

« Si vous persistez dans votre faute, n'espérez rien, ni de votre mère ni de moi ! Voici mon dernier mot : vous serez la femme de François, ou je ne vous reverrai de ma vie, et je vous déshériterai comme une fille indi-

« gne de mon amour et de ma fortune. »

— Ah ! mon ami, s'écria madame Duparc, tu as tort de dire cela : ne parle pas de François, je t'en prie...

— Et pourquoi ne pas parler de moi ? interrompit François, rouge de colère. Est-ce que je ne vaux passon grand seigneur, son polisson de grand seigneur ? car il n'y a qu'un polisson qui puisse venir enlever ainsi une fille à ses parents, et la nuit encore, et par la fenêtre, l'infâme ravisseur !

— Là, là ! calme-toi, François, reprit madame Duparc, je ne t'ai jamais vu comme cela !

Ah ! bien oui, me calmer ! c'est facile à dire ; est-ce que j'ai le sang figé dans les veines ? est-ce que je ne ressens pas l'affront qu'on me fait ! Je l'aimais l'ingrate ; je l'aimais plus que je ne pensais moi-même, ah ! je le sens bien à présent...

— Mon pauvre garçon ! et M. Duparc lui serra fortement la main.

— Oui, plaignez-moi, c'était bien la peine

de rester cinq ans auprès d'elle sans lui dire un mot d'amour, sans oser seulement l'embrasser, si ce n'est aux jours de l'an et aux bonnes fêtes... imposez-vous des privations ; mettez votre future sous verre comme une sainte, puis attendez patiemment le jour du mariage ; et tandis que vous la respectez à l'égal de la vierge, on viendra, on se glissera près d'elle, on lui dira qu'on l'aime, qu'elle est belle : on la cajolera, on fera tant et si bien, qu'elle appellera *miais* son fiancé, et qu'elle se prendra d'amour pour son séducteur.... ah ! si j'étais à recommencer...

— Qu'est-ce à dire, François ? et M. Duparc jeta sur son neveu un regard plus étonné que courroucé. Vas-tu te repentir de t'être conduit en honnête homme ? Allons, allons, va porter toi-même cette lettre au bureau ; elle sera à Versailles, poste restante, ce soir. Clotilde l'aura demain matin : tout n'est pas encore désespéré.

IV

La Statue de la Vierge.

Huit jours s'écoulèrent sans amener la réponse de Clotilde. M. Duparc était sombre et soucieux; madame Duparc pleurait, et Jeannette était presque toujours au comptoir, car François refusait d'y paraître; son humeur devenait de plus en plus irascible et chagrine : ce n'était plus le même homme, et il s'emportait parfois avec une violence qui glaçait d'effroi les malheureux parents.

Enfin une lettre arriva, et cette fois ce fut M. Duparc qui l'ouvrit en tremblant, et qui, ne pouvant la lire, la passa à sa femme.

— Qu'y a-t-il donc? bégaya la pauvre mère en parcourant la lettre des yeux.... et tout à coup, se renversant sur sa chaise, elle fondit en larmes.

François prit la lettre, la lut tout bas, et lorsqu'il l'eut achevée, il dit froidement :

« Elle a bien fait : je ne suis qu'un sot, et je l'aurais été deux fois plus en la prenant pour femme. » Puis il s'élança hors du magasin, et on ne le revit plus que le soir bien tard, et lorsqu'on désespérait presque de le voir revenir. Il était ivre : ses habits en désordre, son regard sombre disaient tout ce qu'il avait souffert.

Le lendemain, François déclara à son oncle qu'il allait s'enrôler, et qu'il ne voulait plus entendre parler du commerce. Puis, sans s'arrêter à écouter les prières, les menaces, les remontrances de M. Duparc, il sortit;... et lorsqu'il revint le soir, il était soldat.

Le pauvre garçon est devenu fou, murmura

madame Duparc une grande partie de la nuit.

— Hélas! oui, il est devenu fou, répétait M. Duparc, autrement il ne quitterait pas le commerce.

— Qu'allons-nous devenir? reprit madame Duparc en sanglotant; nous voici seuls au monde, comme si nous n'avions jamais eu d'enfant.

— Ah! c'est bien pis. Mieux vaudrait n'en avoir jamais eu! Le pauvre père poussa un profond soupir. Ni lui, ni sa femme ne dormirent cette nuit-là, et les pleurs et les chagrins vinrent rompre la douce uniformité de leur vie. François, au lieu d'être un sujet de consolation, ajoutait à leur douleur : il avait voué une haine implacable à la noblesse, et il n'y avait point d'injures qu'il ne débitât contre elle, et cela dans les cabarets et dans les lieux publics. On ne l'appelait partout que *François le tapageur*; et ceux qui l'avaient connu, lorsqu'il passait ses journées à vendre des perles avec la patience et la douceur d'une fille, ne pouvant concevoir un semblable changement, cherchèrent à se l'expliquer, en remontant à la source.

On sut bientôt que Clotilde avait suivi volontairement un bel officier de dragons, et qu'elle venait des'embarquer avec son amant, dont le régiment avait été désigné pour les colonies. Toutes les commères du quartier vinrent offrir à madame Duparc leurs avis et leurs consolations. Ce fut une des plus tristes épreuves de la pauvre mère.

— Quittons Paris, mon ami, dit-elle un jour à son mari; vendons notre fonds. Hélas! nos yeux ne sont plus bons qu'à pleurer : et pour qui amasserions-nous de l'argent à présent? Nous en avons plus qu'il ne nous en faut, et nous n'en sommes pas plus heureux!

Et à qui le vendre, bon Dieu! s'écria M. Duparc en jetant un regard de détresse autour de lui. Qui donc pourra jamais me remplacer? Qui mènera la maison de manière à ce qu'elle soit toujours une des plus riches, une des plus honorables maisons de la capitale?... O François!.. François!... Et l'honnête marchand laissa tomber sa tête dans ses mains, et pleura amèrement sa fille et son commerce, seuls rêves, seules illusions de toute sa vie.

Il était neuf heures du soir, et ni M. Duparc ni sa femme ne songeaient à se coucher : François n'était pas encore rentré... Tout à-coup on heurte violemment à la porte, et la voix de François se fait entendre.

Jeannette ouvre et recule effrayée. Le jeune soldat tient à sa main son sabre nu; il chancelle sur ses jambes, et toute sa figure exprime l'ivresse et la colère...

— Ah! mon Dieu, s'écria Jeannette en se sauvant, on dirait qu'il vient de faire un mauvais coup!

— Qu'appelles-tu un coup? répète François en trébuchant, j'en veux deux, j'en veux trois! Allons, donne-moi à boire.

— François!.... montez vous coucher, malheureux!... et M. Duparc se lève indigné et ferme la porte donnant sur la rue, pour que personne ne puisse voir son neveu dans l'état déplorable où il se trouve.

— Monter me coucher! Eh bien, oui : j'y vais. Aussi bien n'ai-je plus rien à boire et rien à battre. Allez! allez! vous entendrez parler

de moi demain : il y aura du nouveau... Maudits nobles ! maudite aristocratie ! on dirait que Dieu n'a fait le soleil que pour ces gens-là !... Au diable Dieu, la Vierge, l'aristocratie, toute la boutique !

— Miséricorde ! que dit-il là ? Et madame Duparc prit une lumière et fit signe à son mari de la suivre.

— Oui, oui, François, tu as raison ; et M. Duparc entraîna son neveu, tu as raison, mon ami : nous causerons de ça demain : va dormir. François, à ces mots, se laissa conduire assez paisiblement dans sa chambre où son oncle ne le quitta que lorsqu'il l'eut décidé à s'étendre sur son lit.

— Vois-tu, femme ! il ne faut jamais heurter un ivrogne : autrement il se fâche et perd de plus en plus la raison ; il faut avoir l'air d'abonder dans son sens. La plupart des femmes qui sont battues par leurs maris, lorsqu'ils ont bu un coup de trop, ne le seraient pas, si, au lieu de les gronder, elles les recevaient bien et remettaient au lendemain les reproches, les

conseils et même les menaces. Car l'homme qui a le vin le plus méchant est quelquefois le meilleur mari du monde, lorsqu'il n'a pas bu. Il n'est que manière de s'y prendre.

— François aura eu quelque querelle, mon ami.

— Je le crains comme toi. M. et madame Duparc se couchèrent inquiets et tourmentés ; ils ne purent dormir, et ils arrêterent que leur fondsserait vendu dans le courant de la semaine, et qu'ils se retireraient à Orléans, dans un petit bien qu'ils avaient toujours regardé comme devant être leur retraite.

— Pussions-nous y mourir en paix, dit madame Duparc, en pleurant.

Le lendemain, lorsque Jeannette ouvrit la boutique, elle fut frappée de la foule qui encombra la rue si déserte d'ordinaire à cette heure-là. Curieuse et alerte, elle se glissa parmi les groupes, et apprit bientôt que la statue de la vierge, bien qu'enfermée pans une grille de fer, avait été de nouveau mutilée la veille au soir, et que les blessures, si elles ne saignaient

pas comme en 1418 ⁽¹⁾, n'en étaient pas moins profondes et sans remède : car un bras de la vierge s'était détaché de son corps et gissait à ses pieds.

Les bruits les plus opposés circulaient dans la foule. A entendre les uns, le bras s'était détaché tout seul, ce qui voulait dire, que la vierge irritée de la fuite de Clotilde Duparc, cessait de protéger les jeunes filles de la rue aux Ours. A

(1) Dulaure dit dans sa *Description des curiosités de Paris*, imprimée en 1787 : « *Rue aux Ours*. Au milieu de cette rue au coin de la rue Salle-au-Comte, est une statue de la Vierge, enfermée dans une grille de fer, sous le nom de *Notre-Dame de la Carole*, qui est devenue fameuse par l'aventure suivante : Un soldat sortant du cabaret où il avait perdu son argent au jeu, de désespoir se jeta, à coups de couteau, sur cette statue de pierre et la blessa jusqu'au sang. Suivant certains historiens modernes, ce fait est très-apocryphe : je pense même qu'il faut avoir une foi bien exercée, bien robuste et une raison bien soumise pour y croire. Cependant, tous les ans, en mémoire de ce miracle, on brûlait une figure de paille devant cette même sta-

en croire les autres, c'était encore un soldat ivre qui avait mutilé avec la pointe de son sabre la sainte image ; et bientôt quelques bons vivants, mieux instruits que les autres, se firent place au milieu de la rue, et vinrent donner à cette dernière version tout le poids de la vérité, en déclarant qu'ils s'étaient trouvés la veille au

« tue, et aujourd'hui même, on promène dans les rues
« de Paris, tous les troisièmes de Juillet, une figure bien
« gigantesque, bien ridicule et bien amusante pour le
« peuple. Que répondre à cela ? rien du tout, si ce n'est
« que l'aventure s'est passée le 30 de Juillet 1418, temps
« où les miracles n'étaient pas aussi rares qu'aujourd'hui. »

L'histoire des rues de Paris est un vaste et curieux sujet. M. Paul Lacroix s'en occupe, avec ce talent à la fois consciencieux et varié, dont il a fait preuve dans l'*Histoire du Masque de fer*, et dans les quatre premiers volumes de son *Histoire du XVII^e siècle*, cet ouvrage dont les flammes ont détruit une partie lors de l'incendie de la rue du Pot de Fer, reste inachevé. On ne conçoit pas un siècle sur lequel les meilleures choses glissent sans laisser à peine un souvenir durable.

soir dans un cabaret où buvaient avec eux deux soldats, lesquels s'étaient pris de dispute en parlant de la noblesse, puis de la religion qui, selon eux, protégeait et cachait toutes les fautes des grands, tandis qu'elle ne faisait pas toujours grâce à celles du pauvre peuple. De propos en propos, les deux soldats en vinrent à parler du miracle arrivé en 1418 : l'un y croyait, l'autre le niait. Un pari termina la querelle. N'est-il pas clair que c'est l'un de ces gaillards-là qui a fait le coup ?

— Oui, c'est clair. — Oui, oui, c'est clair, il faut le chercher, il faut le livrer à la justice, criaient les femmes et les vieillards.

— Bah ! laissez-le tranquille ce pauvre diable, criaient les jeunes hommes. Est-ce qu'on sait ce qu'on fait dans le vin ? Et puis au bout du compte il n'a ni tué, ni volé ! allons, allons, rentrons chez nous, le jeu n'en vaut pas la chandelle !

— O les misérables ! criaient les femmes et les vieillards : ils blasphèment, ils ne croient ni à Dieu ni au Diable ! si on les écoutait, il n'y aurait plus de religion !

Des paroles on en vint aux coups. Jeannette se sauva toute effrayée de ce qu'elle venait d'entendre, et la garde vint faire rentrer dans l'ordre la population de la rue aux Ours et des rues environnantes.

Lorsque Jeannette eut raconté à ses maîtres ce que l'on disait d'un soldat ivre et des propos qu'il avait tenus, M. et madame Duparc restèrent convaincus que François était le coupable ? que faire ? l'interroger. Dirait-il la vérité ? et s'il la disait, quel parti prendre ? comment étouffer cette affaire, bien plus grave que François ne la pouvait soupçonner !

Lorsque François descendit pour déjeuner, il était pâle et sombre, et ce fut presque en tremblant que M. Duparc lui demanda s'il avait entendu le bruit qui s'était fait dans la rue, et s'il avait connaissance de ce qui occupait tout le quartier, l'outrage fait à la Vierge. François haussa les épaules et ne répondit rien ; puis, pressé de questions, il finit par s'écrier :

— Et bien oui, c'est moi : le beau mal !.... on en verra bien d'autres si on me pousse à bout.

— O malheureux enfant ! et madame Duparc versa un torrent de larmes.

— Oui, je suis malheureux, dit François, d'une voix émue, et c'est pour étourdir mon malheur que je me conduis ainsi. Pardonnez-moi, maman Duparc ! je vous fais du chagrin, que voulez-vous ? les temps sont bien changés, et à cela près du cœur qui vous est toujours attaché, je ne me sens plus le même homme ? mais patience ! vous ne m'aurez pas longtemps sur les bras : je vais comme on dit, défilér la parade : le régiment où je suis entré part demain pour tenir garnison à Orléans.

— En ce cas, dit M. Duparc, nous ne nous ferons pas un long adieu, car nous comptons nous retirer des affaires, et aller traîner notre vieillesse dans notre ferme de la Jonquière. Ah ! François ! François ! est-il bien possible que le magasin passe en des mains étrangères ?

François prit la main de son oncle, et lui dit : « Ce qui est fait est fait, papa Duparc, peut-être y ai-je regret à présent : car je me suis laissé dire que notre lieutenant est un

fiéffé aristocrate, qui commande à ses soldats comme s'ils étaient des chiens ! »

M. Duparc ne répondit rien ; il paraissait fort absorbé en lui-même ; enfin il prit la parole :

— Ecoute, mon garçon : il ne nous reste plus que toi ; si tu n'es pas mon enfant par le sang, tu l'es par les soins que j'ai pris de toi. Nous sommes riches, l'argent arrange bien des choses. Tu t'es engagé comme un fou, il faut rompre cet engagement et continuer mon commerce ; voilà ce que tu as de mieux à faire. Pour ce qui est d'hier soir, bouche close ! on ne badine pas ainsi avec les images saintes, et il te faudra remercier Dieu, s'il permet que tu ne sois pas inquiété par la justice.

— Et qu'est-ce qu'elle me ferait, la justice ? demanda François.

Ce qu'elle te ferait, reprit M. Duparc, en frissonnant : mais tu ne sais donc pas qu'il y a peine de mort ; que l'insulte aux saintes images est punie à l'égal des plus grands crimes ; tu n'as donc jamais lu cette affreuse histoire du chevalier de la Barre, dont M. de Voltaire parle tant

dans ses livres ; c'est à faire dresser les cheveux d'horreur ! ô François ! François ! n'avions-nous pas assez de chagrin comme cela ! Et quand bien même, mon Dieu ! on te ferait grâce du supplice, tu ne pourrais échapper à la prison, et pour toute ta vie, peut-être !

— Allons donc, mon oncle ! qu'est-ce que vous dites-là ? est-ce que ça se peut ! elle serait drôle la justice ! ah ! bien, ça serait beau de me mettre en prison, tandis que celui qui est cause de tout mon malheur, n'est inquiété en rien et jouit de son crime, comme s'il avait fait une bonne action..... Et moi ! si j'ai fait cette mauvaise farce hier soir, à qui la faute ? si ce n'est à lui ! serais-je ce que je suis, sans le chagrin !

— Ah ! mon pauvre garçon, reprit M. Duparc, la justice n'est pas toujours juste, il s'en faut ; et quand on voit qu'elle n'a pas épargné le chevalier de la Barre qui était un seigneur, un gentilhomme, comment espérer qu'elle te ferait grâce, à toi, qui n'a pour appui que ta probité et mon amitié.

— Mais, mon oncle, qu'est-ce donc qu'avait fait ce chevalier de la Barre ?

— Hélas ! mon ami, il avait mutilé, durant la nuit, sur le pont d'Abbeville, un grand crucifix de bois. Il fut arrêté, convaincu, et condamné par arrêt du parlement de Paris.... rien ne put le sauver.

— Ah ! diable, reprit François, je ne savais pas que ça fût si sérieux, mais, bah ! je l'aurais su que je l'aurais fait tout de même, j'étais ivre ; est-ce qu'on sait ce qu'on fait quand on a bu plus qu'il ne faut ?

— Je crois qu'on est un peu moins sévère sur sur ces choses-là que du temps de Louis XV, mais il n'en est pas moins vrai que je te voudrais bien loin d'ici.

— Mais, mon oncle, personne ne m'a vu, et je ne suis pas forcé d'avouer....

— Oui, reprit M. Duparc, grâce à Louis XVI, la torture n'existe plus.

— Et je ne vois pas que je sois obligé de leur dire la vérité à tous ces sacripans de la justice ; les vilaines gens ! ils me font l'effet d'une bande

de corbeaux flairant de tous côtés s'ils n'aperçoivent pas un cadavre.

— Silence, François ! ne parle pas comme ça de la justice : mais nie, mon garçon, et puisqu'il n'y a pas de preuves que ce soit toi plutôt qu'un autre, il y a encore de l'espoir. Veux-tu que je te rachète ? cela te remettra dans les affaires, et on ne parlera plus de toi. C'est le mieux, vois-tu ?

François hésita un instant, puis il dit :

« Faites ce que vous voudrez, mon oncle. »

Ces paroles ramenèrent un peu de joie dans la famille, et M. Duparc courut passer un habit pour achever tout de suite ce qu'il appelait une excellente affaire de commerce.

Une bonne somme d'argent arrangea la chose selon ses désirs ; et lorsqu'il revint au logis, il était porteur de l'excellente nouvelle que son neveu ne faisait plus partie de l'armée, et qu'il allait pouvoir reprendre sa place au comptoir. Il entra donc chez lui le cœur plein d'espoir, et resta stupéfait en face du désespoir de sa femme et de l'air effrayé de Jeannette.

— Qu'y a-t-il ? où est François ? pourquoi ces pleurs ?

— Hélas ! dit en sanglotant madame Duparc, il est parti : on l'a enlevé, on l'a traîné devant le commissaire, comme étant accusé par la voix publique d'avoir insulté la Sainte Vierge ! O mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

M. Duparc ne sentait plus ses rhumatismes, son sang circulait avec autant de rapidité que dans sa jeunesse : il courut chez le commissaire. Mais ni ses prières, ni ses offres d'argent, ne purent empêcher la justice d'avoir son cours ; François venait d'être écroué à la Conciergerie, et devait y attendre sa mise en jugement.

.
.

V

D'Abandon.

Revenons à Clotilde. Elle a suivi M. Jules de Lanceval dans les colonies, car elle l'aime avec tout le délire et toute la confiance d'un premier amour. Le jeune officier de dragons l'aime aussi, mais comme le grand seigneur aime la fille du peuple. Il croit assez la payer du sacrifice de sa vertu, de sa réputation, par l'honneur qu'il lui fait en se montrant avec elle en public, en sa-

tisfaisant ses fantaisies; en la faisant coquette, vaniteuse, pour lui plaire d'abord, pour le tromper ensuite. Mais en retour de ce dévouement, de cette tendresse aveugle et sans borne, que la femme apporte toujours à l'homme qu'elle aime, Jules de Lanceval accordera-t-il son nom, sa main, à la jeune fille qu'il a séduite, enlevée à ses parents... Non! il sait mieux ce qu'il se doit à lui-même, il peut bien avilir le nom de Duparc, mais il ne veut pas compromettre celui de Lanceval! Il a pu faire une mauvaise action, mais il n'en fera pas une ridicule! Il n'augmentera pas le nombre bien rare de ces hommes qui, ne consultant que leur cœur et leur probité, passent pour des imbéciles, pour des fous; il ne forcera pas les nobles à dire de lui : « Il s'est mésallié. » Il n'aura pas le regret d'entendre répéter, partout où il passera : « Il aurait pu faire un si brillant mariage! » C'est ainsi que la crainte du monde fait tomber dans le vice pour éviter le ridicule. Que de filles séduites auraient trouvé, sans cette crainte plus forte que l'amour même, des maris dans leurs amants!

Ainsi va le monde depuis des siècles : et il est douloureux d'être obligé de reconnaître que les peuples non civilisés ont souvent des notions plus justes et plus éclairées sur l'honneur et la probité que les peuples civilisés.

Je t'épouserai bien, disait souvent Jules de Lanceval, à Clotilde... Mais le monde, que dirait-il? J'ai beau t'aimer, je ne puis faire que tes parents ne tiennent un magasin rue aux Ours; et tu as beau être jolie, tu n'en es pas moins mademoiselle Duparc: tu n'as d'aïeux que parmi les marchands de perles, et mon père tient à la noblesse, comme moi je tiens à de beaux yeux!

Clotilde pleurait alors. Elle reprochait doucement au jeune officier de lui avoir promis le mariage, quand il savait qu'il ne pourrait pas tenir sa promesse; elle déplorait sa faute, ce qui arrive toujours quand on commence à sentir qu'une faute porte avec elle sa punition; et Jules, pour échapper à ses larmes, à ses regrets, à ses reproches, toutes choses dont l'homme le plus épris se lasse promptement,

Jules ne restait plus aussi souvent chez lui. Clotilde était jeune, passionnée, ignorante du monde, et plus encore des caprices sans nombre qui se partagent le cœur et la tête d'un jeune homme.

« Il ne peut pas m'épouser, se disait-elle souvent : son père le déshéritait ; mais il m'aime, et il m'a dit, plus d'une fois, que si son père mourait il ne s'embarrasserait ni des propos du monde, ni des moqueries de ses camarades. M. de Lanceval est bien vieux ! une fois la femme de Jules, j'irai me jeter aux pieds de mon père et dans les bras de ma mère, ils me pardonneront ! et je serai heureuse, et j'oublierai tout ce que je souffre aujourd'hui. »

Alors Clotilde essuyait ses larmes, courait au-devant de son amant, insouciant et folâtre. Jules la pressait sur son cœur, l'appelait sa jolie Clotilde, faisait vingt plans d'avenir, et la laissait ravie, et oublieuse de tout ce qu'elle avait souvent à supporter d'affronts et d'impertinences.

Pauvre petite, elle l'aimait !

Deux ans se passèrent ainsi, deux ans de pleurs, de rires, de reproches et d'amour ; deux ans qui la virent tour à tour la plus malheureuse et la plus heureuse des jeunes filles. On parlait du retour du régiment en France, et le cœur de Clotilde battait au seul souvenir de sa patrie, et des larmes s'échappaient de ses yeux, en pensant qu'elle allait revoir ses parents, sa mère du moins ! Car elle n'osait espérer que son père la recevrait ; mais sa mère, ô sa mère entremèlerait ses reproches de baisers, et cacherait dans son sein la rougeur de son front. « Hélas ! dit-elle, je ne suis que sa maîtresse ! Comment oser retourner sous le toit paternel ?... J'écirai à ma mère, et ma mère viendra me trouver : le cœur d'une mère est un asile toujours ouvert à l'enfant bon ou mauvais, coupable ou vertueux ! »

« Que ferai-je de cette petite fille à Paris ? pensait de son côté le jeune officier. Je me suis conduit en galant homme : je l'ai gardée avec moi pendant mon séjour ici ; je lui ai caché les autres liaisons que j'ai eues ; j'ai pris mille pré-

cautions pour qu'elle ne s'aperçut pas que mon amour suivait la route ordinaire de tous les amours : le mien est à moitié de la pente, et le sien est encore au sommet ! Que faire ? la tromper : c'est le seul moyen de m'épargner les reproches et le chagrin de la voir pleurer. »

Un jour qu'il dînait avec quelques officiers et qu'il parlait de son prochain départ pour la France, — tu es admirable, mon cher, lui dit un de ses camarades, tu fais l'amour comme un bon bourgeois : une maîtresse à toi seul ! et depuis deux ans ! Nous ne comprenons pas comment cette petite bégueule qui n'est ni coquette, ni infidèle, a pu te captiver si longtemps ! C'est presque un amour conjugal, c'est à périr d'ennui. Ah ! ça, est-ce que tu vas ramener en France cette jolie poupée ? je te préviens que j'en avertis la duchesse de Versac.

— Et moi, s'écria un autre officier, je te promets de raconter ton aventure en plein cercle à la cour.

— Et moi, dit un troisième en riant, j'engagerai toutes nos belles dames de Versailles à aller

acheter des perles dans la boutique de ton futur beau-père.

Jules de Lanceval n'aimait plus assez Clotilde pour sentir l'impertinence de ces sarcasmes : telle parole qui blesse profondément dans un temps, glisse inaperçue dans un autre.

— Je vous la donne, mes aimables, répondit-il en riant.

— Parce que tu sais qu'elle t'aime ! Dieu me damne, ces petites bourgeoises ont une façon d'entendre l'amour qui devrait effrayer les plus aguerris d'entre nous.

— Prendre une maîtresse, c'est prendre un jouet, c'est un passe-temps délicieux : cela s'achète et se quitte comme un habit qui n'est plus de saison ou qu'on change pour un autre, mais avoir ce qui s'appelle une passion, c'est tout bonnement, mon cher, se passer une corde au cou. Tu as peut-être le désir de rompre avec Clotilde. Eh bien ! il est douteux que tu le puisses, à moins que tu ne prennes une grande, une superbe résolution.

— Et laquelle? demanda Jules de Lanceval, avec une légère hésitation : car l'image en pleurs de Clotilde, passait devant ses yeux à demi-fermés sous la fumée du punch.

— Eh ! vraiment, il ne faut pour cela qu'un peu d'adresse. Notre régiment part dans trois jours. Feins d'être malade et de ne pouvoir le suivre; fais porter à bord en cachette tes effets, et à l'instant de mettre à la voile, échappe-toi et viens nous rejoindre. Nous aurons soin de te faire avertir et de t'aider dans cette fuite moins aventureuse que celle qui mit entre tes mains la petite. Allons, c'est arrangé, n'est-ce pas?

Jules ne répondit point : il n'aimait plus Clotilde, mais au moment de l'abandonner, de la quitter pour jamais, le remords et je ne sais quel reste de son amour, semblait se raviver et tourmenter son cœur.

Il revint chez lui. Clotilde finissait de broder une bourse; elle la jeta sur ses genoux, et se mit à sauter autour de lui, comme un enfant heureux d'avoir achevé sa tâche. Elle avait dix-

huit ans; sa taille s'était développée, et l'amour avait imprimé à ses traits, cette grâce rêveuse, cette voluptueuse expression que lui seul peut donner. Jules la regardait avec ce regard fixe qu'on attache sur les personnes ou sur les objets que l'on va quitter et que l'on regrette, parce que l'on se dit : je ne les verrai plus, et qu'il y a dans cette pensée une magie assez grande pour que les objets et les personnes acquièrent aussitôt un prix inappréciable.

— Viens, Clotilde ! et il la fit asseoir sur ses genoux, et il couvrit ses beaux yeux bleus de baisers presque aussi brûlants que ceux des premiers jours. Clotilde passa ses deux bras autour du cou de son amant, et ils restèrent long-temps muets et immobiles, se sentant encore une fois vivre l'un pour l'autre !

Le lendemain, Jules de Lanceval, revit ses amis, et réfléchit aussi profondément qu'il pouvait le faire à l'ennui d'une liaison trop prolongée, à l'embarras, au danger qu'il éprouverait peut-être, en ramenant Clotilde à Paris et en se séparant d'elle, lorsqu'il voudrait contrac-

ter une liaison nouvelle ou un brillant mariage.

Son père était sévère sur les mœurs : que dirait-il ? fallait-il jouer son avenir ? fallait-il, parce qu'il avait fait une folie, la prolonger encore !... Clotilde pleurerait, mais elle se consolait.

Le soir, il se dit malade, et déclara à Clotilde qu'il s'embarquerait sur un second vaisseau qui mettrait à la voile sous trois mois, et qui devait transporter en France quelques malades forcés de rester jusque-là, à l'hôpital.

Clotilde le crut, le cœur d'une jeune fille est toute confiance, toute crédulité.

Le jour du départ arriva, Clotilde n'y fit nulle attention ; le régiment s'éloignait, le vent était bon, le vaisseau levait l'ancre, que lui faisait tout cela ? Jules de Lanceval restait, il souffrait, elle était près de lui, elle le soignait, elle ne pensait qu'à lui !

« Je suis mieux, lui dit-il, va te reposer. Je ne puis dormir tant que je te sais là. Je ne veux pas que tu te fatigues, tes yeux seraient ternes et tes joues pâles... » Elle se leva, souriant à

l'idée que son amant voulait qu'elle fût jolie le lendemain.

« Embrasse-moi, Clotilde ! » et la voix du jeune homme tremblait ; Clotilde l'embrassa, lui souhaita un doux repos et alla se coucher.

Il était dix heures du soir : Jules de Lanceval venait d'apprendre qu'on n'attendait plus que lui pour mettre à la voile. Il se leva à la hâte et plus ému qu'il ne l'aurait voulu, il rassembla dans un petit coffre tout ce qu'il avait de bijoux, et une centaine de louis qu'il avait empruntés l'avant-veille à ses camarades.... puis il y plaça une lettre écrite le matin et qu'il trouva froide, tant il lui semblait que son amour se réveillait. C'est pourquoi il ajouta à cette lettre, ces mots :

Pardonne-moi ! tâche d'être heureuse ! j'emporte la bourse que tu m'as brodée, elle ne me quittera jamais.

Minuit sonnait lorsqu'un canot arrivait près du vaisseau qui n'attendait plus que Jules de Lanceval.

On leva l'ancre et le vaisseau s'éloigna rapide et majestueux, cinglant vers la France.

VI

Le Retour.

Il était grand jour quand Clotilde s'éveilla ; elle passa une robe et courut dans la chambre de Jules de Lanceval. Elle ouvrit la porte doucement, car elle pensait qu'il pouvait dormir, puis elle s'avança sur la pointe du pied en retenant sa respiration...

— Il est levé, s'écria-t-elle en voyant le lit désert, il faut qu'il soit bien mieux ! Jules !

Jules..., et elle passa dans une seconde chambre où elle pensait qu'il devait être. Elle revint sur ses pas et sonna. Où est ton maître, Joseph ? dit-elle à un jeune garçon qui entra.

Joseph la regarda d'un air étonné. Elle allait répéter sa question, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur le petit coffre, il était fermé. Une lettre à son adresse était attachée à la clef. Elle saisit cette lettre, guidée par un vague pressentiment de son malheur, et l'ouvrit en tremblant : elle n'en avait pas lu deux lignes, qu'une pâleur de mort couvrait sa figure et qu'elle s'appuyait sans force et sans voix contre le pied du lit ; elle étouffait : ni larmes ni sanglots ne révélaient sa douleur ; muette, immobile, les yeux hagards, une sueur froide au front, elle voulait parler et n'articulait que des sons inintelligibles. Joseph, effrayé de la voir dans cet état, courut chercher un médecin.

Lorsque Clotilde revint à elle, elle était couchée, un homme était au chevet de son lit : c'était le médecin. Penché sur elle, il achevait de serrer des ligatures autour de son bra

gauche, où une saignée abondante venait d'être pratiquée. Pauvre Clotilde ! en reprenant connaissance, elle reprit le sentiment de sa douleur... Oh ! j'ai souvent pensé que la folie était un bien lorsqu'elle succédait à une profonde douleur, à une de ces douleurs qui vous brisent sans espoir d'avenir, et détruisent en vous jusqu'aux plus pures illusions.

Un mois s'écoula sans que Clotilde sût ce qu'elle avait vécu de jours. Lorsqu'elle sortait, elle se dirigeait vers la mer ; et là, les heures s'écoulaient sans qu'elle s'en rendit compte : plongée dans une léthargie morale, elle semblait un corps sans âme, un être étranger à tout ce qui se passait ! Quelquefois un cri déchirant, un gémissement sourd sortait de sa poitrine ; alors, elle tendait les bras vers la France, et elle murmurait un nom.

Clotilde n'avait pas d'amie. En consentant à vivre sous le même toit que son amant, elle s'était fermé toutes les maisons de la ville. On disait, quand on la voyait passer, « Cette fille est la maîtresse du jeune comte de Lanceval. »

Les femmes la regardaient avec mépris, les hommes la lorgnaient et la suivaient d'un regard insolent qu'elle pouvait traduire ainsi : « Tu es jolie, petite ; si tu voulais être ma maîtresse, je te prendrais volontiers. » Clotilde fuyait donc également et les hommes et les femmes. Une seule famille l'aimait et l'accueillait au lieu de la repousser ; cette famille se composait d'un pêcheur, de sa femme et de deux enfants. Clotilde avait soigné la mère dans une longue maladie ; elle avait appris à lire aux enfants et aidé souvent, de ses petites économies, la misère de ces braves gens. Pour eux, elle était madame de Lanceval : ils n'avaient voulu savoir de sa vie que ses bienfaits, et jamais une question indiscrete, une réflexion maladroite n'était venue froisser le cœur de la jeune fille. Ce fut sous cette humble toit qu'elle se réfugia lorsque sa douleur calmée par le temps et par la prière, lui permit de réfléchir. Elle répugnait à toucher à l'or que Jules lui avait laissé, et elle s'imposait de grandes privations pour ne dépenser que le plus strict nécessaire. Bientôt sa

santé s'altéra, et elle fut obligé d'avoir recours au médecin qui l'avait secourue le premier jour de son abandon. C'était un digne homme : comprenant les devoirs de son état : il était l'ami, le protecteur des êtres faibles et souffrants. Il s'intéressait à Clotilde, car bien qu'elle fût coupable, il avait reconnu en elle l'amour de la vertu. Il accourut près d'elle : ayant acquis la triste certitude qu'elle était enceinte, il chercha à relever son courage en éveillant dans son âme, ce sentiment inné chez la femme, l'amour maternel.

Clotilde, en apprenant qu'elle portait dans son sein un être à l'image de l'homme qui l'avait si indignement trompée, fondit en larmes, et sentit plus profondément l'horreur de sa position. Mais ce premier moment passé, la faible jeune fille fit place à la femme courageuse : l'énergie remplaça la timidité, et le dévouement la douleur.

Retourner en France, aller se jeter aux genoux du Roi, obtenir justice, rendre un père à son enfant et se réfugier dans sa famille, en

n'acceptant de Jules de Lanceval que son nom, telles furent les pensées qui germèrent dans la tête de Clotilde, et qui prirent chaque jour plus de consistance.

Elle avait repoussé l'or de son amant, elle comprit que son enfant y avait des droits; vendant alors tous ses bijoux elle parvint à réunir une somme de quatre mille francs.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de Jules de Lanceval : un vaisseau marchand était prêt à mettre à la voile : Clotilde, quoique faible et souffrante, n'hésita point; elle paya son passage et dit adieu à la pauvre famille et au médecin, seuls êtres qui ne l'eussent ni méprisée ni abandonnée; elle pleura amèrement en prenant congé d'eux : elle avait tant souffert ! la douleur attache plus fortement que le bonheur.

La traversée n'offrit rien de remarquable ; il y avait peu de passagers, et Clotilde s'isolait sur le pont aussi souvent que cela lui était possible. On touchait aux côtes de Normandie, lorsque le capitaine en relâchant dans un port,

où il devait déposer une partie de sa cargaison, apprit que la révolution venait d'éclater, terrible, menaçante, et que les bruits vagues recueillis dans les colonies quelques mois auparavant, n'avaient été que les précurseurs du bouleversement général qui s'opérait. C'est ainsi qu'avant une violente secousse de tremblement de terre, un bruit sourd se fait entendre dans les airs, sous les flots, dans la nature entière ; ces grands phénomènes du ciel et des hommes, les bouleversements du monde et des nations, ne pouvant s'opérer sans qu'un déchirement intérieur ne les précède et ne leur imprime le mot *calamité* !

On était à la fin du mois d'Octobre de 1789, la terreur ne régnait pas encore, mais la révolution la faisait pressentir.

Le vaisseau qui portait Clotilde, se rendait au Havre, il y débarqua la pauvre jeune fille fatiguée, épuisée de la longue traversée qu'elle venait de faire et dévorée d'inquiétude : car tous les projets qui de loin lui avaient paru si faciles à accomplir, semblaient se hérissier d'ob-

stacles, à présent qu'elle se voyait au moment de pouvoir les exécuter. Elle avançait péniblement dans sa grossesse, et elle tremblait à la seule pensée de paraître dans cet état devant sa mère, quelque tendre et quelque indulgente que fût cette mère. Cependant il fallait prendre un parti; les auberges et les diligences engloutissent rapidement l'argent des voyageurs, et Clotilde qui commençait à voir le fond de sa bourse, n'avait d'espoir que dans la bonté de sa mère. Elle arriva à Paris, le soir, à cinq heures, il faisait nuit, on était à la fin de Décembre 1789.

Quelque fatiguée que fût Clotilde, elle ne put résister au désir de revoir la maison paternelle : « Je n'y entrerai point, pensait-elle; je ferai appeler Jeannette, je lui remettrai une lettre pour ma mère : Jeannette m'a élevée, Jeannette parlera pour moi ! »

Clotilde écrivit cette lettre en l'arrosant de ses larmes; à chaque ligne qu'elle traçait, elle croyait voir sa mère et son père devant elle, l'une en pleurs, l'autre menaçant, implacable;

il n'y avait pas jusqu'à la bonne et douce figure de François qui ne lui apparût; et toute à sa douleur, à ses craintes, à ses regrets, elle s'attendrissait sur elle-même, et remontait aux jours où elle était si paisible et si heureuse au milieu de sa famille.

Lorsque sa lettre fut achevée et ses yeux essuyés, elle se mit en marche dans la direction de la rue aux Ours. Beaucoup de boutiques étaient fermées malgré l'heure peu avancée, ce qui rendait les rues tristes et solitaires.

Le cœur de Clotilde se serrait davantage à chaque pas; enfin elle entra dans la rue aux Ours : et là le souvenir amer, déchirant de Jules de Lanceval vint se mêler avec plus de force au souvenir de ses parents ! « Hélas ! pensait-elle, s'il n'était jamais passé dans cette rue, je serais encore dans la maison paternelle, j'aurais épousé François, et si je n'étais pas la plus heureuse des femmes, je n'en serais pas du moins la plus malheureuse ! »

VII

La Maison paternelle.

Lorsqu'elle arriva en face de la boutique, autrefois l'objet de son aversion, aujourd'hui de ses regrets, elle poussa un long sanglot, et comme elle était fermée, elle s'en approcha assez près pour qu'il lui fût possible de distinguer s'il y avait de la lumière, et elle fut saisie de terreur en reconnaissant qu'il n'y en avait pas. Ce n'était point un dimanche, et il n'était

que six heures ! elle entra dans la longue allée qui conduisait à la chambre de Jeannette , et frappa doucement à sa porte... Un pas lourd se fit entendre, la porte s'ouvrit, et Jeannette parut tenant une lampe à la main. Au cri qu'elle poussa en reconnaissant la fille de ses maîtres, Clotilde répondit par un autre cri ! Jeannette était si pâle, si changée, si vieillie, qu'on aurait dit que douze ans avaient passé sur sa tête, tandis que trois seulement s'étaient écoulés depuis la fuite de Clotilde.

Lorsque la porte fut fermée, lorsque Jeannette eut posé sa lampe, et que Clotilde se fut jetée au cou de la pauvre fille, elle demanda, en sanglotant, où était sa mère.

Jeannette, à cette demande, fondit en larmes, et s'écria : « Hélas ! elle n'est plus de ce monde !

— O mon Dieu, morte !... elle est morte ! et j'étais loin d'elle ! et elle n'a pu me pardonner !... Clotilde, en bégayant ces mots entrecoupés de cris et de gémissements, était tombée à genoux et se tordait les bras.

— Elle vous a pardonnée, criait Jeannette, en cherchant à relever la jeune fille, son dernier mot a été votre nom, sa dernière prière, une prière pour vous !

— Et mon père ! s'écria Clotilde.

— Hélas ! hélas ! Il n'a pas survécu longtemps à sa pauvre femme : voici huit jours qu'il est décédé. C'est pourquoi la boutique est à louer, et si j'y suis encore, c'est parce que j'ai obtenu d'y rester jusqu'à ce que les nouveaux locataires emménagent, ce qui ne tardera pas. Ah ! Mademoiselle, qu'il m'en coûtera de quitter cette maison !

Mais Clotilde ne l'entendait plus, ses forces déjà épuisées par la fatigue et la douleur, l'avaient abandonnée.

Jeannette eut bien de la peine à la traîner jusqu'à son lit et à la soulever pour l'y placer, sans appeler personne à son aide.

La soirée et la nuit furent longues et douloureuses pour Clotilde ; elle ne dormit pas, et la fièvre qui s'était emparée d'elle, ne la quitta que vers le matin.

— Pauvre Jeannette, lui dit alors la jeune fille en l'embrassant, je n'ai plus que toi!... et elle lui conta son histoire. Jeannette éclata en imprécations, en malédictions contre le bel officier, et déclara qu'à la place de Clotilde elle saurait bien le forcer à l'épouser... Lorsque la juste indignation de Jeannette se fut calmée, lorsqu'elle eut béni le ciel d'avoir retiré de ce monde ses pauvres maîtres, plutôt que de les rendre témoins de la honte et du malheur de leur chère enfant, l'excellente fille raconta à Clotilde comment madame Duparc, ayant gagné une pleurésie, était morte il y avait six mois, et comment son mari, se voyant ainsi abandonné par tout ce qu'il aimait, avait pris la vie et le commerce en dégoût : « Oui, Mademoiselle, jusqu'à son commerce, ajoutait-elle en pleurant, si bien que n'y ayant plus la tête, il fit quelques mauvaises opérations, ce fut là le dernier coup; le chagrin le prit si fort que rien ne put le sauver..... Mais avant de mourir, il vous a pardonnée aussi, Mademoiselle! et si ce n'est avec la tendresse d'une mère, du moins c'est

avec toute la ferveur du chrétien. Pauvre cher homme ! il m'a légué une petite rente de 800 fr, et il a laissé à son neveu François, cette maison et le bien d'Orléans. Quant à vous, Mademoiselle, vous avez le reste: et, quoiqu'il y ait eu bien des brèches faites ces derniers temps à la fortune, c'est encore un assez joli lot. « Si ma fille revient jamais, a-t-il dit en mourant, tu lui remettras cette lettre, Jeannette : « La voici, Mademoiselle. » — Clotilde prit la lettre de son père, et la lut au milieu d'un nuage de pleurs.

« Je vais mourir, ma chère enfant, et je ne le regrette pas : que puis-je faire en ce monde
« à présent ! ta mère est morte, François est en
« prison.

— En prison ! s'écria Clotilde.

— Oui, Mademoiselle, en prison : je vous expliquerai cela. Clotilde continua de lire.

« Et toi, tu m'as abandonné ! mais je ne veux
« pas te le reprocher. Si un père veut que
« Dieu pardonne à son enfant, il faut qu'il com-
« mence par lui pardonner lui-même : c'est
« pourquoi je te donne ma bénédiction en quel-

« que lieu que tu sois, priant le Seigneur de te
 « ramener dans la bonne voie et de t'épargner
 « tous les cruels chagrins qui suivent presque
 « toujours une faute comme la tienne.

« Si tu reviens en France, tu trouveras chez
 « mon notaire, M. Murdel, mon portefeuille :
 « il contient des créances, pour une valeur de
 « trois cent mille fr. Je laisse à François la
 « maison de la rue aux Ours et le bien d'Or-
 « léans, le tout réversible sur ta tête, s'il venait
 « à mourir, de même qu'au cas où Dieu te rap-
 « pellerait la première, ton cousin aurait droit
 « aux créances. Et en ce cas de mort de toi et
 « de lui, j'ai fait mon testament de manière
 « qu'excepté une rente de 800 fr. que je laisse
 « à Jeannette, et qui est à prendre sur le revenu
 « de la maison, tout retournera aux hospices,
 « si toi ou si François, vous n'avez pas laissé
 « d'enfants. »

Lorsque Clotilde eut achevé la lettre de son père, et que son cœur se fut soulagé par les larmes et par la prière, elle se mit au lit, bien décidée à aller le lendemain avec Jeannette chez

le notaire Murdel; mais vers le matin elle fut prise des premières douleurs de l'enfantement : les secousses qu'elle venait d'éprouver étaient trop fortes pour sa faible organisation.

Jeannette, au lieu du notaire, courut chercher un médecin; et le soir à neuf heures, Clotilde mit au monde un garçon frêle et délicat, comme tous les enfants venus avant terme. Cependant l'accoucheur déclara qu'il vivrait si un bon lait et des soins assidus ne lui manquaient pas.

Clotilde couvrit de larmes et de baisers la pauvre petite créature qui venait de naître sous le toit paternel, là où son père et sa mère venaient de mourir..... « Ah! du moins, répétait-elle en élevant ses beaux yeux vers le ciel, ils ne l'ont pas maudite puisqu'ils m'ont pardonnée! Elle donna le sein à son enfant, et bientôt tout entière à l'amour maternel, elle reprit à la fois le courage et la santé.

Jeannette ne se lassait pas d'admirer ce qu'elle appelait la beauté extraordinaire du cher enfant, et elle venait se consoler près de

lui, de toutes les plaisanteries dont les voisins se faisaient un malin plaisir de l'accabler. Les vieilles femmes sont peu charitables, en général, pour les fautes que les jeunes filles commettent; et les moins indulgentes en pareille occasion, sont d'ordinaire celles qui ont eu le plus d'aventures à cacher ou à faire oublier. La véritable vertu est toujours prête à chercher dans le mal un peu de bien.

Si Clotilde avait suivi un homme du peuple au lieu de suivre un jeune noble, on aurait eu pour elle plus de pitié et plus de sympathie; mais on voulait lui faire payer ce qu'on nommait, son orgueil, son ambition. « Elle est mariée » ne cessait de répéter Jeannette : personne ne la croyait, et chaque fois que Clotilde sortait, on se mettait aux fenêtres, aux portes, et on la montrait au doigt.

Il faut chercher un autre logement, pensa Jeannette qui, pour rien au monde, n'aurait voulu abandonner la fille de ses anciens maîtres; elle arrêta un petit appartement dans la rue du faubourg Saint-Martin, et elle y installa,

dans les premiers jours du mois de Février 1790, Clotilde et son fils.

Le notaire Murdel avait remis à Clotilde une somme de 3000 fr., et lui avait promis de réaliser les créances qu'il avait entre les mains à mesure qu'elles viendraient à échoir; mais soit que le notaire ne fût pas de bonne foi, ou qu'il dit vrai, en assurant qu'il n'avait pu se faire payer qu'une partie de ces créances, et que les paiements n'avaient été faits qu'en assignats, il ne put présenter, à la fin de l'année qu'une liasse de papiers à Clotilde.

La révolution marchait à pas de géant. François était depuis longtemps sorti de la prison où il avait expié un moment d'ivresse, par près de trois ans de captivité. L'âme du jeune homme s'était remplie de fiel et de vengeance durant ces longs jours d'ennui, de souffrance et de solitude; il avait appris la mort de son oncle, de sa tante, le legs qu'ils lui avaient fait, et il était sorti de prison peu de jours après que Jeannette et Clotilde avaient abandonné la maison de la rue aux Ours, sans dire où elles allaient.

VIII

Danger et Repentir.

François, en apprenant des locataires de sa maison, le retour de Clotilde, eut un mouvement de joie ; mais lorsqu'on lui dit qu'elle avait un fils, il éclata en jurements et en imprécations contre les nobles et la pauvre fille qui avait pu lui préférer un *freluquet* de grand seigneur ! « Je ne veux pas la voir, s'écria-t-il en s'élançant hors de la maison ; qu'elle de-

vienne ce qu'elle pourra : elle a de quoi vivre elle, son enfant et son séducteur ! »

François, au lieu de se remettre dans le commerce, se jeta à corps perdu dans les clubs et dans les sociétés révolutionnaires ; il n'avait qu'un seul désir, qu'un seul but : voir la noblesse anéantie et y contribuer de toutes ses forces, de toute sa fortune. Son caractère n'était plus le même, et la bonté de son cœur pouvait seule en modérer l'âpreté et l'exaltation.

Ses manières et l'expression de sa physionomie autrefois douce jusqu'à la niaiserie, avaient également changé. Sa taille s'était développée haute et fière ; sa figure plus longue et plus pâle était sévère, et souvent empreinte d'a mertume et d'ironie ; ses manières avaient perdu leur gaucherie vulgaire ; il avait des moments d'éloquence presque sublimes, et il exerçait sur tout ce qui l'entourait une espèce d'autorité tacite, qu'il devait à son malheur, à sa haine pour les nobles, et à l'exaltation sombre et froide de ses pensées et de ses discours.

« Je ne veux pas revoir François ! » avait dit souvent Clotilde à Jeannette, quand cette dernière l'assurait que François pourrait seul l'aider dans la recherche, jusque-là impuissante, qu'elle avait faite de Jules de Lanceval. Effrayée de tout ce que Jeannette lui avait appris de la conduite de François, de sa haine et de ses fureurs, elle ne voulait pas s'adresser à lui : « J'irai me jeter aux genoux du Roi » répétait-elle presque tous les jours, et les jours, les semaines, les mois s'écoulaient sans qu'elle pût se déterminer à prendre cette résolution.

Cependant le temps fuyait rapide et sanglant, car la révolution touchait au moment de faire place à la terreur. Clotilde, le cœur glacé d'épouvante, non pour elle : fille du peuple elle n'avait rien à craindre, mais pour Jules de Lanceval, Clotilde serrait son fils plus fortement sur son sein, et conjurait le ciel de conserver un père à son enfant. Jeannette sortait souvent : elle se glissait dans les groupes, elle pénétrait dans les assemblées ; et là, courageuse et

adroite tout à la fois, elle recueillait les nouvelles du jour. Ce fut ainsi qu'elle apprit que le père de Jules de Lanceval avait émigré, que tous ses biens étaient séquestrés au profit de la nation, et que son fils, après avoir passé un an dans les gardes-du-corps, avait été arrêté à Varennes, comme coupable d'avoir accompagné Louis XVI, dans sa fuite.

« Le lui dirai-je, se demandait Jeannette en revenant lentement au logis : non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Ce n'est pas le Roi qui peut la protéger aujourd'hui, lui qui ne peut plus se protéger lui-même ! »

Jeannette affecta une tranquillité qui était bien loin de son cœur, et tâcha de tromper l'inquiétude de Clotilde en l'assurant qu'il était probable que Jules de Lanceval avait émigré avec son père.

« Oh qu'il vive ! qu'il soit sauvé ! répétait chaque jour la pauvre Clotilde, je ne demande plus à Dieu ni réparation ni mariage : je lui demande la vie du père de mon enfant ; j'accepte tout à ce prix, honte, misère, souffrance... » Et

elle pleurait, et elle priaît avec une ferveur toujours croissante.

Quelle femme ayant aimé ne sent pas, quels que soient les torts de son amant, son amour se réveiller dans toute sa force, dans toute sa pureté première, lorsque la vie de cet amant est en danger ?

Devoûment, sacrifices, expiation, forment les trois grandes phases de la vie d'une femme : tout le reste en dérive ou s'y rattache.

On était au commencement de 93, année de sang et de deuil ; Clotilde brodait près de sa fenêtre située à un quatrième étage, car la prudente Jeannette, à mesure que la révolution nivelait les rangs et les fortunes, avait fait comprendre à Clotilde que, pour échapper aux persécutions dont les riches étaient l'objet, il fallait revêtir toutes les apparences de la médiocrité ; c'est ainsi que du premier étage qu'elle avait occupé d'abord, Clotilde se trouvait aujourd'hui logée au quatrième. Jeannette, assise près d'elle, cousait soigneusement dans la doublure d'une couverture piquée, une centaine d'assignats re-

présentant une valeur de quatre-vingt-dix mille fr. : « Avec cela, pensait Clotilde, mon fils sera toujours à l'abri du besoin! » — « Et puis n'ai-je pas mes 800 fr. de rente qui lui reviendront, reprenait Jeannette; n'y a pas risqué que ça nous échappe : ils sont à prendre sur le plus clair des revenus de la maison de la rue aux Ours; et il n'y a pas à craindre que la nation prenne cette maison au citoyen François, elle est trop amie avec lui; elle lui donnerait plutôt que de lui prendre! »

Tandis que Jeannette et Clotilde causaient, en entremêlant leurs discours de plaintes et de soupirs, le petit Jules, assis à leurs pieds, jouait avec un de ces jeux enfant de la révolution et qu'on avait nommé l'*Émigré*. Les hommes, les femmes, les enfants jouaient à l'*Émigré*; c'était une passion ou plutôt c'était une mode.

Le jour touchait à sa fin : une pluie fine et pénétrante tombait et rendait l'atmosphère froide et brumeuse... Les réverbères commençaient à s'allumer, et la rue du faubourg Saint-

Martin offrait aux regards une large étendue, que ni les charrettes ni les passants n'encombraient; les honnêtes gens se renfermaient craintifs chez eux, les agitateurs se répandaient turbulents et nombreux dans le centre de Paris, et ne rentraient que lorsque la fatigue ou le sommeil, causé par la double ivresse du sang et du vin, les ramenait au logis.

Jeannette venait d'allumer et allait fermer le volet de la fenêtre, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de la rue : c'étaient des cris, des vociférations... On distinguait ces mots : « Il est entré dans la maison. — Non, ne le voyez-vous pas? il descend la rue en courant. — Oui, oui, rattrapons l'aristocrate! à la guillotine! »

Clotilde, le cœur serré d'effroi, bien qu'à cette horrible époque, on fût presque habitué à ces scènes épouvantables, Clotilde avait ouvert sa fenêtre et suivait du regard cette foule qui venait de surgir tout à coup, et que la demi-obscurité d'une nuit naissante pouvait à peine lui laisser distinguer. Jeannette venait de

sortir de l'appartement, et le corps penché sur la rampe de l'escalier, elle écoutait; on montait rapidement, et le bruit précipité d'un pas d'homme était le seul bruit qui retentit alors dans la maison; elle s'effraye, elle veut rentrer, elle va fermer la porte : une main plus prompte que la sienne, la repousse fortement, et la referme presque aussitôt. Jeannette pousse un cri en voyant qu'un homme vient de pénétrer dans l'appartement... Mais cet homme est à ses genoux : il la supplie, il la conjure de le sauver, et le cœur de la brave fille passe de la frayeur à la pitié... Cependant Clotilde est accourue au cri qu'a poussé Jeannette. A la voix suppliante de l'étranger, elle comprend que l'homme que l'on poursuit s'est réfugié chez elle, et elle court fermer sa porte à clef. Sauver une victime! cette pensée donne à ses joues presque toujours pâles un coloris céleste. Elle ranime les cendres brûlantes d'un feu presque consumé, et parvient à rallumer sa lampe qu'elle venait d'éteindre en se précipitant trop rapidement dans la première chambre.

« Sauvez-moi! répétait une voix faible et glacée de terreur; je viens de m'évader, je n'ai été poursuivi qu'à cent pas de cette maison : la porte était entr'ouverte, l'obscurité empêchait que l'on pût m'apercevoir.... que faire d'ailleurs? Je me suis précipité dans l'escalier sans savoir où j'allais, mais ne songeant qu'à fuir ceux qui me poursuivaient.

— Oh! nous vous cachons, s'écria Clotilde! rassurez-vous, vous êtes ici en sûreté.

— Où suis-je? s'écrie la voix dont l'expression change tout à coup. Clotilde ne répond pas, elle a saisi la lampe, elle l'approche de l'étranger, et pousse un cri perçant... Jules de Lanceval est devant elle : oui, c'est lui! mais pour tout autre que pour une mère ou pour une amante, il est méconnaissable. Pâle, amaigri, les cheveux et les vêtements en désordre : on ne retrouve plus dans Jules de Lanceval fugitif, le jeune, l'élégant officier de dragons! La révolution a passé sur sa tête, comme la lave d'un volcan passe sur un sol fertile qu'elle laisse aride et flétri.

« Clotilde, ô Clotilde ! » et le malheureux jeune homme a tendu les bras à celle dont il a causé la ruine et la honte, à celle qui semble avoir été désignée par le ciel pour le sauver. Clotilde s'est arrachée des bras de son amant ; elle s'est élancée vers son fils endormi ; elle l'enlève et le jette plutôt qu'elle ne le pose sur les genoux de Jules de Lanceval. Jeannette, les yeux en pleurs, les contemple tous trois !

Le malheur a changé le caractère du comte de Lanceval, comme il a changé sa figure. Il a maudit bien des fois sa folle vanité, il a donné des regrets et des larmes à Clotilde. La solitude d'une prison réveille la conscience lorsque le cœur n'est pas vicié, et lorsqu'on se voit chaque jour face à face avec la mort ! Le souvenir de ceux qui nous ont aimé se dresse alors devant nous plus puissant que jamais : on s'accuse, on se demande comment on a pu renoncer par orgueil, au seul bonheur que Dieu ait permis aux hommes, l'amour !... et le repentir fait revivre cet amour.

Jules oubliait donc entre Clotilde et son fils,

qu'il était sous le poids d'une condamnation à mort, et Clotilde toute à l'ivresse de voir son enfant inondé des larmes et des baisers de son père, ne se rappelait plus à quels dangers ce malheureux père venait d'échapper ! Jeannette seule, réfléchissait et allait, en silence, de la fenêtre à la porte, écoutant et respirant à peine... une heure s'écoula ainsi.

Bientôt on entendit les portes s'ouvrir et se fermer, les locataires rentraient ; puis on n'entendit plus rien, et Jeannette commença à croire que la nuit se passerait sans dangers.

Elle mit le couvert, posa le souper sur la table. Puis, s'appuyant derrière la chaise de Clotilde, elle se prépara à remplir son service, ce qu'elle n'avait plus coutume de faire depuis que Clotilde, pénétrée de reconnaissance pour tous les soins qu'elle lui rendait, avait exigé qu'elle mangeât avec elle.

— Pourquoi n'as-tu pas mis un troisième couvert, Jeannette ? et que fais-tu là derrière ?

— Vous n'êtes plus seule, répondit tout bas Jeannette.

— Jules, reprit Clotilde, pensera comme moi, que la fille qui m'a élevée, qui élève aujourd'hui son fils, et qui m'a donné les seules consolations que j'aie reçues, ne peut plus être pour moi qu'une amie.

Jules n'aurait pas pensé ainsi en 1787, mais son orgueil s'était courbé sous le joug révolutionnaire, et le Jules de 93 avait gagné en raison et en sensibilité tout ce qu'il avait perdu en vanité et en fortune.

Il pria donc Jeannette de s'asseoir près de son fils, et Jeannette prit place les yeux en pleurs et le sourire sur les lèvres.

C'est un digne jeune homme, pensa-t-elle, en attachant sur lui un regard reconnaissant; Dieu nous fasse la grâce de le tenir caché, et je suis bien sûre que plus tard il épousera ma maîtresse.

Le lendemain, dès la pointe du jour; un grand bruit s'entendit dans la maison, et les mots : *C'est une visite domiciliaire*, vinrent glacer d'épouvante Clotilde, Jules de Lanceval et la pauvre Jeannette... Que faire? plus de doute :

on avait des soupçons; on cherchait M. de Lanceval!... où le cacher! Jeannette promenait un regard fixe sur tous les coins du petit appartement; Clotilde perdait la tête, et Jules de Lanceval demandait à voix basse si la fenêtre donnait sur une gouttière, et s'il pourrait gagner les toits d'une maison voisine. — Non, non, répondait Clotilde : il n'y a de ce côté nul moyen de salut. — Attendez, et Jeannette s'élançant vers une grande fontaine recouverte en osier, s'écriait à voix basse: entrez là-dedans, ne bougez pas; ne faites aucun mouvement, je réponds de vous. Vidant alors rapidement, dans un baquet le peu d'eau qui se trouvait dans la fontaine elle aida M. de Lanceval à s'y blottir, remplaça le couvercle, et fit signe à Clotilde de la suivre à l'autre extrémité de la chambre... Du courage, Mademoiselle! lui dit cette brave fille... Ne tournez jamais les yeux du côté de cette fontaine, ayez l'air aussi indifférent à la recherche qu'on va faire ici, que si elle avait eu lieu il y a deux jours. Si vous agissez ainsi, il est sauvé : si la présence d'esprit vous abandonne, il est perdu.

— Et mon fils ?

— Il dort : couchez-vous aussi, feignez de dormir, et laissez-moi faire.

IX

La Visite domiciliaire.

Clotilde obéit, quelques minutes s'écoulèrent; des pas et des voix se firent entendre. On frappa : ce fut un moment affreux, un moment d'angoisse ! Clotilde ferma les yeux et mit la main sur son cœur, comme pour en arrêter les battements précipités. Jeannette ouvrit la porte, fit une belle révérence et recula stupéfaite en reconnaissant François.

— Ah! c'est toi, Jeannette! pardieu, ma brave fille, il y a longtemps que je ne t'ai vue : il faut que je t'embrasse...; et François rendu un moment à ses souvenirs d'enfance, fit éloigner les hommes qui le suivaient. — Tenez-vous sur l'escalier, leur dit-il, je connais cette femme : il n'y a rien à faire ici. Il ferma la porte, et entra avec Jeannette dans la première chambre, dans celle où se trouvait placée la fontaine.

— Eh bien! ma pauvre Jeannette, lui dit-il en s'asseyant, je suis bien aise de te rencontrer; je te croyais hors de Paris : autrement disais-je, elle viendrait me voir; puis se levant, il voulut passer dans la seconde chambre : — ne faites pas de bruit, dit Jeannette, il y a quelqu'un qui dort! — C'est bon, reprit François en poussant la porte, je veux seulement voir comment tu es logée. Ah ça, tu reçois bien exactement ta petite rente, n'est-ce pas? j'ai donné des ordres pour ça. Mais, qu'est-ce que c'est que toutes ces robes et ces petits bonnets que je vois là épars sur des chaises?... puis,

sans attendre de réponse, et par un brusque mouvement, il écarte les rideaux du lit, et se trouve face à face avec Clotilde qui, peu maîtresse d'elle-même, venait de se mettre sur son séant :

— Clotilde! — François! ces deux cris retentirent à la fois, l'un empreint de surprise, l'autre d'épouvante.

— Il fallait me dire qu'elle était là!... et le regard de François devint sombre et dur.

— Hélas! je n'ai pas osé, se hâta de dire Jeannette, en se hasardant à prendre une des mains de François : le fougueux jeune homme ne la retira pas. Jeannette fit signe à sa maîtresse de se lever; la jeune fille ferma les rideaux de son lit, et s'habilla tremblante et demi-morte de frayeur.

— Nous cherchons un damné de noble, un fils d'émigré, un ancien garde-du-corps; il s'est échappé hier soir de la conciergerie par la maladresse d'un porte-clef. Ce bonheur-là ne me serait pas arrivé à moi, quand j'y ai croupi pendant deux ans, pour cette bête de statue :

que le ciel la confonde! je n'y puis penser sans colère.

Jeannette fit une prière mentale à la Vierge, pour lui demander le pardon du pauvre insensé, espérant que cette prière empêcherait ce nouvel outrage d'être entendu d'elle.

Clotilde frissonna et descendit de son lit, aussi pâle qu'une mourante.

François fit deux pas vers elle, il était ému : cela pouvait se voir au mouvement de ses lèvres et de sa voix qui reprit, à son insu peut-être, la même inflexion de douceur que dans sa première jeunesse.

— Je reviendrai vous voir, Clotilde, lui dit-il après un moment de silence ; vous êtes logée plus mal que vous ne devriez l'être ; je croyais que mon oncle vous avait laissé une forte somme.

Jeannette raconta comment le notaire n'avait touché que la moitié des créances, et encore était-ce en assignats. Mais nous ne manquons de rien, ajouta-t-elle : n'ai-je pas mes 800 fr. de rente ?

François fronça le sourcil, « La fille de mon oncle ne doit être à la charge de personne, » pensa-t-il ; et c'est à moi à lui rendre une » partie de ce que son père m'a laissé : autrement je serais un faquin aussi méprisable » que ces nobles qui ne demandaient qu'à vivre aux dépens du peuple. » Prenant alors la main tremblante de sa cousine, il lui dit : « Vous choisirez entre la maison de la rue aux Ours et le petit bien d'Orléans!..... Je vais achever la recherche que nous faisons et je reviendrai demain. Allons, ne tremblez pas ainsi : je ne puis oublier que vous êtes la fille de mon oncle et que je vous ai.... au diable ces réflexions! ajouta-t-il en rejetant brusquement la main de Clotilde : 'ce qui est fait est fait !

L'enfant, au même instant se mit à crier et à appeler sa mère.

François fit un mouvement où la colère perçait profonde, amère, méprisante!

— Montrez-moi cet enfant, reprit-il en s'efforçant de paraître calme : je veux le voir.

Clotilde jeta sur François un regard suppliant et rempli d'angoisses.

— Montrez-le moi, vous dis-je, croyez-vous que je veuille lui faire du mal?...

Clotilde, que ces paroles étaient loin de rassurer, prit son fils dans ses bras, et s'armant d'une forte résolution, elle s'avança vers François, et lui dit :

« C'est mon fils ! vous devez le haïr, je le sais ; mais je sais aussi que vous avez encore au fond du cœur des sentiments d'humanité et de générosité : c'est pourquoi je mets cet enfant sous votre protection, de même que j'y mettrais son père, s'il dépendait de vous de le sauver ou de le livrer. »

François ne répondit rien, il se passait en lui un de ces rapides combats de bonnes et de mauvaises pensées, dont la vie de l'homme est si fréquemment assaillie. Enfin, et comme sous le poids d'une espèce de cauchemar que le passé lui faisait subir, il dit :

— Ressemble-t-il à son père ?

Clotilde ne répondit pas : elle avait peur.

François suivit le cours de sa pensée, et reprit :

— Savez-vous où est son père ?

— Oui, répondit-elle d'une voix presque éteinte.

— Hors de France sans doute ! les lâches, ils sont tous hors de France.

— Ou dans les prisons ! reprit Clotilde avec l'accent du reproche.

— Ne vas-tu pas le plaindre !... interrompit brutalement François. Ainsi donc il est en prison l'infâme ! le misérable ! qu'il y reste : c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux !

— O François ! François ! ayez pitié de lui ! ayez pitié de moi ! et Clotilde se jeta aux genoux de son cousin. Là, avec l'énergie du désespoir, elle saisit ses mains, les serra fortement dans les siennes, et s'écria : — Sauvez-le ! sauvez-le ! vous seul le pouvez : je n'ai d'espoir qu'en vous !

— D'espoir qu'en moi ! répéta François en arrêtant un regard moins dur sur sa cousine : vous me croyez donc bien puissant, ou bien imbécile !

— Je vous crois bon et généreux, reprit Clotilde.

— Je l'ai été, je ne le suis plus, je ne veux plus l'être ! la patrie avant tout !

— Demandez-moi un peu ce que cela fait à la patrie, mon cher enfant, interrompit Jeannette en frappant légèrement l'épaule de François... il est noble ! eh bien, est-ce sa faute ? faut le sauver, et tout de suite encore : allons, un bon mouvement ! vous verrez comme ça vous mettra l'âme en paix.

— Qu'il aille au diable, et qu'il devienne ce qu'il pourra ! je ne me mêlerai de lui, ni pour le perdre ni pour le sauver...

François, en achevant ces mots, se dirigea vers la seconde chambre. Au même instant on frappa à la porte : Jeannette ouvrit.

— S. N. d'un Dieu ! est-ce que tu vas nous faire faire là le pied de grue toute la journée !... et un homme à la figure ignoble et brutale, fit deux pas dans la chambre en s'avancant vers François.

— Je fais ce qu'il me plaît, mes drôles ! vous

n'avez rien à me dire. Nous sommes ici, moi pour commander, et vous pour obéir. Sors d'ici et plus vite que tu n'y es entré.

— Pardieu, avant que d'en sortir, je boirai un coup : vous n'avez rien à dire à cela, j'ai soif : donne-moi à boire, la vieille, autrement je te dénonce comme une aristocrate que tu pourrais bien être, si je m'en rapporte à la grimace que tu fais.

— Eh bien ! citoyen commandant, tu n'as rien trouvé ici, ajouta-t-il en débouchant la bouteille, que Jeannette venait de poser sur une table devant lui.

— Non, dépêche et partons.

— Allons, vous autres ! venez en prendre votre part, depuis toute la nuit que nous sommes sur pied pour ce gueux de noble, c'est bien le moins ! — des verres ?

Jeannette servit cinq verres.

— Allons ! verse, et s'il n'y en a pas assez, donnes-en d'autre. — Je porte la santé à l'aristocrate Lanceval. — Oui, oui, à la guillotine l'aristocrate ! Il n'est pas loin, allez ! il est dans

la maison : un enfant vient de me dire qu'il l'a vu entrer hier soir ; il courait si vite qu'il l'a poussé, et l'a fait tomber de côté sur les premières marches de l'escalier. Nous avons encore un étage à visiter, et les greniers ! Nous laissons un homme de garde à cette porte comme aux autres, n'est-ce pas, citoyen commandant ?

— Oui, reprit François, d'un air sombre. Allons, en marche !

Ils sortirent tous, un seul restait en arrière : Celui qui devait faire sentinelle à porte.

Il achevait de vider son verre, lorsque le laissant retomber brutalement sur la table, il le brisa sous sa main et se blessa assez profondément, pour que le sang jaillit noir et épais tachant ses doigts et ses vêtements.

— Je crois que le sang te fait peur, la mère ! et il fit une horrible grimace à Jeannette : range-toi, que je me lave, et se courbant vivement devant la fontaine, il en tourna le robinet.

Comment, diable ! pas d'eau ! et se relevant vivement, il allait soulever le couvercle, lorsque Jeannette, trouvant dans l'affreux danger

que courait Jules de Lanceval, une présence d'esprit presque miraculeuse, s'écria, « Un homme !... J'ai vu passer un homme !... » S'élançant aussitôt dans l'escalier, le misérable se mit à regarder du haut en bas, et, ne voyant personne, il appela François, et lui raconta que Jeannette venait de voir passer un homme.

A moins qu'il ne soit sorti de terre, cela ne se peut : toutes les issues sont gardées ; la visite n'est pas achevée là-haut ! monte, moi je veillerai à cette porte.

— Qu'as-tu, Jeannette ? tu es aussi blanche qu'un linge, où est Clotilde ?

Dans sa chambre, plus morte que vive, la pauvre enfant ! Ah ! François, François, qui m'aurait dit quand je vous tenais tout petit sur mes genoux.... — Allons, tais-toi ! Eh ! mais, qu'as-tu à trembler ainsi ? qu'est-ce que tu peux craindre ?... on dirait !... Par tous les nobles qui restent à pendre, est-ce que tu aurais vu celui que nous cherchons ? dis-le, malheureuse, dis-le tout de suite : tu ne sais pas qu'il y va de ta vie, de celle de Clotilde...

Fermez la porte, François, fermez-la; si l'on vous entendait! si ces monstres qui sont avec vous!

— Qu'appelles-tu des monstres! ce sont de bons citoyens...

— Oh! s'écria Clotilde, en se précipitant dans la chambre, empêchez-les de descendre ici. François, mon sang se glace. Voyez, mon cœur ne bat plus : je vais mourir!

Jules de Lanceval, en entendant ces mots, ne fut pas maître d'un tressaillement qui fit craquer l'osier de la fontaine : François tourna les yeux de ce côté, et voyant que le couvercle s'agitait, il l'enleva avec une telle rapidité que ni Clotilde ni Jeannette ne purent prévoir ce mouvement.

Jeannette poussa le verrou de la porte et Clotilde jeta ses bras autour du cou de François.

— Laissez-moi, Clotilde, laissez-moi! le misérable va s'échapper...

— Non, reprit Jules de Lanceval, en sortant de la cachette où, depuis une heure, il avait

souffert tous les tourments de la crainte et de la gêne de sa position, mes forces sont épuisées : je suis en votre pouvoir : vous ferez de moi ce que vous voudrez.

— Il faut le sauver, François! répétait Clotilde d'une voix sourde et convulsive : il faut le sauver, ou me tuer avec lui!

— Et quel intérêt si puissant vous entraîne, Clotilde?... est-ce que vous connaissez cet homme? est-ce que ce n'est pas le hasard qui l'a fait se réfugier ici?

— Oui, c'est le hasard!... mais je le connais, mais je l'aime, et vous le sauverez!... vous le sauverez, François! Je m'attache à vous, je ne vous quitte pas... François! au nom de mon père, de ma mère qui t'a tant aimé, grâce! grâce!

— Mais, c'est donc lui! murmura François, en jetant un regard sombre sur Jules de Lanceval.

— Oui, c'est lui! reprit Clotilde en tombant aux genoux de François : c'est lui! tu peux le perdre, tu peux te venger, tu peux d'un seul

coup anéantir le père, la mère, l'enfant !

— O François, s'écria Jeannette en saisissant le jeune homme à bras le corps, vous n'aurez jamais ce courage-là ! vous penserez à votre pauvre tante, à votre jeunesse si paisible, à votre mort qui serait affreuse : car il y a un Dieu, François ! croyez-le bien, il y en a un !

— Et que voulez-vous que je fasse ? dit François, entraîné par la force de ses souvenirs. Je ne suis pas seul ici !

Clotilde s'était relevée : elle serrait la main rude de François sur son cœur, et elle répétait avec délire : — O tu vas le sauver ! tu le peux, tu es le maître !... ô François ! je te bénirai toute ma vie.

— Es-tu sa femme ? reprit François avec un singulier mélange de bonté et d'amertume.

Elle la sera dit vivement Jules de Lanceval, en élevant une main vers le ciel : j'en jure par Dieu et par mon fils !

François jeta sur lui un regard de mépris ! puis serrant Clotilde sur son cœur, il dit :

« Sois heureuse avec lui, si tu le peux, et n'oublie jamais qu'ayant sa vie entre mes mains, je l'ai sauvé. »

— Non, non, jamais je ne l'oublierai ; mais on descend ! j'entends leurs pas, leurs voix.... ô mon Dieu !

— Ne t'ai-je pas dit que je le sauverai ? reprit François ; cache-le, procure-lui des vêtements plus communs, et ne t'inquiète de rien : je reviendrai ce soir.

Jules de Lanceval se blottit derrière les rideaux du lit, et François ouvrit la porte. Ses camarades descendaient du cinquième étage.

— Nous n'avons rien trouvé, citoyen commandant.

— Je ferai mon rapport à la commission, le drôle se sera évadé par les toits, mais il n'ira pas loin, c'est moi qui vous en réponds ! suivez-moi, camarades.

La porte de la rue se ferma quelques instants après sur François et sur une douzaine d'hommes, qu'à leurs mines et à leurs vêtements, on était plutôt tenté de prendre pour des bandits

de grands chemins, que pour d'honnêtes citoyens défendant les droits de la nation.

— Il faut que le citoyen commissaire connaisse nos voisins du quatrième, disaient les locataires rentrant chez eux : il y est resté diablement longtemps, et tout seul !

X

Évasion.

Pendant que les habitants de la maison causaient ensemble de la visite domiciliaire, et du fugitif qui s'était évadé, Clotilde, le cœur plein d'espoir et de crainte, se demandait si François tiendrait sa promesse. Jules de Lanceval cherchait par quels moyens il pourrait s'échapper : car il était persuadé que François, au lieu de revenir pour le sauver, enverrait l'ordre

de l'arrêter. Jeannette jurait qu'il n'en ferait rien, et répondait à toutes ses questions.

— Ne craignez pas, puisqu'il a dit qu'il vous sauverait, il le fera !

Clotilde prit l'habit du pauvre fugitif, elle en coupa les basques et en fit une espèce de carmagnole. Jeannette sortit, un panier au bras, comme si elle allait au marché ; elle entra chez un fripier, y acheta un pantalon de drap commun, de gros souliers ferrés et une casquette ; elle cacha ces objets dans le panier, et revint à la maison, se glissant rapidement du premier étage au quatrième : car elle redoutait la curiosité de ses voisins et surtout celle de ses voisines.

Jules de Lanceval se revêtit du nouveau costume qu'on lui présentait ; et il fut décidé que si François ne revenait pas dans la soirée, Jeannette prendrait le bras de M. de Lanceval, et le ferait sortir entre sept et huit heures, muni d'une lettre pour une vieille amie qu'elle avait auprès de la barrière Saint-Denis.

La matinée s'écoula longue et courte tout à

la fois ; Jeannette, l'oreille au guet, épiait le moindre pas, le moindre bruit, Clotilde, occupée à cacher quelques assignats dans la doublure de l'habit devenu veste, priait et pleurait. Jules de Lanceval tenait son fils sur ses genoux, et jurait à Clotilde qu'il lui donnerait son nom et sa main, aussitôt qu'elle pourrait le rejoindre.

Cinq heures sonnaient, il était nuit, un léger coup frappé à la porte fit tressaillir Clotilde et Jules : Jeannette courut ouvrir. François entra, il était seul ; il mit lui-même le verrou et appela Clotilde : sa voix était douce et presque altérée.

Clotilde se précipita dans la chambre, et saisissant les mains de son cousin, elle les couvrit de larmes et de baisers.

— Où est-il ? demanda François.

— Il est là.

— C'est bien, il a eu confiance en moi ! tiens, Clotilde, prends ce papier, c'est un passeport pour l'Allemagne, lis ?

Clotilde ouvrit le papier et lut :

« Laissez passer le citoyen Pierre Aubert,
 « marchand de bas, la citoyenne Margueritte
 « Blot son épouse, et leur fils âgé de deux ans,
 « se rendant dans le département du Haut-
 « Rhin. »

Clotilde jeta un cri de joie et voulut entraîner François dans la seconde chambre, où Jules de Lanceval se tenait caché.

— Non, reprit François : J'aime autant ne pas le voir ; qu'il t'épouse, qu'il te rende heureuse, et qu'il devienne un bon citoyen ! Il est probable qu'il ne reviendra pas de sitôt en France ; d'ici là, le temps qui est un grand maître, m'aura fait oublier bien des choses : je le verrai alors, et toi aussi, Clotilde ; mais pour l'instant, j'ai compris que je devais te faire partir avec lui... embrasse-moi et pense à moi.

— Oh toujours ! toujours ! s'écria Clotilde en se jetant tout en larmes dans les bras de son cousin.

— Allons, voilà que je pleure aussi ! et François s'arracha des bras de Clotilde....

— Écoute, Jeannette : tu vas faire un petit

paquet de leurs effets ; et ce soir avant qu'on ne ferme les portes, tu les feras descendre avec l'enfant, j'ai retenu leurs places à la diligence, rue des Victoires.

« Elle part à sept heures. Toi, tu resteras pour que les voisins ne se doutent de rien, il faut qu'ils te voient pendant quelques jours, aller et venir comme à l'ordinaire ; puis tu viendras demeurer avec moi, ou tu iras les rejoindre en Allemagne ; c'est à ton choix. Voici de l'or, Clotilde ; il est à toi puisqu'il était à tes parents ; que je vive ou que je meure, ce qu'ils m'ont laissé t'appartient. Serrant encore une fois sa cousine sur son cœur et jetant son adresse à Jeannette qui sanglotait, François allait ouvrir la porte et s'enfuir comme un homme qui succombe sous le poids de la lutte que lui livrent ses passions, lorsque Clotilde effrayée de la pensée que les voisins pourraient s'étonner de la voir descendre avec un étranger et l'arrêter au passage, conjura François de permettre que Jules de Lanceval sortit en même temps que lui.

François hésita ; mais il ne voulut pas être

généreux à demi. Il est rare que l'homme s'arrête dans une bonne, comme dans une mauvaise action : dévouement ou crime, il accomplit l'un et l'autre en entier, et dans leurs détails les plus sublimes ou les plus hideux.

Qu'il vienne donc ! je t'attendrai avec lui au coin de la seconde rue à droite en descendant le faubourg.... Allons qu'il s'habille !

— Il est tout prêt...

— Faites vite un paquet des objets que vous voulez emporter : soyez prompts, l'heure presse.

Il fut convenu à la hâte que ce qui restait d'assignats dans la couverture, serait laissé à Jeannette, qui les convertirait en argent, et que si cet argent ne pouvait leur être envoyé, il serait employé par François, à racheter une des fermes du père de Jules de Lanceval.

François serra fortement la main de sa cousine, et sortit suivi de Jules de Lanceval. L'escalier était sombre et désert ; ils gagnèrent la porte de la maison, elle était entr'ouverte : ils se glissèrent dans la rue et marchèrent en silence.

— Ils sont dehors, dit Jeannette, en se je-

tant au cou de Clotilde : allons, il faut nous dire adieu !... et l'excellente fille lui ayant promis de la rejoindre aussitôt qu'elle le pourrait sans danger, couvrit l'enfant de baisers, l'enveloppa dans une jupe de laine et mit son mantelet et son bonnet à Clotilde ; puis, s'étant assurée qu'il n'y avait personne dans l'escalier, elle dit un dernier adieu à sa jeune maîtresse, et pria le ciel de veiller sur elle.

L'enfant dormait, la mère le prit dans ses bras et descendit chaque étage avec un battement de cœur qui lui ôtait ses forces et l'adresse nécessaire à quiconque descend un escalier dans l'obscurité, surtout lorsqu'il porte un fardeau... Vingt fois elle pensa trébucher et se retint à la rampe :... mais Dieu veillait sur elle et sur son enfant ; elle atteignit la porte et se trouva dans la rue. Le courage et les forces lui revinrent ; elle rejoignit en peu d'instants François et Jules de Lanceval. Six heures et demie sonnaient, il n'y avait pas un instant à perdre, ils se séparèrent de François.

Jules de Lanceval était presque honteux de

la noble conduite du cousin de Clotilde. Il se sentait humble et petit auprès de lui... Et Clotilde, oh Clotilde ! vouait dans son cœur un culte de reconnaissance éternelle à François ! Pourquoi l'ai-je méconnu ? pensait-elle, c'est le chagrin qui l'a poussé au milieu de ces horribles hommes !... et un long soupir de regret l'éloignait de Jules qu'elle suivait, et la rapprochait de François qu'elle fuyait.

Ils arrivèrent à la diligence, sept heures sonnaient et les chevaux les emportèrent au grand trot sur la route de Strasbourg.

Le passeport était en règle. Leur voyage se fit aussi heureux et aussi paisible qu'un voyage peut l'être pour des fugitifs.

Ils traversèrent Kehl, cette jolie petite ville que le Rhin baigne de ses flots transparents, et que son voisinage de la frontière rend si animée et si hospitalière aux voyageurs.

Ils arrivèrent à Bade, ville de féerie l'été, séjour pittoresque et grave pendant l'hiver. Clotilde ne put voir sans une profonde sensation le grandiose de cette nature sauvage, qui

fait à Bade une ceinture d'arbres toujours verts, et de vieux châteaux en ruines, bâtis sur le sommet de rochers placés au-dessus d'abîmes sans fond. Elle avait une de ces âmes fortement trempées qui se régénèrent aux belles scènes de la nature, et qui se sentent mal à l'aise dans les pays plats, à surfaces seulement gracieuses.

Des mines, des rochers, des abîmes, des cascades, voilà ce que, ni les environs de Paris, ni les colonies ne lui avaient jamais offert. La nature se révélait à elle sous une autre face. Elle aurait voulu que l'âme de Jules de Lanceval reçût les mêmes impressions ; mais Jules de Lanceval était né pour les salons, et ses yeux accoutumés aux beautés factices du monde, et à la magnifique, mais monotone architecture de Versailles, ne pouvaient se faire à l'âpre nature qui faisait bondir le cœur de Clotilde, en exaltant ses pensées et en élevant son âme et son imagination vers l'infini...

Ils poursuivirent leur route jusqu'à Vienne ;... et quelques jours après son arrivée dans cette

ville, le fils du comte de Lanceval, donna son nom et sa main à l'humble fille du marchand de la rue aux Ours.

.
.

Clotilde fut-elle heureuse?

Non, car elle ne put oublier que Dieu l'avait punie de chercher à s'élever au-dessus de sa famille, en l'humiliant d'abord, en la livrant plus tard à l'abandon et au mépris.

Non, car l'image de ses parents morts de chagrin, loin d'elle, passa sans cesse entre ses souvenirs de jeune fille, et le nouveau rang qu'elle tenait dans la société.

Non, car Jules de Lanceval, à qui François faisait passer d'assez fortes sommes, revint peu à peu à sa première nature, et Clotilde eut plus d'une fois occasion de regretter, au milieu des salons, la sombre boutique de son père, et le cœur franc et candide du pauvre François.

LA TOUR SANS VENIN,

PAR

M. MOLÉ-GENTILHOMME.

I

Le Marquis de Primerose.

Il vous est arrivé sans doute , perdu que vous étiez dans un chemin de traverse , ou , renfermé dans l'étroit horizon d'une forêt , d'entendre tout-à-coup l'archet lointain d'un ménétrier de village , les éclats de rire des jeunes filles et les refrains joyeux des paysans. Or , vous savez avec quel sentiment de plaisir , quel redoublement de courage , on reprend sa course ,

comme le cœur vous devance au port tant désiré, comme le pied s'affermir, comme la côte la plus escarpée semble alors une pente douce et facile. Heureux si c'est un dimanche ou mieux encore la fête du patron ou de la sainte patronne du pays; car ces jours-là on pend la crémaillère à la ferme; la gastronomie fait, dans le sein des familles les plus sobres et les plus économes, une irruption de vingt-quatre heures, et le pauvre voyageur n'est pas exposé à calmer sa soif avec un verre d'eau et à aller se coucher sans souper. Ajoutez à cela que les filles sont plus alertes, plus pimpantes, plus rubicondes : c'est le plaisir des yeux. Elles ne sont généralement supportables qu'aux grandes dates carillonnées; il y en a plus d'une qui attend la Saint-Laurent ou la Sainte-Gudule, pour démêler ses cheveux, mettre un bonnet blanc et se laver les mains.

Aussi, le 18 Thermidor, an IX de la République, tout fut au mieux pour M. le marquis Adhémar de Primerose et sa fille qui s'étaient complètement égarés au milieu des plaines et

des chemins vicinaux qui entourent la ville de Grenoble, M. le marquis, homme fluët de quarante-cinq à cinquante ans, semblait, malgré les ressources visibles d'une constitution assez robuste, supporter moins patiemment que sa fille la fatigue de la marche et se plaignait à chaque instant de douleurs atroces sous les pieds, et aux articulations des jambes. Mademoiselle de Primerose avait beau lui offrir son bras et essayer sur les souffrances physico-morales de son père, le baume de ses consolantes paroles, M. le marquis était intraitable et ses lamentations allaient toujours *crescendo*. Le pauvre homme marmottait mille imprécations entre ses dents, maudissait les pays de montagnes, et ne s'arrêtait de temps à autre que pour tâcher de retrouver sa direction et de s'orienter. Mais le moyen de s'orienter, quand on ne voit rien que le ciel et les arbres et qu'on marche au hasard en pleine forêt! Le marquis Adhémar de Primerose était aux abois. La structure éminemment sèche et effilée de son individu, témoignait clairement de sa vie tran-

quille et de ses habitudes paresseuses. C'était une vraie tradition, une vieille ruine du temps des trois cotillons : on retrouvait dans son regard, dans son geste, dans sa démarche le parfum des abbés de la cour, le laisser-aller des parfaits gentilshommes, en un mot, tout le souvenir du passé.

Depuis longtemps le douillet gentilhomme n'avait tant souffert. Ses souliers à boucles, dont le cuir avait été entamé en plusieurs endroits par les aspérités rocailleuses de la route, absorbaient à chaque instant un nouveau débris de caillou, dont la meurtrissure lui arrachait un cri larmoyant, un cri de petite matresse habituée à être dorlotée et à tomber en syncope pour une piqure d'aiguille ou l'ombre d'une contrariété. Mila allait devant pour encourager son père : puis, quand elle voyait qu'il était nécessaire de joindre la parole à l'action, elle disait :

— Encore un peu de patience, mon père, il faudra bien que nous finissions par arriver.

— Arriver, arriver, grommelait le marquis,

et où arriver? savons-nous seulement où nous allons?... ces maudites routes n'ont pas de fin... et puis ces paysans nous ont peut-être trompés... La vilaine race que celle de ces gens-là! Et ce château de Primerose? il me tarde de le voir... Ton oncle est bien généreux, ma foi, de nous l'avoir légué, en mourant... Ce cher monsieur mon frère! j'ai bien peur que ce beau château-là ne soit un pigeonier...

— Mon père...

— Enfin!... pourvu que nous y trouvions un matelas...

Mila arrêta brusquement le marquis dans le cours de ses fielleuses récriminations, et lui fit signe de prêter l'oreille à un bruit lointain. Les petits yeux du vieillard s'illuminèrent comme deux étoiles, et il s'écria, en désignant du doigt le chemin qu'il fallait prendre :

— C'est par-là.

Et, comme si l'espoir l'eût rajeuni, le marquis prit le bras de sa fille et mit son pas à l'unisson du sien.

En moins d'un quart d'heure, ils aperçurent

le bien-aimé village dont un écho joyeux leur avait, de loin, révélé l'existence. C'était fête, et les paysans paraissaient tous fiers du luxe de leurs réjouissances communales. Il y avait de quoi. L'obscurité qui commençait à envelopper le bourg, laissait apercevoir çà et là des bouts de chandelles qui éclairaient tant bien que mal de nombreuses et bruyantes loteries. On y gagnait des *eustaches*, des couverts d'étain, des perles fausses et des seilles de bois. Les jeunes filles raffolent ordinairement de ce genre de divertissement, et il y a des villageois mardrés qui s'en servent avec une adresse remarquable, comme d'un puissant moyen de séduction. La loterie achève souvent une défaite que la contredanse n'aurait fait qu'ébaucher. C'est là que l'orgueilleux paysan veut faire avec sa conquête le grand et le généreux, et si peu que la paysanne ait de ruse et de coquetterie, elle saura bien, en moins d'une soirée, ruiner son amant et mettre à sec toute la réserve de ses économies. Les loteries de village sont la perte de ces gros patauds d'amoureux, comme les

cachemires et les diamants sont à Paris l'écueil inéchappable des banquiers assez imprudents, pour avoir un cœur et des passions.

M. de Primerose en entrant à Bourgneuf, fut à la fois saisi d'un sentiment de joie et de douleur. L'homme harassé de fatigue avait tout d'abord accepté avec entraînement l'espoir d'une cruche de vin frais et d'un lit, quel qu'il fût, pourvu qu'on y pût dormir, mais le noble chevalier, dont l'orgueil se réveillait par boutades, remonta à califourchon sur le blason de ses pères et se sentit empêché par des cruelles hésitations... L'aspect de l'endroit était des plus pauvres. Les maisons si l'on peut appeler ainsi des cahutes plus misérables que les plus misérables chalets suisses, étaient presque toutes à demi-dissimulées sous un manteau de chaume. M. de Primerose ne pouvait venir à bout de supposer là-dessous une seule chambre habitable. Mila devina la pensée secrète de son père, mais elle se garda bien d'en ouvrir la bouche, car elle savait que le marquis n'aimait pas qu'on interprêtât son silence et qu'on lût à

livre ouvert dans les petites de son cœur. Cependant, l'affaïssement physique du Marquis triompha de ses résistances morales, et il dit brusquement à sa fille :

— Je meurs de soif, il faudra bien entrer dans une de ces horribles bicoques.... cela ne te contrarie-il pas trop ?

— Moi, mon père, répondit Mila, pas du tout.

Le rusé marquis le savait, mais il ne se faisait jamais faute de donner la moitié de ses ridicules aux gens qui l'approchaient. C'était une tactique assez adroite dont il abusait étrangement, et à laquelle Mila se prêtait toujours de très-bonne grâce.

L'arrivée de M. de Primerose fut un événement à Bourgneuf, et le mouvement de curiosité naturel en pareille circonstance, opéra une légère interruption dans les chants et les danses des villageois. Le marquis passait en revue toutes les habitations du lieu et n'en découvrait pas une à sa convenance. Enfin, Mila ayant aperçu une espèce d'auberge d'appa-

rence assez propre, aborda un vieillard assis sur la porte et lui demanda si son père et elle pourraient passer la nuit dans sa maison.

Certainement, dit le père André Mathias : entrez et vous serez les bien-venus et les bien-reçus.

II

L'Appétit rapproche les Distances.

Le vieux Mathias fit beaucoup de frais pour les deux voyageurs. Il servit au marquis du vin dont celui-ci vida prestement une bouteille, car les apparences de sa frêle constitution mentaient impudemment, et il buvait ferme et sec. Quant à Mila, l'aubergiste ordonna qu'on eût pour elle les plus grands égards.

Le marquis était en appétit. Il trouva bon

tout ce qu'on lui servit. Quelques nouvelles rasades du même vin achevèrent de le mettre en belle humeur, et il ouvrit gaîment l'entretien avec Mathias. Il songea tout d'abord à prendre les informations qui l'intéressaient le plus. Il s'enquit en premier lieu du château de Primerose et de ses dépendances. Mathias lui apprit qu'il était situé à une lieue au plus de Bourgneuf, et lui offrit de l'y conduire le soir même dans sa carriole. La proposition fut acceptée et la conversation fit si bien, Mathias fut si obséquieux et si avenant, le Marquis oublia si complètement sa noblesse et sa froide réserve d'aristocrate, que les rangs semblèrent se confondre, que le paysan s'éleva au niveau du seigneur, et que celui-ci se compromit au point de demander à Mathias quel âge il avait et de quel pays il était.

— J'ai soixante-quatre ans, dit Mathias, et je suis d'Ajaccio.

— Vous êtes Corse? interrompit Mila. Et pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre patrie... qui a pu vous la faire abandonner?

— Ah! mon histoire, dit Mathias, a le défaut de ressembler à toutes les histoires corses.

— Je devine! il y a du poison, du poignard ou du stylet, fit d'un ton goguenard M. de Primerose, en dévorant une aile de volaille avec une voracité toute plébeienne.

— C'est vrai, répondit gravement Mathias.

En ce moment, un jeune garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, entra. Il salua respectueusement le Marquis et sa fille, et Mathias s'écria en le montrant:

— Et tenez, voici un grand enfant qui m'appartient. C'est tout le portrait de sa bonne mère, et qui plus est, le coq du village...

Mila ne comprit pas trop ce que voulait dire le père Mathias, mais elle regarda le jeune paysan qui s'était placé vis-à-vis d'elle.

— Ah ça! Mathurin, reprit Mathias, et la danse? comment menons-nous le plaisir là-bas? Marie t'attend peut-être, va, mon garçon, je n'ai pas besoin de toi ici. Tout pour le plaisir aujourd'hui. M. le Marquis t'excusera, quand

il saura que tu as le cœur aux abois... il a dû passer par là...

— Je ne suis pas pressé, dit Mathurin, et si je puis vous servir à quelque chose, disposez de moi.

— Si votre fils demeure avec nous, répète M. de Primerose, qui voulait se rendre populaire, que ne le faites-vous mettre à table ? Allons, et vous aussi, père.... comment diable vous appelez-vous ? père Mathias.... asseyez-vous là et soupons ensemble.

Il en coûtait bien un peu au Marquis pour prendre ces allures roturières et traiter Mathias de pair à compagnon ; mais nous donnerons en son lieu une explication plus ample de cette bizarrerie, qui prenait sa source dans l'idée fausse que la noblesse avait encore à cette époque, de la puissance matérielle du peuple, exagération qui la faisait tomber dans des excès de prévenances et de familiarités peu en rapport avec l'orgueilleuse morgue de ses blasons.

— Volontiers, s'écria Mathias en se plaçant

près du Marquis. Je vous verserai à boire ! et toi, Mathurin, si M. le Marquis veut bien le permettre, tu seras l'échanson de Mademoiselle...

— Si je le permets ! de grand cœur... commencez vos fonctions, gros père ! continua-t-il en tendant son verre... et puis si vous savez des histoires amusantes, racontez-nous-en...

— Oui, interrompit Mila, sur la Corse, par exemple... vous en parliez tout-à-l'heure...

— C'est cela ! petite romanesque ! la Corse ! c'est trop usé ! — Passez-moi un peu de cette moutarde, elle est excellente. — Votre Corse ! on a fait assez de contes sur elle.

— Ces contes-là sont presque toujours des histoires, dit Mathias.

— En ce cas, les Corses sont de grands fous... être toujours armé, passer des nuits blanches, attraper des rhumes et quelquefois laisser ses os sur la place, le tout pour accomplir une *vendetta* à laquelle ils sont souvent étrangers... Par ma foi, si ce n'est là de belle et bonne folie, j'y perds mon latin !

— Ne parlez pas ainsi des Corses, dit gravement Mathias, vous ne les connaissez pas. Les Corses, voyez-vous, portent en eux le germe des passions les plus nobles et les plus tendres : le fils sait aussi bien aimer son père que l'amant sa maîtresse. Tant que son orgueil personnel n'est pas blessé, tant que son intérêt matériel n'est pas attaqué ou méconnu, le Corse est bon et compatissant ; mais, qu'un seul mot équivoque vienne effleurer son honneur, qu'un voisin usurpe dans son *mâquis* un seul pied de terre, alors il est implacable et vindicatif. Rien ne saurait détruire en lui la trace de l'humiliation et de l'insulte : Il ne sait pas ce que c'est que le pardon. Son âme est de fer et son cœur est d'acier.

— Parbleu ! interrompit le Marquis un peu effrayé, je parierais que vous faites exception à la règle. Il n'y a pas pour deux liards de malice dans cette bonne grosse figure-là ; d'ailleurs vous avez quitté jeune ce vilain pays, n'est-ce pas ? et vous n'avez pas été à même...

— Pardonnez-moi... à dix ans j'avais déjà pu

voir plusieurs exemples de ces haines vivaces de famille qui se transmettent de père à fils et de génération à génération. Il y a dans les environs d'Ajaccio telle escopette que l'on vénère comme une relique sacrée, parce qu'elle sert depuis des siècles à une *vendetta* dont l'origine est inconnue et le terme impossible à prévoir.

— Quelles mœurs barbares ! dit le Marquis.

— Pas plus barbares que les vôtres, repliqua Mathias ; la vengeance est la moitié de la religion des Corses. Vous avez bien le duel vous ! nos *vendettas* sont des duels qui durent des années entières au lieu de durer une minute... c'est beaucoup plus commode... pour vos duels, il faut prendre jour, choisir un rendez-vous, perdre du temps, interrompre ses affaires. Nos *vendettas* au contraire, sont de petites occupations de famille, abandonnées à l'influence du hasard, qui ne nous dérangent en rien et qui se terminent à volonté, quand l'occasion favorable se présente... Nous ne sommes pas plus meurtriers que vos duellistes... nous avertissons nos ennemis avant de les tuer et une blessure

dans le dos faite avec une escopette en courant, comme à la chasse au chamois, est à mon avis d'aussi bonne guerre, qu'un coup de pistolet dirigé de sang-froid et avec art au milieu d'une poitrine, droite et immobile à quinze pas de vous.

— Il y a du vrai là-dedans. Le duel n'est pas non plus mon fait.

— Mais vous, dit Mila, avez-vous été le héros de ces aventures qui sont si communes dans votre pays!...

— Oui certes... Mon père avait reçu d'un certain Guarini une insulte qui ne pouvait se laver que dans le sang. Cela ne manqua pas. Mon père le tua impitoyablement et il fit bien.

— C'est un tigre que cet homme-là! pensa le Marquis.

— Le fils de Guarini eut, comme de raison, la survivance de la haine de son père, et le mien étant mort, la querelle commença entre nous. Dieu seul pourrait compter les inutiles coups d'arquebuse que nous échangeâmes pendant six mois. Nous avions l'air, en vérité, de tirer notre

poudre aux moineaux. Enfin le terme de cette petite guerre arriva fort heureusement. Ce fut l'affaire d'un jour et demi. Le matin, il me visa sans m'atteindre; mais ma pauvre Néra, la seule vache qui me restât alors, était tombée raide morte à mes pieds. Le soir même, Guarini, comme un brave et honnête Corse qu'il était, m'envoya cinquante écus d'indemnité pour la vache que je perdais par sa maladresse, et le lendemain matin, plus heureux que lui, je mis fin à nos discussions de famille.

— En le tuant? s'écria M. de Primerose, tout ébahi...

— En le tuant, dit tranquillement Mathias... et ce fut d'autant plus malheureux, que Guarini était mon ami d'enfance et que je l'aimais comme un frère...

— Ce poulet est délicieux, interrompit cette fois le Marquis, avec la ferme résolution d'empêcher, par tous les moyens possibles, la conversation de revenir sur cet effroyable sujet...

— Et ensuite, que fîtes-vous? reprit encore Mila, au grand désespoir de son père.

— Peu de temps après je me rendis en France. Voilà trente ans que j'habite ce village, et les cinquante écus de Guarini ont si bien fructifié, que je suis à l'heure qu'il est, le fermier le plus riche et le plus considéré de Bourgneuf. C'est tout un roman, j'espère. Mais, pardon, M. le Marquis, et vous Mademoiselle, j'abuse de votre complaisance, une fois en route, ma langue ne sait plus s'arrêter.... elle va, elle va, je n'en suis plus le maître.... et puis franchement, M. le Marquis, je crois que ma conversation n'est pas de votre goût?...

— Pourquoi cela, M. Mathias? vous parlez fort bien, dit vivement Mila. N'est-il pas vrai, mon père?

— Certainement, dit tout haut le Marquis.

— Le diable l'emporte avec ses histoires! pensa-t-il en même temps. Il a résolu de me faire faire cette nuit un mauvais rêve. J'aurai le cauchemar, c'est sûr.

— En tout cas, reprit Mathias, je vais réparer le temps perdu et mettre Jacquot à la carriole. Ah çà! Mathurin, puisque tu as flâné là

si longtemps, il faut encore me faire le sacrifice d'une heure. On dansera là-bas sans toi. Viens avec nous au château, tu conduiras.

— J'allais vous le demander, mon père, dit Mathurin.

— Vrai? eh bien! tant mieux. D'ailleurs, nous irons bon train, car M. le Marquis est pressé, à ce que je puis croire, et la fête ne sera pas près d'être finie quand tu reviendras.

Jacquot sortit en gambadant de l'écurie, car il n'avait pas bougé depuis deux grands jours, et Mathias l'eut bientôt attelé. Mila regardait Mathurin qui portait des coussins dans la carriole, et M. de Primerose, après avoir maudit le fol appétit qui l'avait livré pieds et poings liés à son hôte, et avoir fait la réflexion fort juste que Mathias, ayant soupé à sa table, pourrait à l'avance le traiter d'égal à égal, céda à l'accablement de sa douleur et de sa digestion, et se mit à ronfler sur sa chaise avec fracas.

Sur ces entrefaites, la porte qui donnait sur la rue, s'ouvrit. Une charmante petite paysanne,

accorte, rosée, bien prise sous son corsage rouge, entra vivement, puis s'arrêta tout à coup, pétrifiée par la vue du Marquis et de sa fille. Elle hésita si elle devait fuir ou rester; mais Mila lui adressa un sourire qui la rassura. Elle marcha alors sur la pointe des pieds, comme les enfants qui jouent à cache-cache, et de l'air d'une personne qui en poursuit une autre. Elle regarda tout autour d'elle et ne vit pas celui qu'elle cherchait. Son désappointement s'exprima par une petite bouderie des plus gentilles. Puis, tout à coup, une gaieté naïve reparut sur son front, et on eût pu lire sur ses lèvres indiscreètes, ces deux mots échappés de son cœur : le voici !

Effectivement, la voix de Mathurin avait retenti dans la cour, la jeune fille s'élança vivement, et fut bientôt auprès de son fiancé.

— Eh bien ! Mathurin, je t'ai attendu assez longtemps. Méchant ! que faisais-tu donc ici ?

— Mon père avait besoin de moi, répondit Mathurin.

— Oh ! c'est-à-dire, interrompit Mathias....

— Tu le vois, Marie, interrompit le villageois, il faut que je conduise la carriole jusqu'au château de Primerose...

— Pour quoi faire ? dit Marie en frappant du pied.

Pour mettre en possession de leur propriété, M. le marquis de Primerose et sa fille. Ce sont eux que tu as vus ici en entrant..... chut!... les voici. Dans une heure je serai à toi.

Le Marquis dormait encore d'un œil et n'avait ouvert que la moitié de l'autre. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à le hisser dans l'intérieur de la voiture. Mila monta lestement après lui. Mathias et son fils occupèrent le siège de devant, et Jacquot, plein de bonne volonté, prit le trot régulier dont il avait depuis longtemps contracté l'habitude.

III

Qui sert d'Intermédiaire aux Chapitres II et IV.

Marie regarda tristement partir la carriole ,
et maudit la malencontreuse fatalité qui lui
enlevait son amoureux , juste au moment le
plus inopportun de l'année , le jour de la fête
du village , cette grande et solennelle époque
des campagnes , dont profitent les paysannes
pour sortir de l'armoire leurs jolis bavolets ,
leurs frais rubans , leurs jupons courts , enfin

tout l'arsenal de leurs coquettes séductions ! Mathurin était , lui , la parure la plus précieuse de Marie , l'ornement dont elle était le plus fière , Mathurin s'en était allé sans pitié. Il la quittait , elle , sa maîtresse et sa fiancée , au beau milieu de la danse , ce théâtre obscur et ignoré où viennent se heurter chaque année , à jour fixe , les jalousies et les rivalités villageoises. La pauvre Marie s'était promis tant de joie pour cette soirée !... elle avait si bien savouré d'avance l'innocent plaisir de se pavaner au milieu de ses compagnes , son mouchoir brodé à la main , et l'empressé Mathurin à son bras ! elle comptait entendre sur son passage tant de chuchotteries , tant de mots de dépit glissés à l'oreille , tant de soupirs arrachés par l'envie qui eussent été pour elle autant de petits triomphes , autant de vives jouissances ! — Et tout cet espoir était cruellement déçu. Il lui fallait retourner au bal , triste et seule , et pour comble de contrariété , avoir devant ses yeux toute la joie , tout le bonheur insultant des autres !

Ce n'est pas tout. Un paysan curieux et bavard , alla dire dans tout Bourgneuf , qu'au moment où Mathurin partait , Marie s'était mise à pleurer.

La nouvelle eut un immense succès. En moins d'un quart d'heure elle fut dans toutes les bouches , et quand Marie revint au bal tout le monde s'aperçut qu'elle avait les yeux rouges et les traits renversés.

Les plus méchants la plainquirent tout haut et lui demandèrent avec empressement , la cause de son chagrin.

En somme , cet événement était des plus graves. Filles et garçons s'en émurent. Nul cependant ne songea à consoler l'amante de l'abandon de son amant. Les uns et les autres ne trouvèrent dans cet abandon qu'un sujet de réflexions appropriées à leurs positions respectives. Les filles , qui ne virent là qu'un cœur à prendre et une succession à recueillir , eurent un secret mouvement de joie. Les garçons ne purent se défendre des plus sérieuses appréhensions. Ici la crainte , là l'espoir : par-

tout l'égoïsme. Mathurin, avec son cœur libre, était désormais un concurrent redoutable. Sur quelle conquête allait-il jeter les yeux, lui qui venait de renoncer publiquement à la sienne? Question importante qu'il n'était permis à personne de résoudre. En attendant, les amoureux serrèrent de plus près leurs amoureuses et se promirent d'avoir l'œil au guet.

Et voilà pourtant comme la fête patronale et communale de Bourgneuf fut profondément troublée par l'arrivée et le départ subits de M. le marquis et de mademoiselle de Primrose.

IV

La Tour sans Venir.

Ce ne fut que le lendemain, après douze heures d'un sommeil non interrompu, que le Marquis prit connaissance de sa chambre à coucher, et de tous les réduits de son nouveau manoir. Il fut beaucoup plus émerveillé du dehors que du dedans et de la structure solide du bâtiment, que de son ameublement intérieur qui avait des prétentions patentes au

mérite illusoire de la tradition historique. M. de Primerose n'était pas antiquaire, et pendant que Mila s'extasiait naïvement devant les nippes crasseuses, et les débris que lui montrait successivement le portier-cicérone avec l'explication de rigueur, il cherchait, lui, un grenier assez vaste pour y entasser pêle-mêle ces vaines richesses, ces objets niaisement précieux qui eussent fait le bonheur d'un touriste, mais qu'il n'estimait pas, lui, à la valeur d'un écu. Mila, au contraire, ne pouvait se défendre d'un vif sentiment d'intérêt en suivant du regard la baguette enchantée du charlatan subalterne qui lui indiquait avec un flegme surprenant et une prodigieuse facilité d'élocution et de mémoire locale, les merveilles et les curiosités du lieu. Ici, elle voyait un tableau de médailles frappées aux millésimes du 15^e et du 16^e siècles ; là, dans les rayons d'une poudreuse bibliothèque, des fabliaux et des lais attribués aux premiers troubadours de la Provence et de la Picardie ; plus loin, une décoration soigneusement encadrée et attachée à un long ruban

qui, selon toute apparence, avait jadis été bleu. Le Cicérone racontait que ce collier, composé de fleurs de lys d'or, cantonnées de flammes, émaillées de rouge, et qui portait pour chiffre un H et un L, était celui de l'ordre du Saint-Esprit, qui avait été conféré en 1379, par Henri de Valois, roi de France et de Pologne, à l'un des nobles possesseurs du château de Primerose. Mila, passa donc le premier jour de son arrivée, à fureter dans les tables et les armoires et à étudier à fond et avec des recherches et des soins vétilleux, ce vénérable musée d'antiques. Quant à son père, qui peut-être, dans sa susceptibilité de sexagénaire, regardait ces vieilleries comme autant de personnalités offensantes, il décida qu'avant quinze jours, toutes ces piétreuses reliques seraient impitoyablement reléguées dans deux chambres que Mila habiterait, si cela pouvait lui être agréable, et que le reste des appartements serait en même temps décoré à la moderne, d'après des dessins envoyés de Paris. En un mot, M. le Marquis, dont la seule frayeur au monde était celle d'une

troisième émigration, croyait de son devoir de fraterniser avec l'époque, en adoptant ses modes et en copiant ses ridicules. Le pauvre homme avait émigré en 1789, avec la noblesse française, qui s'imagina que la France ne pourrait se passer d'elle, et qu'une retraite à l'étranger était le moyen le plus simple et le plus solennel de protester contre l'envahissement des idées révolutionnaires. Comme tous ses compagnons d'exil volontaire, il avait espéré que le voyage de Turin serait un voyage d'agrément, une promenade de quelques mois, après quoi, tout naturellement et presque sans coup férir, *l'hydre populaire* eût été écrasée et les réfugiés eussent repris le chemin de la capitale; malheureusement il n'en fut pas ainsi. Retranchée à Turin, la noblesse organisa par correspondance plusieurs conspirations, dont la plus considérable, étouffée dans les carrefours de Lyon, fit un large accroc à sa bourse, sans avancer ses affaires. De Turin on alla à Coblenz. C'est là que le marquis avait pu se lamenter à l'aise pendant quinze années, et contracter ce

violent amour de la patrie qui lui faisait presque oublier sa dignité d'aristocrate. Il n'avait pas boudé un seul instant à l'édit consolateur du 6 Floréal an X, qui réintérait les nobles dans une partie de leurs biens, et dans le premier feu de son enthousiasme, il se fût proclamé républicain de monarchique qu'il était dans l'âme, il eût troqué ses ailes de pigeon contre la coiffure à baguettes de tambour des incroyables, qui étaient, comme chacun sait, les petits maîtres de ce temps-là.

Des rapports fréquents continuaient entre Primerose et Bourgneuf. Une installation aussi spontanée ne pouvait se faire sans l'aide de quelques voisins de bonne volonté, et Mathias et son fils avaient offert leurs services au nouveau propriétaire du château. Le Marquis qui traitait d'abord Mathias de cannibale, revint peu à peu de ses préventions et fut enchanté de lui et de son fils. Seulement il se trompa sur leurs intentions et leurs pensées secrètes. Il s'imagina qu'il devait leur obséquiosité au prisme imposant de son titre et de sa naissance, et vit

dans leurs complaisances empressées d'humbles et timides courbettes qui le flattèrent singulièrement. Son cœur en bondit de joie, car il détestait sincèrement le peuple et s'était imaginé, avant de rentrer en France, que pour éviter le désagrément de la guillotine, bien qu'on fût sous le consulat, il lui faudrait fraterniser avec le monde, et donner des poignées de main à *la canaille* : aussi se préparait-il à toujours porter des gants. Mais quand il vit que des vilains se comportaient si convenablement avec lui, il lui vint en tête les idées les plus baroques et les plus déraisonnables. Il oublia le divorce qu'il avait résolu de faire avec ses habitudes de seigneur et ses airs de châtelain, et le premier effet de cette inconcevable folie fut marqué par un acte de maladresse inouïe, dont les suites constituent le drame que va dérouler cette histoire.

Il y avait à peu près un mois que M. de Primeroze visitait sa propriété. Chaque jour, il y découvrait un recoin encore inconnu, et chaque découverte était pour lui un nouveau motif de satisfaction intérieure. Il se faisait expliquer par

Mathias les avantages du terrain et le genre de culture qui lui convenait le mieux, et le fermier lui avait donné un résumé clair et succinct des revenus de la terre et des charges dont elle était grévée. Dans ces petites excursions territoriales, si douces au cœur des propriétaires, le Marquis voulait souvent emmener avec lui sa fille, mais elle préférait, disait-elle, rester dans sa chambre, d'où elle dominait un magnifique point de vue, et qui renfermait toutes ces antiquités rares, appelées par le Marquis *vieilles friperies*, mais qu'elle ne se lassait pas d'étudier avec amour ; et puis, elle avait le verger, le potager et les plate-bandes fleuries du jardin où Mathurin voulait bien l'accompagner des heures entières et lui donner des leçons de botanique.

Enfin, le Marquis poussa un jour ses investigations jusqu'aux derniers confins de sa propriété. Arrivé sur le haut d'un monticule d'où l'on apercevait une large étendue de plaine, son regard s'arrêta sur une ruine pantelante, espèce de tour à demi-rongée par le temps, et dont les pierres de support avaient complètement

disparu d'un côté. De loin, cette tour ressemblait à un invalide qui vient de subir l'opération et qui, en attendant une jambe de bois, se soutient encore tant bien que mal sur celle qui lui reste. M. de Primerose l'examina long-temps avec attention.

— Quelle est cette ruine? demanda-t-il au bout de quelques instants.

— C'est la *Tour sans venin*, M. le Marquis, et voici pourquoi on l'appelle ainsi : ce n'est pas assez pour elle d'être si admirablement située et d'avoir été l'objet d'un tas de recherches qui n'ont abouti à rien, si ce n'est à démontrer l'ancienneté de son existence, qui se perd dans la nuit du passé. On en a fait quelque chose de miraculeux, de surnaturel. Depuis des siècles les voyageurs viennent la visiter, non-seulement comme le plus beau panorama du Dauphiné, puisque c'est de là surtout qu'on peut apercevoir le Mont-blanc, mais comme un objet curieux de superstition populaire. On a attribué à la *Tour sans venin* la propriété de donner la mort aux serpents, aux vipères, en un mot à tous les ani-

maux venimeux... Je vous prie d'être persuadé que je n'en crois rien... Mais enfin, la fidélité aux vieilles traditions est une infirmité respectable, et je ne cherche à convertir personne.

— Voilà qui est singulier, dit le Marquis. Et à qui appartient-elle?

— A moi, répondit Mathias, depuis le jour de mon mariage, et, pour mon âme c'est un endroit tout plein de souvenirs palpitants. Je ne manque jamais de m'y rendre une fois au moins par semaine et j'y tiens autant qu'à ma vieille ferme. Comme vous pouvez le croire, c'est là de la bonne amitié....

— Hum! fit le Marquis tout pensif, qui s'apercevait que sa propriété manquait de développement de ce côté-là et qu'avec le secours du marteau et de la truelle, il serait fort aisé d'abattre cette vilaine excroissance de pierre qui ne servait qu'à loger des corbeaux ou asphixier des couleuvres, et de faire pousser à la place des panais et des carottes.

— Hum! hum, grommela-t-il encore, il est très-drôle avec ses idées, le père Mathias. —

Ah ça! voyons! voyons, père Mathias, est-ce que tu tiens beaucoup à ton petit carré de terre en friche et à ta tour merveilleuse qui a de force tout juste ce qu'il lui faut pour ne pas se casser le nez en tombant?

— Je vous l'ai dit, j'y tiens autant qu'à ma ferme de Bourgneuf, répondit Mathias, tout stupéfait de s'entendre tutoyer par le Marquis.

— Et, dit le Marquis toujours préoccupé, si on t'en offrait un bon prix, de ta vieille tour édentée?

— Je le refuserais, répondit Mathias.

— Parbleu! te voilà aussi intraitable que le meunier de la Fable! Mais on sait ce que *parler veut dire*... Voyons, M. Sans-souci, faites votre estimation, la tour ne me va pas, mais le terrain me tente furieusement. Faites monter vos prix... Je soutiendrai l'enchère.

— Inutile, mon cher Marquis, je vous le répète, je garde ma tour et mon terrain.

Mon cher Marquis! ces trois mots retentirent dans les quatre coins de la boîte cérébrale de

M. de Primerose, avec un tintamarre infernal. Il regarda d'un air hébété autour de lui pour s'assurer si cette apostrophe amicale venait bien de Mathias. Oui, Mathias était seul, c'était bien lui, le fermier, le paysan enrichi, qui venait de franchir la distance énorme qui séparait Bourgneuf et Primerose! Lui qui ne demandait pas excuse de l'outrecuidante témérité de sa langue! lui qui avait dit : *mon cher!*

— Si vous ne me la vendez pas, je saurai vous forcer à me le céder... articula péniblement le Marquis, dont la respiration était devenue courte et saccadée.

— Meforcer! dit Mathias! ah ça! vous perdez la tête, Marquis! — Est-ce qu'on force quelqu'un à faire ce qu'il ne veut pas? Est-ce qu'il y a maintenant un homme au monde qui puisse dire à un autre : Tu feras cela parce que je le veux, et à qui cet autre n'ait point le droit de répondre : Je ne [veux pas! Ah! vous me forcerez; je suis curieux de voir cela... Mais avant que cela n'arrive il faut espérer que je serai mort et vous aussi!

— C'est, bien répliqua le Marquis. Cessons cet entretien qui m'offense. Je me retire et vous dispense de vos visites... A propos, M. Mathias, je devais signer ce mois-ci le contrat de votre fils Mathurin avec la jeune Marie... Je ne le signerai pas...

— On essaiera de se passer de votre paraphe, M. le Marquis.

Et Mathias s'éloigna en souriant avec dédain, tandis que M. de Primerose regagnait rapidement sa demeure.

V

Le Pot de Fer et le Pot de Terre.

A dater de ce jour, toute relation apparente fut rompue entre le village et le château. Cependant, comme la chronique est la même partout, dans les villes comme dans les campagnes, dans les chaumières comme dans les salons, on savait parfaitement à Bourgneuf ce qui se passait à Primerose. Or, voici quels étaient les bruits courants. Les autorités municipales de

Grenoble étaient hebdomadairement traitées chez le Marquis. On y faisait bombance et la dépense n'y coûtait plus rien. L'ex-émigré pensait se mettre au mieux dans les papiers de l'administration, en donnant de la besogne à ses mâchoires. Et il avait raison. En politique, l'ingénieux secret de se faire un partisan d'un adversaire, se réduit souvent à une simple question de gastronomie. La preuve en est dans les nombreux banquets officiels dont l'Europe a été de tout temps affligée, et qui ne prouvent absolument rien, si ce n'est que nos diplomates mangent, boivent et digèrent avec une intrépidité toujours nouvelle.

Ces réunions avaient du retentissement ; on en parlait à vingt lieues à la ronde, et parmi les bruits que l'on accueillait le plus avidement, celui du mariage prochain de mademoiselle Mila avec un M. Eugène de Rubenthal fut regardé comme une véritable bonne fortune. Il y avait là matière à conversation. De oui-dire en oui-dire, de confidence en confidence, on finit par savoir que ce jeune homme, issu

d'une haute famille, avait une tête exaltée et affichait hautement un royalisme inflexible. Du reste, il était attendu de jour en jour au château et une chambre avait été décorée tout exprès pour le recevoir.

Un soir, le vieux Mathias était, selon sa coutume, paisiblement assis sur le seuil de sa maison, quand un étranger lui remit un papier et s'éloigna. Mathias déploya le papier et pâlit étrangement. Il le froissa avec colère dans ses mains, puis un blasphème sortit de sa poitrine.

L'infâme ! s'écria-t-il, il triomphe ! mais il me paiera cher sa trahison !

Ce papier était signé des autorités constituées de la ville de Grenoble. C'était un acte d'expropriation forcée pour cause d'utilité publique. Il y avait 4,000 francs d'indemnité. La *Tour sans venin* appartenait à l'État ; le Marquis triomphait.

Le premier mouvement de Mathias fut d'appeler son fils ; mais il se souvint que Mathurin allait tous les soirs chez Marie. Il sonna son

garçon de ferme, qui se fit attendre dix minutes, dix siècles pour Mathias.

— Allons donc, lambin, va vite chez la mère Galloy....

— Qui ça? la mère Galloy? dit le crétin.

— La mère de Marie, imbécile! va! Mathurin doit y être. Tu lui diras que je l'attends.

Le lourdaud fit semblant de courir et n'en alla pas plus vite. Une demi-heure après seulement, Mathias entendit du bruit et murmura :

— Enfin, c'est lui.

Ce n'était pas lui pourtant, mais bien la pauvre Marie, toute triste, toute tremblante, toute décolorée.

— Vous avez envoyé chercher Mathurin chez nous, dit-elle à Mathias...

— Eh bien! n'y était-il pas?

— Il n'y vient jamais le soir, répondit Marie en retenant ses pleurs.

— Jamais! s'écria Mathias! jamais! et où diable va-t-il donc! par exemple! je vous demande un peu où il peut être à cette heure-ci?....

— Je sais où il est, dit Marie.

— Tu le sais?... et où donc? où donc?

— Dans le parc de Primerose.

— Aujourd'hui? dans ce moment-ci?

— Aujourd'hui comme hier, comme toujours depuis un mois... Ici, Marie s'arrêta un instant et reprit après avoir rassemblé ses idées.

— Oh! M. Mathias, si vous saviez comme je suis malheureuse!... Vous vous rappelez comme il m'aimait autrefois, eh bien, c'est fini, il ne m'aime plus. C'est à peine si dans la journée il daigne me dire un mot d'amitié. Quand il me voit, il se détourne, quand je le supplie, il me repousse. Je n'ose plus lever les yeux dans le village. On me montre au doigt comme une pauvre délaissée.... mais cela ne me ferait rien, non rien, s'il voulait encore revenir à moi; car je l'aime toujours, je l'aime plus encore depuis qu'il me hait. Pourtant, je ne veux pas que ma bonne mère sache que je suis triste et désolée. Devant elle, je chante et je ris comme autrefois. Par exemple, ce soir, je lui

ai répété deux ou trois fois cette jolie ronde corse que vous m'avez apprise... Pauvre mère! quand neuf heures ont sonné à la grosse horloge, elle s'est endormie tranquille, heureuse de ma joie.... et, j'ai pris le chemin de la cour pour sortir, et c'est là que j'ai rencontré votre garçon de ferme...

— Vous sortiez, Marie, et où alliez-vous?

— J'allais... où je vais tous les soirs, M. Mathias..... oh! pardonnez-moi, ce n'est pas ma faute.... je l'aime tant,.. j'allais... au château de Primerose.

— Et qu'y vas-tu faire, tous les soirs, malheureuse enfant?

— Rien.... répondit Marie. Je me repose sur une hauteur d'où mes yeux plongent dans le parc. De là, je vois Mathurin..., Mathurin avec une femme, une autre femme que moi, comprenez-vous? une femme à qui il a donné son amour et qui lui a donné le sien... une femme qui est bien plus belle que moi, et pour qui il m'oublie et me méprise... vous ne le croyez pas, mais c'est là le seul moment de bonheur

qui me reste. Oui, c'est une chose horrible que de les voir ainsi, ensemble, se tenant par la main, se parlant à voix basse... et pourtant j'aime à les voir. Mon œil est longtemps sec, ma poitrine se gonfle de douleur, je souffre affreusement, oh! je souffre comme si j'allais mourir... et puis alors, quand je n'ai plus la force de retenir mes sanglots, je pleure, M. Mathias, je pleure jusqu'à ce que je n'aie plus de larmes dans les yeux!

— Et tu penses, Marie. qu'il est encore ce soir...

— Avec mademoiselle Mila... oui, M. Mathias... j'en suis sûre...

— Tu sais de quel côté ils ont coutume de se promener..... veux-tu m'y conduire, Marie...

— Pourquoi non? puisque j'y allais quand vous avez envoyé chez nous.

Mathias n'hésita pas un moment; il ferma promptement sa porte et prit le bras de Marie.

En route il se parla souvent à lui-même, sans faire beaucoup d'attention à sa jolie compagne;

dont les prunelles, humides et vacillantes, brillaient aux incertaines clartés de la lune, comme deux perles à la lueur des flambeaux.

Avant même d'arriver à l'endroit élevé qui, tous les soirs lui servait d'observatoire, Marie reçut de son cœur un secret avertissement; un instinct douloureux lui fit deviner que les deux amants étaient au rendez-vous.

— Marchons plus vite, dit-elle, nous allons les voir... Tenez, M. Mathias, les reconnaissez-vous ?

— Mademoiselle de Primerose ! s'écria Mathias. Et sa tête s'inclina vers la terre. Il parut réfléchir profondément, puis tout-à-coup, comme par inspiration :

— Marie, dit-il d'une voix creuse et agitée, attends-moi ici. Dans un moment je viens te reprendre. Surtout prends-garde d'être aperçue... et il se dirigea vers la grande porte du château.

Marie obéit de bon cœur au père Mathias. Cette place où elle était, elle la chérissait comme si elle eût partagé ses souffrances. C'était une

verte colline qui depuis un mois recevait ses soupirs et absorbait ses pleurs. C'est de là qu'elle voyait encore Mathurin. Elle s'étendit sur le gazon malgré la froide rosée qui le couvrait; puis elle entendit distinctement un bruit de pas. Son cœur battait à briser sa poitrine... Mathurin et Mila s'approchaient de l'endroit où elle était, plus près qu'ils n'avaient encore fait jusqu'alors. Il y avait là un tronc d'arbre renversé; ils s'y reposèrent tous deux, et Marie put entendre tout leur entretien, sans qu'ils se doutassent de sa présence. Mila parla d'abord de l'arrivée de M. de Rubenthal, qui habitait le château depuis la veille seulement, et Mathurin fit à Mila des reproches auxquels Marie ne comprit pas grand'chose, mais au fond desquels il y avait une expression d'amertume et d'ironie qui la consola et lui rendit un peu d'espoir.

Pendant ce temps, Mathias était entré au château. M. de Primerose avait été sur le point de crier à l'aide et au secours, mais Mathias lui avait imposé silence.

— Que craignez-vous donc, M. le Marquis ?

si vous êtes vieux, je ne suis pas jeune, moi!...
Un vieillard ne fait pas peur à un vieillard....

— Que venez-vous chercher ici?

— Rien. Je viens vous rendre un léger service, mettre ordre à nos affaires et régler nos comptes, s'il vous plaît. J'ai reçu cette notification aujourd'hui même. C'est un petit acte auquel vous n'êtes pas étranger, n'est-ce pas?

— Eh ! que m'importe, dit M. de Primerose qui avait hâte d'en finir.... ah ! voyons donc, n'est-ce que cela ? L'expropriation ! c'est déjà vieux de huit jours, mais vous n'êtes pas sans connaître la décision ultérieure de l'administration locale ?...

— Je l'ignore entièrement, M. le Marquis.

— En ce cas, je veux bien vous la dire, M. Mathias. — La suppression de la *Tour sans venin* a été décrétée pour faire passage à une route.... Vous savez cela?... Eh bien ! aujourd'hui il en a été résolu autrement. La route passera à vingt mètres de la tour...

— Qui alors reste debout et redevient ma propriété, s'écria vivement Mathias.

— Non, non, non, de par tous les saints du paradis, non ! — Je l'ai rachetée cinq mille francs à l'État. Vous avez voulu vous frotter contre moi, mon cher ami ! c'est l'histoire du *Pot de Fer et du Pot de Terre*.

— C'est ma foi vrai, Marquis, reprit Mathias en riant. Vous êtes un rusé joueur, et mal avisé, qui voudrait s'attaquer à vous ! Je me confesse vaincu. Mais c'est fini... n'en parlons plus. Aussi bien suis-je venu ici pour autre chose.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un secret qui est pour vous de quelque importance. Levez-vous, M. le Marquis, et suivez-moi à cette fenêtre.

Puis, Mathias posa fièrement sa main sur l'espagnolette, pour l'ouvrir lorsqu'il le jugerait à propos, et il continua :

— Vous m'avez dit, je crois, que vous ne signeriez pas le contrat de mon fils avec Marie ! Vous avez sagement fait, Monsieur, car mon fils n'aime plus Marie.

— Je vous demanderai en quoi ceci peut m'intéresser, dit le Marquis.

— Attendez donc, il n'aime plus les paysannes, mon fils ! Ce qu'il aime, ce sont les filles blanches et frêles comme votre fille, Monsieur ! Ce sont les Marquises comme votre fille ! ce ne sont plus ces charmantes et naïves enfants du village, qui vivent et meurent d'amour, ce sont de nobles demoiselles qui donnent des rendez-vous la nuit dans le parc de leur père et à la barbe de leur fiancé, pendant que le fiancé et le père dorment tranquillement chez eux !

En disant ces mots, il ouvrit avec précaution la croisée, et M. de Primerose aperçut de loin sa fille à quelques pas de Mathurin. Alors, il se retourna brusquement, parcourut deux fois sa chambre comme un insensé, et revint aussitôt sur le balcon, armé d'un fusil.

— Tiens, Mathias, cria-t-il comme un furieux, tu me diras si ma main tremble et si je suis adroit...

— Arrêtez, dit Mathias, en saisissant par le canon le fusil déjà braqué sur son fils dont Mila venait de se rapprocher subitement. — Que faites-vous ? il faut d'abord savoir qui vous vou-

lez tuer ; ce n'est pas Mila assurément, n'est-il pas vrai ? — Eh bien ! M. le Marquis, réfléchissez donc à ce que vous allez faire. Croyez vous qu'il soit possible à la balle de frapper mon fils sans assassiner votre fille... Voyez leurs têtes touchent... ils sont assis l'un à côté de l'autre. Trompez-vous d'une ligne, et les deux amants mourront ensemble ; — mais ! qu'importe. Votre main est si sûre, vous êtes si adroit... tirez donc à présent, Monsieur, si vous l'osez... Je vous le permets.

Et comme le Marquis hésitait, Mathias lui arracha le fusil des mains et le lança de la fenêtre sur le pavé où il se brisa en mille morceaux.

— Qu'y a-t-il, que signifie ce tumulte ? demanda M. de Rubenthal, qui, au moment de se coucher, avait entendu du bruit chez M. de Primerose et était descendu de sa chambre à demi-déshabillé.

— Ah ! vous arrivez bien, s'écria Mathias.

— Tout cela signifie que la fille de M. le Marquis est en rendez-vous galant avec mon fils, et que

nous nous amusons à les regarder par cette croisée...

— Insolent ! dit le Marquis.

— Ah ! la preuve est là au moins ! La preuve est au bout du parc... Allons, Messieurs, vous daignerez me suivre, j'espère, car je tiens à vous convaincre, et nous n'avons pas de temps à perdre.

Et Mathias descendit l'escalier précipitamment.

— Nous vous suivons, Monsieur, dit le jeune Rubenthal dont le visage était devenu blême, et qui avait jeté un manteau sur ses épaules.

— Comme il vous plaira, dit le Marquis, marchons. Mais c'est un guet-à-pens.

Et une minute après MM. de Primerose et de Rubenthal, et le père Mathias traversaient le parc à pas de loup en jetant çà et là des regards furtifs.

Quant à Mathurin et à Mila, un murmure lointain et un mouvement inusité les avaient avertis du danger qui les menaçait.

— Vous m'avez perdue, s'écria Mila.

— Vous n'auriez pas dit cela hier, répondit Mathurin. L'arrivée de ce M. de Rubenthal m'a été funeste... Vous ne m'aimez plus.... Tout ce que vous m'avez dit ce soir m'a confirmé dans cette idée... Vous épouserez cet homme, Mila, et vous oublierez notre amour qui, je le sens bien, n'a été qu'un moment d'erreur et de folie.

— Mais qu'en savez-vous, reprit Mila.. puis-je vous répondre en ce moment?... On nous épie, on nous a vus du château...

— Si vous m'aimez comme vous me l'avez dit plus d'une fois, Mila, vous ne devez pas craindre qu'on nous surprenne... Vous êtes noble, mais je suis riche... un mariage...

— Que dites-vous, Monsieur, un mariage ? Une alliance de vous à moi, oh ! vous n'y pensez pas ?

— C'est vrai, j'ai tort ! répondit tout bas Mathurin profondément humilié, mais à votre tour, Mila, vous êtes en ma puissance. On nous espionne, on est sur nos traces, car j'entends du monde, on vient.... C'est sans doute votre fiancé.... Eh bien ! continua-t-il en la tenant

fortement par le bras, on va vous voir là, près de moi, seule avec moi, on dira que vous êtes ma maîtresse! on aura le droit de le croire, et on le croira, Mila, car vous venez de me faire une injure sanglante, vous venez de froisser impitoyablement mon cœur et je me vengerai... Vous ne voudriez pas de moi pour mari! — Aimez-vous mieux passer pour ma maîtresse? Je dirai, je crierai que je suis votre amant.

— O Mathurin! serait-il possible? seriez-vous assez cruel pour me traiter ainsi? non, vous ne le voudrez pas! Ah! je vous aimerai, je vous aimerai encore, Mathurin, mais conservez-moi l'honneur! sauvez-moi!

— Eh bien! je ne vous retiens plus, dit Mathurin, je n'ai pas le courage de vous tourmenter ainsi.... Fuyez, Mila, retournez au plus vite dans votre chambre.... évitez tous les regards.... Je veux être généreux jusqu'à la fin sans exiger de récompense.... Allez.... je n'accepte pas l'amour que vous m'offrez.... Il ne vient pas du cœur.... Nous ne nous reverrons plus, fuyez....

— Mais j'y pense, dit Mila, on va vous trouver seul.... et on a vu une femme à vos côtés. On vous demandera où elle est! que répondrez-vous? Oh! nous aurons beau faire, Mathurin, je serai perdue!

— Vous serez sauvée, s'écria au même instant une jeune fille qui s'élança subitement du taillis voisin et vint s'asseoir près de Mathurin....

Alors ce fut une scène muette et toute pleine de douleurs cuisantes et de larges dédommagements. Mathurin se sentait bien coupable, il y avait tant de bonté sur le front de la jeune fille, tant d'indulgence dans son sourire, que le courage lui revint bientôt. Il y a des minutes dans la vie, à la fois douces et cruelles à passer, qui viennent à propos pour sécher les larmes et redonner la joie, qui sont comme des points de rupture entre le passé et l'avenir. Pas un mot ne fut échangé entre Mathurin et Marie. Le regard dit tout haut ce que l'âme voudrait et ce que la bouche n'ose dire, et les yeux de Mathurin demandaient le pardon de ses fautes

que ceux de Marie l'avaient déjà accordé. Quant à Mila, toute préoccupée de l'issue incertaine de cette aventure, et ne songeant qu'à son salut, elle ne perdit pas son temps à remercier l'ange dont l'apparition inespérée lui épargnait la honte d'un rendez-vous nocturne, et elle s'éloigna légèrement à travers les sentiers qui menaient au château et dont seule elle connaissait les détours.

— Oublierez-vous ceci? dit Mathurin, lorsque Mila se fut retirée.

— Non, Mathurin, répondit Marie, vous savez que je n'oublie rien, moi, pas même mon amour.

Cette réponse de Marie était admirable de sentiment et de vérité, car l'amour véritable a bonne mémoire. Sa vie consiste autant dans le bonheur que dans la souffrance, et il conserve aussi religieusement le souvenir de ses heures de joie que de ses heures d'amertume. La froide indifférence peut seule oublier un outrage; dans un cœur aimant, il n'y a pas d'oubli possible pour l'infidélité. Pardonner sans restriction,

c'est faire de la générosité à trop bon marché. Défiez-vous de ces amants charitables dont la tolérance réciproque est toujours prête à excuser leurs petites trahisons. On n'est jamais plus prodigue de ces sortes d'amnisties que lorsqu'on est pauvre d'amour.

Quand MM. de Primerose, de Rubenthal et le père Mathias furent arrivés au bosquet fatal, il se fit un silence de surprise et de stupeur, impossible à décrire. M. de Rubenthal voyant un paysan en tête-à-tête sentimental avec une villageoise, fut saisi d'une envie de rire qu'il étouffa de son mieux en rebroussant chemin. M. de Primerose engagea Mathias à ne pas faire trop souvent de pareilles plaisanteries qui ne lui convenaient *que tout juste*, sans quoi il le ferait châtier d'importance, et Mathias, les bras croisés, les poings serrés convulsivement, demandait du regard à Mathurin et à Marie le mot de cette énigme inconcevable.

En rentrant au château, MM. de Rubenthal et de Primerose burent un verre de kirsch à l'union prochaine de leurs deux familles, et

l'heureux marquis, avant de se coucher, alla déposer, sur le front de sa fille endormie, le baiser paternel indispensable après une semblable émotion.

VI

Préparatifs de Fête.

Le lecteur a été sans doute surpris de voir tout-à-coup, et sans y être préparé, la noble Mila en tête-à-tête clandestin avec Mathurin, garçon bien tourné et spirituel peut-être, mais au bout du compte, simple fils du fermier Mathias. Ceci demande une explication.

Mila, à peine âgée de dix-huit ans, n'avait vu à Coblenz qu'un monde auquel elle n'avait

pu se mêler. La pauvre jeune fille qui eût été si heureuse d'épancher les naissantes inspirations de son cœur dans celui d'une amie, était forcée de rester immobile devant son piano, entre une partition de Sacchini et une discussion plus ou moins burlesque sur les faits et gestes de Pitt et de Cobourg, les combats de Charette et de Cathelineau, et les projets présumables du premier consul Bonaparte. Ce n'était pas l'exil qui lui pesait à elle ; à peine se souvenait-elle de la France, c'était Coblentz, la ville inquiète, hargneuse et toujours sur le *qui vive* ; la ville des fuyards, toute saignante de plaies sociales, et atteinte d'un mal qui augmentait de jour en jour sans espérance de guérison, le spleen politique. Aussi lorsqu'on fit les préparatifs de départ, Mila ne songea ni à ses titres, dont la possession cesserait d'être illusoire, ni au fief de Primerose dont elle allait être la châtelaine, elle ne vit qu'un changement de résidence dont elle comprit vaguement les futurs avantages, et cela lui suffit. Elle voulait quitter Coblentz pour aller n'im-

porte où. On lui annonça qu'on se rendait en France... Cela lui fit grand plaisir : mais elle serait partie aussi gaiement pour la Sibérie ou la Cochinchine. Coblentz était la prison de mademoiselle de Primerose, et, je vous prie, qu'importe au prisonnier où il ira, pourvu qu'on lui ouvre la porte de sa prison ?

Mila était donc arrivée dans l'ancienne demeure de son oncle, sans désir arrêté, sans projet fixe et le cœur ouvert à toutes les impressions qui feraient une agréable diversion à son ancien genre de vie. Incapable jusqu'alors d'une idée grave et sérieuse, et fatiguée de politique, elle n'aspirait, la jeune enfant, qu'à prendre sa revanche bien complète, à se donner une bonne et longue récréation après tant d'ennuis courageusement soufferts. Le premier camarade que lui avait offert le hasard, à son arrivée à Primerose, c'était Mathurin : le premier cœur dont le sien avait pu se faire un confident, c'était le cœur de Mathurin, aussi, il faut le dire, dès les premiers instants de cette liaison, formée par le concours de

circonstances, Mila aimait Mathurin, mais comme on aime un ami, un frère. Mila ne pensait pas qu'il fût mal d'être souvent avec quelqu'un qui lui plaisait, et elle préférait de beaucoup, à la conversation quelque peu monotone de son père, les histoires et les chansons de Mathurin. Mademoiselle de Primerose n'était donc pas coupable. Mathurin était pour elle un ami; mais comme elle n'avait pas encore appris qu'il existe des nuances dans les affections de l'âme, et que les convenances ont élevé des barrières rigoureuses que ne doit jamais franchir l'étourderie d'une jeune fille, elle se livrait sans défiance aux séductions d'un sentiment tout nouveau pour elle. Elle ignorait que cette amitié pure et franche pût être prise pour de l'amour.

Mathurin était, lui, un de ces esprits altiers, sombres, mécontents de tout, que l'ambition tourmente incessamment, et qui tournent avec regret dans la sphère où ils ont été jetés. Déchiré par de vagues inquiétudes, il méprisait ce qu'il avait et voulait à tout prix ce qu'il n'a-

vait pas. Il avait courtisé Marie jusqu'au jour des accordailles. Depuis ce temps, Marie avait sensiblement baissé dans son opinion, et l'arrivée de Mila contribua à faire déchoir la pauvre villageoise de ses derniers droits sur le cœur de Mathurin. C'est qu'aussi, mademoiselle de Primerose était si jolie! elle avait tant de grâce dans le maintien, tant de distinction dans la démarche, tant de suavité dans la voix! et avec tout cela elle traitait si affectueusement Mathurin! elle avait laissé s'établir entre elle et lui une intimité si perfide, que Mathurin était bien un peu excusable de s'y être trompé, et, en vérité, on ne doit pas mettre entièrement sur le compte de son amour-propre, la faute involontaire de son cœur. Le jeune paysan qui était plus avancé en civilisation que tout Bourgneuf, menait grand train son intrigue avec la noble héritière du fief de Primerose, et se croyait en conscience le plus hardi et le plus heureux séducteur du monde. Il n'avait qu'à attaquer pour réussir, qu'à demander pour recevoir. Serrements de main, doux regards,

tendres paroles, on acceptait et on rendait tout. C'était déjà miraculeux ; mais Mathurin n'était pas encore content ; il fallait à son insatiable exigence d'amant, ce qu'on n'ose demander d'ordinaire qu'à la dernière extrémité... un rendez-vous!!! le mot était difficile à prononcer... Il le prononça pourtant, un jour qu'il avait la tête montée et s'attendit à un congé en bonne forme. Cette crainte ne se confirma pas. Mila, qui ne s'avisait pas de soupçonner qu'il fût plus déshonorant de se promener avec un *ami* au clair de la lune qu'en plein midi, et considérant que dans le mois où l'on se trouvait alors, l'air était bien meilleur le soir que le jour, accepta de grand cœur la proposition, et alla jusqu'à remercier Mathurin de sa complaisance. Ce nouveau triomphe produisit sur Mathurin un effet facile à concevoir. Il s'était placé vis-à-vis de Mila à un point de vue si trompeur, qu'il trouvait le moyen de tout interpréter à contre-sens. L'arrivée de M. de Rubenthal, et la subite proposition de mariage faite par Mathurin au dernier rendez-vous,

avaient enfin dessillé les yeux de la jeune fille. Elle avait senti qu'elle s'était véritablement compromise, et en jetant un long regard sur sa conduite passée, elle vit clairement que son imprudence avait jusqu'à un certain point, autorisé les prétentions téméraires de Mathurin. Elle s'en repentait d'autant plus sincèrement, qu'Eugène de Rubenthal avait déjà agi sur elle de tout le prisme de ses séductions. Elle commençait à juger du sentiment de Mathurin pour elle, par celui qu'elle éprouvait pour M. de Rubenthal. Elle plaignit peut-être tout bas le pauvre garçon, mais sa nouvelle passion l'eut bientôt exilé de sa pensée.

Quant à Mathurin, il avait reçu un choc si violent, il s'était vu si soudainement et si complètement désillusionné, que dans le premier moment il avait accepté avec ivresse le refuge qui lui offrait le cœur de Marie. Car Marie était aussi bien jolie, et elle aimait tant Mathurin ! et pourtant avec tout cela il manquait encore quelque chose à Mathurin. Il fut triste dans son bonheur, il ne put s'empêcher en marchant dans

l'avenir, de regarder de temps en temps derrière lui ; il eut beau faire, à la joie que lui donnait la tendresse de Marie, se mêlait une secrète amertume produite par l'indifférence de Mila.

La mort de la vieille mère Galloy arriva sur ces entrefaites. Le mariage de Marie dût être retardé de plusieurs mois. Mathurin en fut peut-être moins fâché que Marie.

Quant au père Mathias, depuis le soir de l'aventure galante du château de Primerose, il était devenu intraitable. Il avait compté couvrir le noble marquis et sa fille de honte et de confusion, et par une fatalité incroyable, la honte et la confusion étaient retombées sur Marie et sur lui ! L'âme vindicative du Corse avait été profondément ulcérée par l'ironique gaité de M. de Rubenthal, et la menace que le Marquis lui avait jetée à la figure de *le châtier d'importance* s'il lui arrivait de leur jouer encore des tours semblables. L'orgueilleux Mathias, était alors resté muet et penaud, comme un renard pris au piège, ou comme un accusateur public surpris lui-même en flagrant délit. Il avait été con-

vaincu d'imposture. Cette idée creusait chaque jour dans son cerveau un abîme, où s'amoncelaient des projets confus de représailles et de vengeance.

Un an s'était écoulé depuis le jour mémorable où M. de Primerose et sa fille, compromettant leurs pieds délicats dans les cailloux meurtriers des chemins de traverse, étaient arrivés à Bourg-neuf, pendant qu'on célébrait la fête du village. Cette fête était sur le point de se renouveler. M. le maire ne put se dispenser d'engager M. et Mademoiselle de Primerose, à passer quelques heures chez lui, et le Marquis et sa fille ne purent se dispenser d'accepter.

Marie, pendant les quarante-huit heures qui précédèrent ce grand jour, n'eut qu'une idée, qu'une occupation : sa toilette. Elle voulait être belle, bien belle, car cette année ne serait pas triste comme la précédente ; car à cette fête, Mathurin ensevelirait tous ses souvenirs, et Marie l'absoudrait de tous ses torts. Elle serait toute à lui comme lui tout à elle, et l'espérance de ce bonheur la rendait déjà heureuse et folle.

La veille au soir, quand elle eut disposé avec soin sur une chaise, sa robe la plus belle, et son corsage le mieux fait, elle se dirigea vers l'habitation du vieux Mathias, pour dire adieu à celui qui bientôt serait son père, sans doute aussi pour voir encore Mathurin. La porte de Mathias était fermée. Elle frappa deux petits coups sur le volet extérieur, et Mathias, d'un ton de voix légèrement troublé, s'écria :

— Qui vient à cette heure?

— C'est moi, M. Mathias.

— Ah! ma pauvre enfant, cet étourdi de Mathurin, vient de sortir. L'imbécile ne savait pas que j'étais en haut, il a donné un tour de clef et m'a enfermé ici. Je ne peux pas t'ouvrir.

— Ah! alors, adieu, M. Mathias, je vais me coucher... dit faiblement Marie en s'éloignant.

Puis elle fut subitement saisie d'un indéfinissable mouvement de curiosité. La voix émue et chevrotante de Mathias avait retenti étrangement dans son cœur. Elle regarda par le trou de la serrure et aperçut le vieillard activement

occupé à nettoyer intérieurement le canon d'un pistolet.

— M. Mathias! hasarda timidement Marie toute tremblante.

— Qu'est-ce encore? reprit Mathias visiblement contrarié.

— Est-ce que vous ne vous préparez pas pour la fête de demain?

— Si fait, si fait, Marie! je ne puis oublier un jour comme celui-là, n'aie pas peur, va. Comme tu le dis, je me prépare pour la fête de demain!...

VII

Au Corrent de Beauregard.

On dansait à Bourgneuf depuis environ une heure. Trois fois Mathurin avait été le cavalier de Marie, et le front de la jeune paysanne rayonnait d'un paisible éclat. Plus que jamais Mathurin avait été assidu auprès de sa fiancée qui en un jour se trouvait amplement dédommagée de ses longs tourments. Vers dix heures cependant, Mathurin s'absenta pendant quel-

ques minutes. Oh! alors, que Marie fut malheureuse! son œil le cherchait au milieu des groupes animés qui se formaient sur différents points dans l'intervalle des contredanses; elle n'osait l'aller chercher, tant elle craignait d'être importune, et elle luttait de toutes ses forces contre le démon de la jalousie qui venait frapper à toutes les portes de son cœur. Mathurin n'était plus là, devant elle, et Mila était à Bourgneuf! cette pensée était horrible! elle la supporta cependant avec courage et elle attendit son retour, triste, mais résignée.

Elle le revit enfin. Trop heureuse pour songer à lui faire un reproche, elle saisit vivement son bras, et le pressa tendrement contre son cœur tout palpitant. Puis son regard se tourna vif et radieux vers lui...

— Mon ami, s'écria-t-elle aussitôt avec effroi, qu'as-tu donc? que t'est-il arrivé? réponds-moi!

En effet, Mathurin était pâle et défait. Une sueur glacée coulait sur ses joues, et ses mains brûlaient comme du feu...

— Qu'est-ce donc, reprit Marie... qu'est-ce donc?

— Rien, répondit Mathurin tout ému, rien! une légère discussion avec mon père....

— Tu me trompes.... oh! je veux tout savoir... Je le veux, viens Mathurin, quittons la danse.... ce bruit te fait mal.... je le vois....

— Eh bien! oui, oui, je veux tout te dire... Tu m'aimes, n'est-ce pas, Marie! Oh oui, tu m'aimes — viens — tu me conseilleras...

Et ils s'éloignèrent rapidement; lui, portant la main à son front comme pour chercher par où il commencerait l'entretien; elle, en puisant dans l'excès même des malheurs qu'elle redoutait, la force de tout écouter, de tout apprendre....

Quand ils se jugèrent assez loin de la foule, Mathurin dit à sa compagne :

— Marie, tu vas m'en vouloir, car c'est encore du marquis de Primerose que j'ai à te parler.

— Cela tombe mal aujourd'hui, Mathurin, mais n'importe; parle.

— Tu sais, Marie, que mon père a été doublement outragé par le Marquis, outragé dans ses intérêts de propriétaire, outragé dans sa dignité sauvage d'homme et de Corse. Le Marquis lui a volé sa tour bien-aimée, cette vieille amie à laquelle il aimait tant à faire visite chaque semaine! Le Marquis l'a mis à la porte de son château et l'a menacé, lui, mon père, l'homme fier et libre par excellence, de le châtier comme un esclave! Tu sais tout cela, Marie! Eh bien! ces outrages et ces injures, mon père les a dévorés en silence, son cœur les a profondément ensevelis l'un après l'autre, non pas comme une tombe qui renferme un cadavre, mais comme un volcan qui fait provision de bitume et de lave jusqu'à l'heure de l'éruption! cette heure, Marie, elle est arrivée! mon père.....

— Veut se venger?

— Oui, Marie, il veut se venger... et sais-tu quel moyen, quel endroit, quelle heure il a choisis pour sa vengeance? écoute : tu connais Jean Siret, le voiturier. C'est dans une de ses

carrioles que M. de Primerose va retourner au château... Mon père est allé trouver Jean Siret, et a obtenu de lui de conduire ce soir, lui-même, la carriole à Primerose.... Je ne savais encore que penser de cet étrange caprice, lorsque tout-à-l'heure, en rentrant à la maison, j'entendis mon père qui parlait tout seul dans sa chambre. J'entendis aussi le bruit d'un pistolet qu'il posait sur la table, et quelques mots qu'il me fut possible de saisir, ne m'apprirent que trop son abominable projet... Les paroles sortaient de sa bouche, incohérentes, et sans suite. Il prononça plusieurs fois le nom de Guarini; il fit, je crois, sa prière et se disposa à sortir.... J'ai tout compris, c'est pendant le trajet de Bourgneuf à Primerose, que le crime aura lieu... car certainement il y aura un crime, Marie! un crime, que seul maintenant, je puis empêcher.... mais pour cela il faut que je te quitte, il faut que je te quitte, toi que j'aime, toi que je voulais ce soir montrer à tous comme ma fiancée, comme ma femme! il faut que je renouvelle ce malencontreux départ de l'an

dernier, qui nous a été si funeste à tous deux... il faut que j'accompagne M. le marquis de Primerose...

— Et sa fille, ajouta Marie.

— C'est vrai, dit Mathurin, et c'est pour cela que je n'ai pas voulu partir sans vous le demander, Marie... Vous avez le droit de m'en empêcher, dites non et je n'irai pas...

— Mais votre père, dit avec anxiété Marie, votre père n'aura peut-être pas assez du sang de son ennemi! qui sait si sa vengeance ne sera pas plus complète et plus horrible encore! La Corse est un exécration pays, Mathurin, et Mathias n'en est pas à son coup d'essai!.... Oh! s'il tuait Mila, cette pauvre jeune fille, si faible, si jolie, j'en serais la cause, moi! oh! courez, mon ami, courez, l'heure marche, il ne sera bientôt plus temps! allez, je ne suis plus jalouse de Mila, sauvez-la de la mort, mais souvenez-vous seulement que c'est moi qui vous aime.... adieu!

Et Mathurin s'élança vers la ruelle où se trouvait le hangar de Jean Siret, le voiturier.

Un homme était assis sur une des pierres de l'abreuvoir, c'était Mathias.

— Ah! ah! c'est toi, dit le vieillard, que viens-tu faire ici? pourquoi n'es-tu pas à la danse? vas-tu recommencer ton manège de l'année dernière? mettre encore à la torture le pauvre cœur de cette bonne Marie? Dieu sait pourquoi!

— Mon père, répondit Mathurin, sans s'émouvoir, je viens ici pour vous tenir compagnie. Je ne retournerai pas à la danse... quant à Marie soyez tranquille: nous sommes parfaitement d'accord.. D'ailleurs n'allez-vous pas bientôt vous retirer chez vous? le temps est si incertain que j'ai bien peur que les robes de nos villageoises ne rentrent pas dans le tiroir aussi blanches qu'elles en sont sorties...

— Ce conseil-là irait bien à l'adresse de Marie, mais il ne me regarde pas, mon garçon. Avec ma houppe de laine, et mon bonnet de loutre, je suis imperméable. Ainsi, ne t'inquiète pas de moi.

Jean Siret interrompit brusquement cet en-

tretien. Il amenait par la bride un cheval que Mathurin reconnut sur-le-champ, pour celui de la ferme.

—Eh ! mais, dit-il, Dieu me pardonne, c'est Jacquot ! eh quoi ! mon père, vous n'avez pas plus de pitié de cette malheureuse bête ! vous le réveillez à minuit, au beau milieu de son meilleur somme, pour le faire trotter je ne sais où et par un temps pareil ! ça n'a vraiment pas le sens commun..

—Voyez-vous ça, reprit Mathias ; il n'y a plus d'enfant, et il faudra dorénavant que les pères demandent à leurs fils la permission de faire ce qu'ils voudront...

— Ma foi, dit à demi-voix Mathurin, les choses n'en iraient peut-être pas plus mal....., mais ne vous fâchez pas, mon père : je désirais seulement savoir le puissant motif qui vous déterminait à remplir volontairement le rôle du cocher du marquis de Primerose, et cela par une pluie battante et un orage menaçant...

— Il n'y a pas de puissant motif là-dessus,

répliqua Mathias avec aisance, et en bourrant impitoyablement sa pipe. — C'est tout uniment un caprice... ne vas-tu pas encore exiger le *pourquoi* ?

—Non, par Dieu ! mais si vous voulez bien le permettre, je vous accompagnerai.

— Et la raison, s'il vous plaît, Monsieur mon fils !

— Un simple caprice, mon père...

Et Mathurin se dirigea vivement du côté de la grande porte, d'où l'on entendait un bruit confus de pas et de voix. C'était le Marquis et sa fille qui se hâtaient d'arriver, sous l'escorte protectrice du maire et de l'adjoint, et deux immenses parapluies.

Mathias suivit pas à pas Mathurin, et le saisissant par le bras...

—Ce n'est ni le lieu ni le moment, dit-il, de perdre notre temps en vaines paroles. Au nom de mon autorité de père, je vous ordonne, Monsieur, de retourner à la fête et de n'en pas bouger avant mon retour...

—Il n'y a plus ici ni père ni fils, répliqua

d'un ton farouche le jeune paysan. Il y a deux hommes qui ont chacun une passion au cœur la haine et l'amour...

— Lâche! tu aimes donc encore Mila?

— Comme vous haïssez son père...

— Et tu veux le sauver, peut-être?...

— Si Dieu le permet. Allons! montons tous deux sur le siège de cette carriole. A la grâce du ciel! Entre le fils et le père, entre l'homme qui aime et l'homme qui hait, entre le sauveur et le meurtrier, c'est à Dieu de décider maintenant.

Le Marquis et sa fille étaient déjà blottis au fond de la voiture d'où ils maudissaient de toute leur âme, la lenteur désespérante de leur conducteur. La pluie tombait avec violence. et il tardait à Mila d'apercevoir la grande porte du château de Primerose, car une voix mystérieuse soufflait à son oreille les plus étranges appréhensions, et de sinistres prophéties se croisaient dans sa tête affaiblie.

Enfin, Mathias et Mathurin, enveloppés de pelisses grossières, dont le collet cachait la

moitié de leur visage, prirent place sur la première banquette et on se mit en route. On traversa le village silencieusement. Plus de trace de fête. Toutes les maisons étaient fermées et l'on pouvait apercevoir ça et là, à travers quelque basse lucarne, les plus intrépides danseuses, délayer tristement leur corset, et jeter avec humeur leur bouquet fané dans un coin de la chambre.

La carriole roulait. Mademoiselle de Primerose rompit le silence :

— Vous souvient-il, mon père, dit-elle d'une voix tremblante, du petit voyage que nous avons fait il y a un an, de Bourgneuf à Primerose, à pareil jour, à pareille heure et dans une voiture absolument semblable...

— S'il m'en souvient, répondit le Marquis... que trop, ma foi! A telle enseigne que j'avais la tête farcie des atroces histoires de cet enragé Mathias.

— Qui en a encore une à vous raconter, s'écria d'une voix creuse et sonore le vieux Mathias, en se retournant et se dressant de toute sa hauteur devant le Marquis.

M. de Primerose et sa fille poussèrent un cri perçant.

— Mais cette histoire-là, continua Mathias, vous la savez aussi bien que moi et vous la raconteriez vous-même au besoin ! C'est celle de la haine implacable de Mathias contre le marquis de Primerose. Il n'y manque plus qu'un dénouement et j'ai songé à en faire un ce soir !

Au même instant, la lune parut derrière un nuage que la violence du vent venait de déchirer par le milieu, et projeta ses rayons sur le canon du pistolet que Mathias tenait braqué sur le Marquis. Ce fut une lueur vive, rapide, étincelante comme un éclair du ciel, et pourtant dans cette minute horrible qui devait laisser dans l'esprit du Marquis et de sa fille, tant de cruels souvenirs, il y eut de la place et du temps pour mille pensées diverses ! Dans l'intervalle de cette seconde, où la mort leur cingla le visage, ils eurent le temps de perdre l'espoir et de le ressaisir, de mourir et de ressusciter !

En effet, le coup était manqué, et lorsque

M. de Primerose et Mila, muets d'horreur et d'épouvante, osèrent rouvrir les yeux que l'instinct du péril avait fermés, ils virent le compagnon de Mathias tenant d'une seule main les guides et de l'autre le pistolet qu'il avait arraché au Corse furieux.

— Vous avez là un cocher bien dévoué, dit Mathias en rugissant, mais je suis Corse et lui est à moitié Dauphinois !

— Arrêtez, cria le Marquis, arrêtez, je veux descendre...

— Vous ne descendrez pas, répliqua Mathias, et en voici la preuve... tenez ! je vous disais bien que j'aurais mon tour !

En prononçant ces derniers mots, il avait adroitement, d'un coup sec, tranché de son couteau de poche, les guides, dont deux lambeaux, devenus inutiles, restèrent aux doigts de Mathurin.

Pour la seconde fois, l'inférieure magie d'une mort imminente se reproduisit devant les yeux du Marquis et de sa fille. Tout était fini, ou plutôt, pensée plus affreuse encore, tout allait

finir. Cette agonie pouvait durer une heure entière; peut-être, en un mot, aussi longtemps que le doigt de la Providence dirigerait les pas du cheval livré à lui-même, à travers les détours et les déviations de cette route épouvantable. La vengeance avortée de Mathias prenait une éclatante revanche. Quatre morts pour une ! Il avait mieux aimé, le farouche paysan, périr à la tâche que d'y renoncer. Tous quatre maintenant pouvaient adresser leurs prières à Dieu. Ils étaient tous quatre égaux devant la vie et la mort, qui certes ne ferait pas d'exception !

La tempête redoublait. Les branches, violemment séparées du sommet des arbres, sifflaient affreusement comme des flèches qui fendent l'air. Jacquot, effrayé par les sinistres échos que les gouffres de la terre et du ciel se renvoyaient incessamment, finit par prendre le galop, malgré les efforts de Mathurin, pour l'arrêter. Mathurin voulait sauter à terre, mais la carriole côtoyait le torrent de Beauregard, et ce n'eût été qu'avancer sa mort de quelques

minutes. Il fallait donc attendre et se résigner.

Tout à coup, Mathurin se leva. A cent pas de lui le chemin tournait brusquement, et sans aucun doute, l'instinct de Jacquot allait devenir impuissant. Évidemment, c'était là l'endroit fatal !

— Vous allez mourir, dit-il à voix basse, en se tournant vers l'intérieur de la voiture.... mais je puis vous sauver... quelle sera ma récompense ?

— Celle que vous voudrez, répondit M. de Primerose, en serrant sa fille entre ses bras. J'engage ici ma parole de Marquis de ne rien refuser à celui qui me conservera ma fille.....

— Je m'en souviendrai, dit Mathurin. Puis, saisissant le pistolet qu'il avait oublié près de lui, il visa Jacquot et l'étendit mort sur la place. On était à trois pas de l'abîme.

La secousse fut si forte que Mathias fut lancé au loin sur les rochers. Mathurin se précipita vers lui et se prosterna en lui demandant pardon. Mathias n'était plus qu'un cadavre.

— Qui êtes-vous, lui cria le Marquis, du fond de la carriole où il s'était cramponné.

— Mathurin Mathias, dit le villageois; — Mathurin, qui vient pour vous, d'assassiner son père, et qui demande.... ai-je besoin de le dire?...

— Quoi donc? s'écria le Marquis tout ému.

— La main de Mila de Primerose!

VIII

Dernière Lutte.

Le lendemain on enterra le père Mathias. Nul ne pénétra le mystérieux caractère de l'aventure; tout fut mis sur le compte du hasard et d'une catastrophe entièrement fortuite.

Quelque temps après, la lettre qui suit fut remise à Mathurin.

Primerose, le.....

Le marquis de Primerose à Mathurin

Mathias.

« Ma fille allait épouser M. *Eugène de Roubenthal* qu'elle aime et que vous connaissez ;
« mais la parole d'un homme d'honneur est
« sacrée. J'ai engagé la mienne, ma fille est à
« vous.

« MARQUIS ADHÉMAR DE PRIMEROSE. »

Et plus bas :

« J'obéis.

« MILA DE PRIMEROSE. »

Mathurin fut un moment tenté de croire qu'il avait mal lu ou que le Marquis voulait se moquer de lui. Cependant, la teneur du billet était claire, succincte et ne pouvait s'interpréter de deux façons. Il venait de voir le paradis s'ouvrir devant lui : un instant après, il comprit quelle immense folie ce serait d'y vouloir atteindre. Il entendit tout ce qu'il y avait de dissonnant dans ces deux noms de nature si oppo-

sée : Mathias et Primerose ! Puis il eut le courage de réduire à sa juste valeur cet étrange consentement de M. et de mademoiselle de Primerose. Il comprit que c'était un sacrifice forcé du père à sa parole, de la fille à la volonté de son père, et que le Marquis, homme de haute probité, dans la forme du moins, et peut-être plus profond politique qu'on ne croyait, lui donnait Mila, d'abord pour acquitter une dette contractée sous la menace de la mort, ensuite pour échapper dans l'avenir à des dangers imaginaires peut-être, mais auxquels il pouvait se croire exposé. Il vit là l'action toute simple de l'homme qui a peur, et du banquier qui tient à honneur de payer sans retard une traite considérable le jour de son échéance. Quant au consentement de Mila, il était bien sec, bien court, bien entaché d'impatience et de mauvaise humeur... « J'obéis. » Quelle était la vraie signification de ce lachisme ? Il est vrai que Mila était une jeune fille, et qu'on pouvait attribuer à la retenue de son âge, la forme un peu brusque de cet engage-

ment solennel. Mathurin en était là de ses réflexions, lorsque Marie entra. Sa préoccupation était telle qu'il ne l'entendit pas, et Marie, le croyant endormi, s'approcha de la table avec précaution. Ses yeux rencontrèrent la lettre ouverte, et elle parvint, en se haussant sur la pointe des pieds, à la lire, en regardant par-dessus son épaule. La pauvre enfant devint toute pâle.

Mathurin releva la tête. Elle recula d'un pas : il ne l'avait pas aperçue. Elle se tint immobile et observa silencieusement ses moindres mouvements, cherchant à étouffer les pulsations de son cœur et le bruit de sa respiration.

Mathurin prit la plume, et écrivit ces seuls mots :

« Je cède Mila de Primerose à Eugène de Rubenthal.

« MATHURIN MATHIAS. »

Puis il plia et cacheta soigneusement sa lettre.

Les couleurs revinrent à Marie.

Quand la lettre fut cachetée, il prit celle du

Marquis, la relut; mais cette fois avec insouciance et avec un sourire presque moqueur. — Puis il la chiffonna tout-à-coup, et la porta d'une main assurée à la flamme de la lampe... Il prenait déjà plaisir à contempler les premiers progrès du feu, quand une jolie petite main s'avança prompte, légère, et lui enleva le débris précieux à demi-consumé. Mathurin se retourna tout surpris. Marie se jeta à ses genoux, tenant la lettre du Marquis, et posant sur lui un regard mélancolique qui demandait grâce pour sa hardiesse et son indiscrétion.

— Rends-moi ce papier, dit Mathurin, sans chercher à connaître ce qu'il contient.

— Je l'ai lu, Mathurin, répondit-elle.

— Alors tu dois savoir qu'il faut l'anéantir, Marie... Ne vois-tu pas que c'est toi, toi seule que j'aime...

Oh ! je l'espère, dit Marie, car sans cela je ne vivrais pas... mais, par grâce, laisse-moi cette lettre... Si jamais j'ai quelque chagrin, je la regarderai, et ce sera pour moi une source de bonheur inépuisable. J'aurai beau être malheu-

reuse, ma consolation sera là : je me dirai : *elle* a consenti à être à lui; elle lui a offert son amour! et *lui* il m'a préféré à *elle* et pour mon amour il a refusé le *sien* !

Marie n'en put dire davantage. Elle cacha dans son sein le gage chéri de sa victoire, et des larmes de joie inondèrent son visage. Mathurin s'approcha d'elle, et saisit avec ardeur une main qu'on lui abandonnait.

Dès ce moment, la porte de l'oubli se ferma dans l'âme de Mathurin sur le souvenir encore palpitant de Mila. Tout le passé disparut sous le voile prestigieux de l'avenir. Pour eux deux la vie recommença tout entière. Mathurin et Marie avaient passé bien des soirées ensemble; mais aucune n'avait ressemblé à celle-ci. Depuis qu'ils se connaissaient et surtout depuis leurs *accordailles*, ils s'étaient donné et rendu bien des baisers, aucun n'avait ressemblé à celui qui venait de sceller leur réconciliation.

De ce soir et de ce baiser datèrent leurs véritables fiançailles et la réciprocité de leur amour.

Mathurin prit sur la table la lettre qu'il avait écrite au Marquis et se disposa à sortir avec Marie.

— Où allons-nous? dit en souriant la jolie paysanne.

— Chercher un garçon de bonne volonté pour porter cette réponse au château de Primerose.

— Et ensuite?

— Ensuite, Marie..... si tu le veux, chez M. le curé de Bourgneuf qui *fixera lui-même le jour*.

Le lendemain, à dix heures du matin, M. le curé, dont les yeux paternels avaient lu dans le cœur des deux amants, leur donnait la bénédiction nuptiale devant tout Bourgneuf assemblé.

Pendant ce temps, le château de Primerose était en combustion. M. le Marquis, dont l'orgueil avait déjà été mis à la torture, quand il s'était décidé à écrire cette fameuse lettre, se sentit bien plus vivement offensé encore par la réponse dédaigneuse de Mathurin. L'épreuve,

il faut l'avouer, était rude pour ses quartiers de noblesse. Cependant il y avait dans sa colère une contradiction patente : car en définitive, il était fort heureux de se trouver débarrassé d'un gendre qui lui était évidemment imposé par la plus cruelle des nécessités. Ce sentiment fort juste ne tarda pas à prévaloir, et cette petite fureur ne fut qu'un accès de fièvre qui céda bientôt à l'action de la sagesse et de la réflexion.

M. de Rubenthal qui aimait *passionnément* mademoiselle de Primerose, *tout en s'occupant de diplomatie et de politique*, revint quelques jours après de Lyon pour l'épouser, et il ne se douta jamais que c'était au refus d'un Mathurin qu'il devait d'être enfin *parvenu au comble de tous ses vœux*, ainsi qu'il le disait lui-même, en style pillé de l'ancien Feydeau.

Cette histoire est encore gravée dans la mémoire de quelques vieux paysans de Sessinet et de la Buisserate qui ont connu et pleuré Mathias. C'est de la bouche de l'un d'eux que je l'ai entendu conter par un beau soir du

dernier printemps. Ce bon vieillard, voulant sans doute ajouter aux charmes de son récit le prisme romanesque de la couleur locale, me fit asseoir sur le seuil de la chapelle de Paris, d'où je découvrais le Mont-Blanc, le pic de Maillefer, la cascade de Beauregard, et plus près de nous le cimetière de Paris, au-dessus duquel s'élève enfin cette antique et fabuleuse ruine, que le Dauphiné a mise au nombre de ses merveilles, et qui, successivement dépouillée par l'incrédulité des propriétés surnaturelles qu'on lui attribuait, n'a conservé de toute cette gloire et de tout ce prestige, que son étiquette bien intacte, son nom cabalistique et mystérieux : *La Tour sans venin*.

FIN.